

LÉGENDES IMMORTELLES

Ossian  
et les  
Bardes d'Écosse

PAR

JEAN DES BARGES

ILLUSTRATIONS DE  
ANDRÉ GALLAND



LES PUBLICATIONS TECHNIQUES

**OSSIAN**

**ET**

**LES BARDES D'ÉCOSSE**

## DANS LA MÊME COLLECTION

---

LES CONQUISTADORES, par GEORGES LAFOND.

Illustrations en couleurs de Françaises de La Perrière (*épuisé*).

*Édition de luxe* : 100 exemplaires sur velin des papeteries de Lana,  
avec un hors-texte supplémentaire (*épuisé*).

JASON ET LES ARGONAUTES, par JEAN MAUCLÈRE.

Illustrations de Pierre Rousseau (*épuisé*).

● *Édition de luxe* : 100 exemplaires sur velin des papeteries de Lana  
avec un hors-texte supplémentaire .. .. 300 frs.

---

LÉGENDES IMMORTELLES

# Ossian et les Bardes d'Écosse

PAR  
JEAN DES BARGES

ILLUSTRATIONS DE  
ANDRÉ GALLAND



LES PUBLICATIONS TECHNIQUES ET ARTISTIQUES  
2, RUE DE SAINT-SIMON — PARIS VII<sup>e</sup>



Et l'Assemblée s'ouvrit suivant le rite millénaire.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
CENT CINQ EXEMPLAIRES SUR  
VERGÉ SUPÉRIEUR DONT CENT  
EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS 1 A  
100 ET CINQ EXEMPLAIRES  
HORS-COMMERCE NUMÉROTÉS  
I A V.

Copyright 1945 by "Les Publications Techniques"  
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés.

## OSSIAN ET LES BARDES D'ÉCOSSE

---

### PRÉFACE

**B**LOTTI au pied de son château, sur la Ness aux eaux limpides semée d'îles verdoyantes, Inverness s'enorgueillit à bon droit, depuis près de trois siècles, du titre de « Capitale des Hautes-Terres »; de même le comté qui l'entoure est le cœur, la fleur précieuse et rare des Highlands écossais. Admirable contrée aux rivages déchiquetés par l'acharnement de deux mers qui y creusent des fjords, comparables à ceux de Norvège; terre aux souriantes collines vêtues de bruyères, aux monts plus âpres creusés de vallées dont chacune, ou presque, sertit la perle bleue d'un lac; patrie d'élection des traditions et des légendes, où Charles Nodier vit errer le pied léger de Trilby, lutin d'Argyll, où les fées voltigent au cœur des forêts, dans chaque taillis d'aubépine et de coudrier.

C'est là que vit le jour James Mac Pherson, écrivain qui peut-être ne possédait pas un remarquable talent personnel — on s'expliquera tout à l'heure le pourquoi de ce dubitatif — mais qui eut au moins, et ce n'est pas donné à tous, une idée de génie.

James Mac Pherson naquit en 1738 au village de Ruthven; son père était le fils d'un fermier d'assez médiocre état, mais tirant orgueil d'appartenir à l'un des plus anciens clans d'Écosse, celui des Mac Pherson, qui tenait les deux rives

de la Spey supérieure, et aussi le lac Laggan, avec la plus grande partie du lac Erricht, au pied des Grampians. L'enfance de James fut nourrie par le vivant souvenir des traditions de son pays, avec lesquelles celles de sa famille se confondaient parfois.

Le père Mac Pherson destinait son fils à l'état ecclésiastique; en vue de réaliser cette ambition, il le fit entrer dans une institution sise à Badenoch, bourgade rendue douloureusement célèbre par les forfaits d'Alexandre Stuart, dit « Le Loup de Badenoch » — le même Stuart qui incendia en 1390 la cathédrale d'Elgin — et fut ni plus ni moins, en Ecosse, que la terreur de son époque.

De ce pensionnat, l'adolescent passa au collège du Roi, orgueil du vieil Aberdeen, l'aimable cité de granit gris. Il y termina ses études, bonnes surtout en ce qui concerne les lettres; et déjà son père le voyait chanoine de la cathédrale Saint-Machar quand le jeune homme déclara qu'il entendait faire sa vie en qualité de maître d'école, et, qui plus est, qu'il voulait manier la férule dans son village natal. Son fils nourrissant au surplus de grands projets, le bonhomme n'insista pas.

Piqué de la tarentule littéraire, l'une des plus exigeantes qui soient, notre apprenti magister ne tarda pas à faire éditer un poème héroïque, le Montagnard (1758), en six chants, s'il vous plaît! C'est beaucoup pour de mauvais vers, et l'insuccès complet auquel il se heurta le prouva bien à l'auteur.

Se tournant alors vers le journalisme, Mac Pherson publia dans le Scots Magazine des essais qui ne présentaient pas plus de mérite. Alors le jeune auteur, dont on eût pu croire la carrière terminée, du moins comme écrivain, se retira dans sa tour d'ivoire; il devait en sortir, et se révéler par un véritable coup de tonnerre.

Vers ce temps, plusieurs érudits britanniques et non des moindres : Adam Ferguson, John Home et le docteur Carlyle entre autres, scrutaient les vestiges demeurés, à travers

les âges, des anciens peuples erses et gaéliques; ils recherchaient les débris de leur langue et de leur poésie, et la vérité oblige à dire qu'ils ne trouvaient pas grand'chose. James Mac Pherson, qui ne manquait ni d'aplomb ni d'astuce, surgissant alors de son village, présenta à ces illustres quelques fragments de textes gaéliques, remontant, assurait-il, au I<sup>er</sup> ou au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, et qu'il affirmait avoir découverts, sans expliquer d'ailleurs ni où, ni comment.

Les illustres admirèrent la chance de ce jeune inconnu, le félicitèrent de son savoir, et l'engagèrent à traduire ces textes précieux. Mac Pherson obéit avec empressement; une ébauche de traduction aussitôt réalisée, il la montra à un autre savant, Hugh Blair. Vivement encouragé par celui-ci, James publia en 1760 un premier recueil de poésies adaptées en anglais, et qu'il intitula : Poèmes d'Ossian, ancien barde d'Ecosse, traduits du gaélique.

Qu'était au juste ce travail, et que valait-il? Il se présentait tel qu'une suite de morceaux assez redondants, mais plutôt vagues, écrits en une prose cadencée. Incultes de forme, sauvages de fond, ces chants ne magnifiaient que des sentiments primitifs : un héroïsme naïf mais rude, issu d'un amour touchant au fanatisme pour la guerre et les batailles. La nature tenait sa place dans ces écrits, qui n'en retenaient d'ailleurs que des images simples : la grandeur majestueuse de l'Océan, les sifflements des vents qui le ravinent, le tapis rose des bruyères étendu sous les pieds des guerriers, les pins qui couronnent les sommets des Highlands.

Malgré une évidente monotonie dans le récit et dans le décor, en dépit d'une phraséologie où souvent se diluaient l'énergie et la couleur que devaient posséder les textes originaux, les traductions présentées par Mac Pherson ravirent cependant tout le public lettré d'Edimbourg, où le volume avait paru. Pour un siècle saturé des raisonnements spécieux qu'apportent avec elles les discussions philosophiques, alors en plein essor autour des théories de Thomas Reid et de ses

émules, il y avait là une nouveauté si originale qu'elle fut accueillie avec une ferveur passionnée.

Curieux de toutes choses neuves, le célèbre poète Thomas Gray, dont l'œuvre est plus importante par le mérite que par le volume, se prit d'un enthousiasme sans bornes pour ces antiques chants écossais. Il y trouva même l'inspiration d'où devait jaillir l'une de ses plus belles odes, celle où il déplore le massacre de nombreux bardes, ordonné au XIII<sup>e</sup> siècle par le roi Édouard I<sup>er</sup>. Et les Iles Britanniques, à l'envi, eurent pour Ossian les yeux de Thomas Gray.

La vogue de ces adaptations devait être à la fois générale et prolongée. Elles furent aussitôt traduites dans les diverses langues de l'Europe, et devinrent le bréviaire de tout ce qui se targuait de posséder une teinte littéraire. Ne vit-on pas, un peu plus tard, Napoléon lui-même transporter le précieux volume à travers les champs de bataille, ainsi que jadis avait fait Alexandre pour les œuvres d'Homère? Goethe estimait très haut le vieux poète écossais. En France, Chateaubriand et Mme de Staël saluèrent en Ossian l'aïeul, le prophète de la poésie romantique; et Lamartine, dans une de ces confessions littéraires dont il était prodigue, mais où la sincérité n'est pas toujours au premier plan, Lamartine alla jusqu'à écrire :

« Ossian, ce poète du vague, ce brouillard de l'imagination, cette plainte inarticulée des mers du Nord, Ossian est certainement une des palettes où mon imagination a broyé le plus de couleurs, et qui a laissé le plus de teintes sur les faibles ébauches que j'ai tracées depuis. »

Cependant Mac Pherson, plus soucieux de son enrichissement présent que de sa gloire future, poursuivait méthodiquement l'exploitation de son succès. En 1763 il publia une nouvelle série de chants ossianiques. Le monde revit les ciels brumeux et les collines noyées de pluie, et les bouleaux tremblants sous la bise automnale. Des paysages assez mornes et froids, en somme, imprégnés de vague à l'âme... de quoi

passionner cependant tous les cœurs sensibles du continent.

Ceux-ci se passionnèrent, les éditions s'enlevèrent, et en peu de temps le petit magister de village fut millionnaire — ce qui, à cette époque et dans la rude Ecosse, était infiniment plus rare que de nos jours. Devenu fabuleusement riche grâce à la résurrection du vieux barde écossais, Mac Pherson acheta, à Ruthven même, le domaine de Belleville-Castle, donna congé à sa chaire de maître d'école, puis attendit les événements.

Ils ne tardèrent pas à se produire, et fâcheux. Rebelle à l'enthousiasme général, Samuel Johnson, esquire, prince incontesté de la critique anglaise, se pencha, comme on dit, longuement, sur les textes attribués à Ossian. Quand il releva le front, ce fut pour accuser ni plus ni moins Mac Pherson d'avoir monté de toutes pièces une énorme supercherie, en attribuant au vieil aède des poèmes dont lui, Mac Pherson, était l'auteur.

Une question se pose : le critique avait-il raison? nous essaierons de le débrouiller tout à l'heure. Quoi qu'il en soit, insensible à une accusation conçue en termes violents et provoquant une émotion générale, Mac Pherson gardait le silence. Il ne dévoila point ses sources, il ne dit pas dans quelle mesure, pour édifier ses volumes, il avait eu recours à des traductions anciennes de fragments authentiques demeurés ignorés jusqu'alors. Estimant peut-être, d'après ses comptes de vente, que cette polémique constituait une excellente affaire, il ne tenta pas d'y mettre un terme.

Les millions de Mac Pherson croissaient et multipliaient, lorsqu'en 1780 un recueil de chants écossais plus complet que les siens fut publié à Edimbourg par John Smith. Les poèmes qui le composent présentent des beautés réelles, de la grandeur et même de la noblesse, bien que la monotonie des images et le style ampoulé nuisent à son intérêt.

Malgré ses défauts, cette publication revigora la polémique; car les quatorze poèmes complets qu'avait pu réunir

John Smith, ministre à Kilbrandon, étaient semblables à ceux de Mac Pherson.

Se trouvait-on donc en présence de deux traducteurs? Mais Smith affirmait ne rien devoir à personne!

Mac Pherson fut sommé d'avoir à produire les originaux du vieux barde. Comme il ne répondait pas à cette invite, Samuel Johnson alla chercher jusqu'aux îles Hébrides ces sources qui se dérobaient; l'action du critique était soutenue par la conviction de l'Écossais Malcolm Laing, qui devait dépenser une prodigieuse érudition et une patience non moins considérable, pour tenter de prouver que toute l'œuvre ossianique de Mac Pherson était apocryphe.

Dans l'archipel aux pics violacés et brumeux, Johnson glana tout ce qu'il put trouver sur la langue et les traditions erses. A vrai dire sa moisson fut si mince qu'on se demande si vraiment il avait voulu et su chercher. Dans un livre agréable et bien fait, le grand critique conta que les seuls bardes qu'il avait pu joindre étaient quelques vieux sots, aussi totalement illettrés que le reste de la population.

Partant de là, Johnson défait qui que ce fut de trouver cinq cents lignes de texte authentiquement erse dans ces îles données comme le refuge des traditions, et affirmait que tout ce qui avait survécu de celles-ci c'étaient quelques noms de localités, utilisés par Mac Pherson en vue de donner du relief à ses poésies. En suite de quoi, le critique ne craignit point de qualifier de fourberie, de vol, et même de crime, la supercherie dont, disait-il, l'inventeur d'Ossian s'était rendu coupable.

Attaqué avec cette virulence, Mac Pherson cependant demeura toujours silencieux. Dédain de l'honnête homme envers des injures dont son intégrité ne saurait être atteinte? Accablement devant des coups si justes que toute défense s'en trouvait annihilée? Nul ne le sait, nul ne le saura jamais.

Il faut constater toutefois que la position de Mac Pherson était assez forte, puisqu'au vrai il n'avait volé ni rien, ni

personne. Mettant tout au pis, si l'on admet qu'il publia ses propres vers sous le nom d'Ossian, c'est lui-même que, ce faisant, il dépouillait ainsi; mais les œuvres que Mac Pherson avait dans sa jeunesse signées de son nom, le Montagnard en 1758, et le Chasseur en 1759, sont trop médiocres pour permettre de supposer que leur auteur fût capable à soi seul de composer ce que l'on appelle « l'œuvre d'Ossian ».

La conclusion qui s'impose est que l'existence des anciens poèmes gaéliques étant incontestable, Mac Pherson en a certainement trouvé — on ignorera toujours où — des fragments épars. Il paraphrasa longuement ces originaux, en atténua souvent la rudesse, recousit entre eux ces lambeaux en y ajoutant des passages de son cru... et publia le tout sous le nom du vieil aède, supposant avec raison — et c'est là le trait de génie dont je parlais plus haut — que ces textes, présentés de la sorte, rencontreraient plus de succès que s'il les présentait revêtus de sa propre signature.

Ainsi Prosper Mérimée, quelque soixante années plus tard, éditait en France, sous le titre de la Guzla, des ballades illyriennes, dont il était l'auteur.

De tout cela, qui nous semble assez simple, Mac Pherson ne fit jamais la confidence; peut-être par un souci mal inspiré de conserver sa tranquillité jusqu'à sa mort, survenue le 17 février 1796, en son château de Belleville-Castle.

\*\*\*

La disparition de l'accusé n'éteignit point les polémiques : celles-ci se réveillèrent, plus ardentes même et plus agressives qu'autrefois. Des enquêtes furent menées de plusieurs côtés, en vue de vérifier l'authenticité des poèmes ossianiques; mais c'est de Malcolm Laing que vinrent les coups les plus furieux.

Cet homme acharné se rua dans la bataille avec une extraordinaire vigueur. Il publia tout ce qu'il put dénicher d'an-



ciens chants gaéliques. Cet ensemble se bornait à de brèves chansons de geste ayant sans doute servi de base à Mac Pherson, qui en avait altéré le style et complètement modifié le caractère. D'un peuple à peine civilisé, l'écrivain avait fait surgir des héros semblables aux chevaliers des époques ultérieures, parés, tels qu'eux, de vertus morales et guerrières. Fait plus grave, il avait attribué à des Gaëls des croyances scandinaves gravitant autour d'Odin! Le fait que ce mélange hybride ait rencontré le succès n'empêche pas qu'il ne constituât une mystification.

Mr. Laing, enhardi par ce raisonnement solide, poussait encore d'autre part son argumentation. Il rapprocha du texte de Mac Pherson plus de mille fragments empruntés à la Bible et à Homère; l'imitation se révéla flagrante, et moderne de surcroît. Ainsi, déclarait triomphalement le critique, sous couleur de restaurer une ancienne langue, et de ressusciter une poésie endormie au fond des âges, l'adaptateur avait froidement émondé les documents originaux de tout ce qu'ils pouvaient présenter de rude, de barbare et de primitif, y substituant les pensées délicates et les effusions amoureuses qui convenaient au temps présent, mais ne cadraient en rien avec l'époque, où, de l'aveu même de Mac Pherson, avait dû vivre le véritable Ossian.

Et les emprunts!... ces emprunts qui unissaient, sur la harpe des anciens bardes, Odin à la Bible et à Homère pardessus compte! Ils étaient si savamment camouflés, si incorporés au style même de Mac Pherson, que pour les dépister il fallait toute la science et la ténacité de l'érudit Malcolm Laing. On vit celui-ci signaler, avec une précision féroce, toutes les formes nouvelles, plus ou moins bizarres et voilées, dont l'inventeur d'Ossian avait revêtu des idées et des descriptions antiques; et Laing donnait la clé des noms et des lieux transposés, avec une habileté si grande que le pastiche n'avait été soupçonné par personne.

Cependant, le succès acquis, Mac Pherson, dans les pièces

qu'il avait publiées ensuite afin d'entretenir sa renommée, Mac Pherson avait pu sans danger se montrer uniforme, manquer d'art, noyer son imagination, d'ailleurs défailante, en d'interminables et monotones descriptions : tous ces défauts, qui lui étaient personnels, se trouvaient mis avec attendrissement, par les admirateurs d'Ossian, sur le compte de la rudesse et de la gaucherie, inhérentes aux temps primitifs d'où l'œuvre était censée sortir.

Tandis que Malcolm Laing s'attachait ainsi au côté littéraire et presque moral de la question, la Société des Hautes-Terres — Highlands Society — en sondait l'aspect philologique. Le docteur Blair ayant publié une dissertation gaélique, riche de nombreux fragments originaux qui avaient dû inspirer Mac Pherson, la Société fit entreprendre des recherches dans les montagnes, du Ben Nevis aux croupes des Grampians, où l'adaptateur assurait avoir entendu des fragments de poésies ossianiques pieusement conservées par la tradition orale; même prétendait-il avoir recueilli, dans cette région, plusieurs manuscrits antiques.

Hélas! l'enquête confirma bien l'existence d'anciennes poésies en langue erse, récitées encore ou chantées dans les réunions des montagnards; mais aucun document ne fut découvert. D'autre part, les amis de Mac Pherson ne consentirent pas à exhiber ceux sur lesquels avait travaillé leur grand homme. Faute de mieux, ils tentèrent de pallier leur carence en ridiculisant l'enquête, qui, disaient-ils, avait cité à sa barre « un ministre puritain, un aveugle, un artisan, une bonne femme et un vieux gentilhomme terré dans son manoir ».

L'affaire en était là, lorsqu'en 1807 John Mac Arthur, le plus fidèle et le plus agissant parmi les disciples de Mac Pherson, publia à Londres trois volumes intitulés *The Poems of Ossian, in the original Gaëlic, with notes and observations*. Cette publication était due à une souscription jadis faite en Écosse parmi les admirateurs d'Ossian, et qui

avait produit la somme de mille livres sterling, remise à Mac Pherson afin que, publiant les textes originaux dont il s'était inspiré, il pût ainsi clouer ses adversaires au sol.

Malheureusement, le manuscrit livré au jour par Mac Arthur était entièrement écrit de la main de Mac Pherson, et rien ne révélait, rien ne permettait même de supposer qu'il fût la copie d'un texte que son ancienneté désignerait comme authentique. Si bien que cette édition ne fit en rien avancer la question. On peut donc, on doit même, nous semble-t-il, conclure que Mac Pherson a réellement travaillé sur des documents originaux; mais il les a affadis suivant son goût personnel, d'accord avec celui de son époque, et les textes qui l'ont inspiré sont demeurés parfaitement inconnus.

Il est, dans l'histoire littéraire, et même dans l'Histoire tout court, peu de secrets aussi bien gardés.

\* \* \*

S'il était indispensable d'ouvrir un essai consacré aux bardes d'Écosse par quelques pages sur Ossian, le plus illustre d'entre eux; si nous comptons revenir plus loin à cette haute et mystérieuse figure, il n'entre pas dans le plan de ce volume de nous étendre sur les poèmes ossianiques, quelle que soit leur célébrité, et en raison même de celle-ci. Depuis la première traduction française donnée par Letourneur en 1771, Fingal, le guerrier épique; Témora, la Maison du bonheur, Selma, Lathmos, la Chute de Tura et la Guerre de Caros, sans parler d'une trentaine de fragments moins importants qui leur forment une cour nébuleuse et rude, ces poèmes sont aussi familiers aux lettrés de chez nous que le Cid ou les hauts faits de Roland.

Dans les limites restreintes où doit se tenir ce livre, on préférera cueillir, au précieux et riche trésor des légendes écossaises, les pages les plus caractéristiques et les plus variées d'un folklore issu d'une race généreuse et fière. Il

reflète, tableau aux cent faces superbement colorées, l'attrayante beauté des lacs endormis au pied des montagnes vêtues d'herbe rousse.

Ces légendes, choisies pour leur grâce ou leur pathétique, nous demanderons aux bardes eux-mêmes de nous les conter — aux bardes en longues robes blanches coupées d'écharpes bleues, la harpe ou la lyre sur l'épaule, et qui, autour du penbardd paré d'une lourde chaîne d'or, tenaient chaque année une assemblée rituelle, dans la salle seigneuriale de quelque vieux manoir écossais.

## I

## LE THANE DE NEIDPATH

Ce matin-là, sir Duffryn, thane de Neidpath, fut mordu par la fantaisie d'aller chasser au sanglier. Novembre étant déjà très frais en Écosse, le baron revêtit sa bonne cotte à chasser et chaussa ses grosses bottes, les heuses, auxquelles il lia ses éperons d'or. N'étant point podagre encore, vu qu'il n'avait guère dépassé la cinquantaine, il dédaigna de prendre son manteau fourré et couvrit seulement ses mains de gants épais en peau de daim. A son col il passa un superbe cor d'ivoire, finement sculpté entre les viroles d'or, et suspendu à une guiche de soie aux couleurs de son clan, noir et rouge.

Point d'autres armes qu'un bon couteau de chasse, jouant librement à la ceinture : grièvement blessé à l'épaule une fois de plus, six années auparavant, le 24 de juin 1314, dans cette bataille de Bannockburn, où Robert Bruce avait conquis l'indépendance de l'Écosse sur les Anglais écrasés, sir Duffryn ne se chargeait point volontiers. Un de ses écuyers portait son arc et ses flèches, destinés à frapper de loin la bête noire; l'autre tenait la hache danoise et l'épieu, pour la servir de près. Et autour des chevaux sautaient bruyamment brachets, veautres et lévriers, meute joyeuse.

Un redoutable solitaire avait été signalé dans la forêt voisine, entre Innerleithen et le manoir de Traquair. Hardiment, la chasse entra sous les bois dépouillés par l'automne, et bientôt frémissants de l'aboiement des chiens décollés. Soudain, vers les puits de Saint-Ronan, la meute fonça dans

un taillis, d'où des hurlements jaillirent aussitôt : la bête de chasse était là.

Sir Duffryn et ses hommes mirent pied à terre; assurant son épieu en sa main, Neidpath pénétra le premier dans la bauge où, derrière deux lévriers déjà décousus, le sanglier attendait, les crins hérissés et rebiffant du nez. Le thane leva son arme; mais il la lâcha en laissant échapper une sourde plainte : sa blessure, tout à coup, lui interdisait de s'en servir.

Cependant l'animal en furie, roulant des yeux injectés de sang, se ruait sur le baron. C'en était fait de celui-ci; par bonheur, Flearice, son écuyer fidèle, brandissant la hache danoise, en avait donné un plein pied dans la hure du sanglier, qui s'éroula. Le thane de Neidpath décocha à l'animal un coup d'œil sombre, et, se hissant avec peine sur son bon cheval de chasse :

— Rentrons! ordonna-t-il brièvement.

Tandis que les valets jetaient la proie chaude sur le large dos d'un sommier, les chasseurs, en silence, derrière leur maître morose, revenaient vers le château, qui bientôt apparut, dans un admirable site.

Derrière cette impressionnante construction moutonnant en effet des collines boisées s'élevant à cinq cents pieds environ, faible altitude, importante cependant pour ces comtés écossais des Borders, qui vont s'abaissant vers le sud, avant la barrière des Cheviots, les séparant de l'Angleterre. Au sommet d'un coteau qui descend en pente raide vers la Tweed, le manoir dresse son donjon cubique flanqué d'une partie plus basse d'où jaillissent, aux angles, des tours mi-engagées dans la masse des murs. Le tout respire la force et la puissance, et chaque fois que sir Duffryn sonnait de son cor d'ivoire, en vue de faire s'abaisser le point-levis, il avait l'agréable sensation de rentrer puissant dans sa forteresse, où il régnait comme le roi Robert en son château d'Edimbourg.

Aujourd'hui, cependant, le baron ramenait chez soi un front maussade à ce point, qu'il ne salua même pas son chapelain, rencontré dans la cour d'honneur, et alla

en droiture s'enfermer dans sa chambre. Là, enfonçant ses bottes aux fleurs d'un lourd tapis sarrazinois rapporté de France, et jeté sur les dalles afin d'en atténuer la fraîcheur, le gentilhomme se laissa tomber sur la banquette qui l'attendait, devant la hotte de pierre ronde, sous laquelle flambait un feu joyeux. Et sir Duffryn, amer, frottant son épaule qui le faisait souffrir, fit retour sur soi-même et sur sa vie.

Ce thane écossais avait connu de fières années et de beaux soirs. A Scone, lorsque le roi Robert fut couronné le 27 mars 1306, assis sur la pierre rituelle, la sacro-sainte Inisfaïl en grès rouge, Neidpath occupait la place d'honneur parmi les chevaliers blessés, dont l'épée valeureuse avait porté la couronne sur la tête de l'ancien comte de Carrick, devenu roi grâce au dévouement de ses fidèles. Huit ans plus tard, l'indigne souverain anglais, Edouard II, ayant assigné à jour fixe, dans les prairies de Bannockburn, un rendez-vous à la victoire, Neidpath avait, des heures durant, manié à deux mains sa redoutable claymore, comme un bûcheron frappant d'ahan. En vain l'Anglais avait, soucieux de délivrer ses hommes investis dans le château par les Écossais, amené jusqu'à moins de cinq milles de Stirling, la clé des Highlands, une formidable armée, la valeur des Highlanders l'avait écrasée. Mais le soir, Neidpath gisait sur l'herbe avec trois pouces de fer dans l'épaule... et il voyait bien, aujourd'hui, que de cette blessure il ne guérirait jamais.

Il se sentait vieux, vieux à cinquante ans! Il ne pouvait plus chasser, la preuve en était faite; guerroyer, s'il le fallait à nouveau, encore bien moins! Alors, que faisait-il sur cette terre? Le chagrin que le thane ressentait de son amoindrissement était tel que, sans faute, il allait le précipiter à la tombe — et ce serait bien ainsi! Cependant il lui fallait auparavant mettre ordre à ses affaires, et puis qu'un veuvage prématuré l'avait fait le seul soutien de sa fille Mary, il devait au plus tôt assurer l'avenir de celle-ci.

Longtemps le baron songea. Puis, frappant dans ses mains, il appela le varlet qui attendait ses ordres derrière

la porte, et lui ordonna d'informer Sa Grâce lady Mary que son père désirait de lui parler.

L'instant d'après, glissant harmonieusement sur ses « eschpins » brodés, à quartier bas, la jeune fille apparut.

Mary de Neidpath était une brune à la peau ivoirine, dont les dix-huit ans, pas encore tout à fait épanouis, possédaient les agréments que, par-dessus tout, ce siècle prisait, c'est-à-dire une taille fine, des flancs étroits et une poitrine menue. Son cou, semblable à une fleur d'ivoire poli, soutenait un visage régulier, éclairé par des yeux francs et rieurs, sous des sourcils déliés. Les lèvres étaient vermeillettes, et le regard droit, « tel que celui d'un faucon de montagne », assurait sir Duffryn, croyant faire ainsi à sa fille un grand compliment.

Mary était vêtue comme une sainte de vitrail. Ses lourdes tresses sombres, entrelacées de galons d'or par les soins de sa suivante Mahaut, retombaient de chaque côté de sa tête sur un joli b্লাiut, tunique légère en soie verte brochée d'or, à manches amples et longues, et laissant apercevoir au bord du décolletage carré, la « goule » d'une robe fourrée d'hermine. Ainsi parée, plus riche encore de son charme que de sa toilette opulente, lady Mary s'avança vers le baron, qui souriait à sa fille avec une tendresse mêlée d'orgueil.

— Vous m'avez demandée, père?

— Oui, mon enfant. Semez-vous sur cette chaire, là... Et écoutez-moi.

— J'attends vos ordres, mon père, répondit la jeune fille, en jouant distraitemment avec sa ceinture orfévrie enrichie de topazes, d'escarboucles et de sardoines.

Après un temps, sir Duffryn prononça :

— Mon enfant, je suis vieux. Ce matin, à la chasse, il m'est advenu grand méchef.

— Oh! père, vous ne fûtes pas blessé?

La brune enfant s'effrayait; son père la rassura :

— Non, grâce à Dieu. Fleance a tué le porc sauvage que mon bras n'a plus la force de servir; mais j'ai vu clairement que mes blessures anciennes m'ont atteint aux

sources vives. Mes forces vont déclinant, la tombe m'appelle.

— Père! oh père! ne parlez pas ainsi!

Elle était debout, frémissante, protestant de tout son jeune corps et prête à se jeter au cou du vieil homme... si cette époque avait admis une telle familiarité.

— En tout cas, poursuivit le baron, plus touché qu'il ne voulait le laisser voir, il sied que je vous trouve un autre protecteur, puisque votre mère, hélas! n'est plus... Ma fille, j'ai décidé de vous marier.

Mary, confuse, rougit, ce qui la rendit plus délicieuse encore, mais elle ne protesta point. Elle savait bien que le mariage est la loi commune; si elle en soupçonnait les attrait tant que les charges, souvent sa jeunesse trouvait terriblement solitaires les salles parées du manoir. A poser le poing sur la manche d'un gentil compagnon, la vie se parcourrait plus gaiement... Elle demanda donc, avec une curiosité confiante :

— Mé marier... à qui, père?

— Je l'ignore, Mary.

L'étonnement fit se hausser les fins sourcils de la jeune fille.

— Mais alors, mon père... si vous l'ignorez, c'est donc un projet vague?

— C'est une résolution formelle. Et vous verrez votre fiancé, sans le connaître encore, à la saint Robert d'avril, en la fête de notre roi, que Dieu garde!

Cette fois, Mary, interdite, crista ses petites mains aux bras de la chaire. Si elle n'avait su que son père, sous une écorce parfois rude, était bon et l'aimait, la jeune fille se fût sérieusement effrayée. Inquiète, elle demanda :

— S'il vous plaisait, mon père, m'expliquer un peu...

— Voici. J'ai longuement cherché qui serait digne de vous recevoir, vous, mon plus cher trésor. Je n'ai point trouvé. Notre jeunesse guerrière est par trop querelleuse et dissipée, elle est par trop friande des aventures — de toutes les aventures! Vous ne voudriez pas d'un homme mûr... à tort peut-être; mais enfin je conçois que dix-huit printemps ne soient pas tentés d'accueillir la recherche

d'un barbon. J'ai donc pensé pour vous à l'un de ces hommes aux mœurs pures, que leur mérite a plus d'une fois haussés jusqu'au conseil de nos princes, et qui vouent leur existence à chanter le los de notre Écosse, et la vaillance de ses fils.

— Un barde! s'écria Mary.

— Oui, un barde. Que vous en semble, mon enfant?

La jeune fille réfléchissait. Elle songeait à ces hommes qui célébraient, en accompagnant leur chant de quelque instrument (le plus souvent la harpe), la gloire des héros au cours des fêtes royales et chez les grands seigneurs. Elle savait qu'assistant aux batailles sans être armés eux-mêmes, ils excitaient par leurs chants les guerriers à combattre pour la patrie, leur mère. Elle n'ignorait pas que souvent ils n'hésitaient pas, toujours désarmés, à se jeter au plus fort de la mêlée, afin de séparer les combattants et de mettre un terme au massacre. Et jugeant ces activités fort nobles, Mary de Neidpath répondit :

— Je ne haïrais point à épouser un barde... Mais lequel?

Le baron répliqua, la voix grave :

— Le collège des bardes a coutume de se réunir, chaque année, en une solennelle assemblée. Je vais mander au penbardd, leur chef suprême, que Neidpath, l'an prochain, s'honorera de les recevoir. Chacun à son tour, sur la harpe ou sur la lyre, sur le fifre aussi, chantera le los des ancêtres et la gloire de la patrie. Celui-là qui évoquera avec le plus de cœur, avec le plus d'âme, la plus belle entre nos vieilles traditions d'Écosse, celui-là recevra de ma main, en sus de la harpe d'argent montée d'autant de cordes qu'il est de Muses, prix ordinaire de ces joutes, le don de ma fille bien-aimée, avec la survivance de mes domaines.

Un instant Mary demeura interdite. L'idée de son père la déroutait toute, et pour bien dire, l'effrayait un peu. Être attribuée en récompense à un inconnu, ce n'était pas un sort qui l'eût tentée jusqu'ici! Puis la jeune fille songea que l'aède, appartenant à la corporation hautement respectée des bardes, qui saurait chanter avec le plus d'âme la plus noble tradition nationale, cet homme-là ne

pourrait être qu'un grand cœur. Alors, comme Dieu voudrait...

Lady Mary retenant à deux mains ses lourdes nattes, s'inclina devant le maître de Neidpath, et acquiesça sans arrière-pensée :

— Il en sera selon ce que vous ordonnerez, mon père.

## II

## LES BARDES S'ÉBRANLENT

LES bardes furent, à travers les âges, les poètes nationaux des Gaulois et des autres peuples celtiques, parmi lesquels les Écossais figurent au premier rang. Dès l'époque romaine, on les voyait marcher en tête des armées celtées, drapés de longues robes blanches, et uniquement porteurs d'instruments musicaux. Les profès tenaient une harpe, les bardes d'un rang inférieur n'y avaient point droit; ils se devaient contenter d'une lyre à trois cordes, d'une rote, sorte de cithare, d'un fifre... ou d'un tambour. Pendant la mêlée ils se tenaient à l'écart, leur personne sacrée ne devant courir aucun danger. Ainsi étaient-ils témoins des actes de vaillance que leurs poèmes célébraient; mais il arrivait, nous le savons, qu'ils prissent directement part au combat, et cela au péril même de leur vie.

Les trois bardes primitifs de l'île de Bretagne furent, d'après les textes antiques, le roi Beli, Ediol le Magicien et le géant Idris. Ce dernier était poète et philosophe; astronome aussi, il avait établi son observatoire au sommet d'une montagne; sur les dimensions de son corps, aussi vaste que son esprit, nous sommes renseignés par d'énormes blocs de pierre échoués près d'un petit lac. Ce sont des cailloux qu'il retira un jour de ses souliers, parce qu'ils le gênaient dans sa marche. Notons ici, en passant, que ce trait se rapproche de la geste épique de notre Gargantua tourangeau.

Les bardes de l'Écosse — la Calédonie du moyen âge —

ne parurent qu'après ceux de l'Irlande. C'est de la province de l'Ulster, au nord-est de cette île, que les poésies guerrières ont passé en Calédonie, avec la dynastie des Dalriades, dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. A cette époque appartiennent, derrière le nom immortel d'Ossian, ceux d'Ovran et d'Ullin. Et ce fut en Écosse que les bardes jouèrent le rôle le plus brillant; beaucoup s'attachèrent aux chefs des clans; ils devinrent l'ornement des fêtes données dans les châteaux, d'où leurs poésies se répandaient parmi le peuple à l'entour, où elles entretenaient fidèlement le respect de la hiérarchie féodale.

Un autre mérite des bardes les faisait rechercher par les riches familles nobles : ces aèdes étaient seuls capables de débrouiller les généalogies, souvent fort compliquées, l'aristocratie celtique se montrant singulièrement jalouse de tout ce qui pouvait rappeler la mémoire de ses hauts faits, et justifier les privilèges obtenus en récompense. La noblesse d'Écosse protégeait donc les bardes, autant par intérêt que par vanité. Aussi ces chanteurs trouvèrent-ils de bonne heure, chez les chefs de clans, un appui sûr et des ressources à peu près inépuisables.

A l'habitude, les bardes vivaient à la cour du prince régnant, ou dans celle du chef le plus puissant; plus celui-ci était avide de réputation et de gloire, plus il accroissait le nombre de ses chanteurs attirés. Ainsi le Roi-Soleil, dix ou douze siècles plus tard, tint-il à multiplier ses historographes.

Dès que les bardes avaient accepté ce rôle de commensal — qui ne convenait point à tous les caractères, et beaucoup préféraient demeurer des aèdes errants — ils ne devaient plus quitter leur maître, et, présents aux repas, aux fêtes, aux chasses, ils avaient à louer hautement son faste, son goût et sa générosité. Cette position exceptionnelle leur permettait, on le conçoit, de conquérir une influence notable, parfois même une véritable autorité. Beaucoup devinrent les ministres du prince et plus d'un entra dans la famille du seigneur en épousant sa fille. L'initiative du

thane de Neidpath n'avait donc rien qui pût choquer les mœurs d'alors.

A la cour des princes, le barde occupait un rang bien déterminé, le huitième parmi les officiers de la maison. Ses terres demeuraient exemptes d'impôts; le maître lui offrait un cheval et lui donnait une chaude robe de laine, renouvelée aussi souvent que besoin en était. En revanche, aux trois fêtes les plus carillonnées, Noël, Pâques et le dimanche de Quasimodo, le barde prenait place sur une estrade, et le majordome lui tendait la harpe au moment où il devait en jouer.

Après un court prélude, l'aède commençait à chanter les louanges de Dieu qui règne dans le ciel; puis il passait à celles du prince et de son épouse. Ensuite, historien naïf, conservant oralement le souvenir des exploits ancestraux, le barde rappelait tel ou tel grand événement de la nation, à la manière de nos jongleurs, et aussi des scaldes nordiques. Il est superflu de noter que les aèux du seigneur qui l'hébergeait avaient en ces rapsodies la place d'honneur.

Le barde de cour accompagnait son maître à la guerre. Avant le début de la bataille, il se rendait dans le camp ennemi, en héraut portant le défi du seigneur. La décision acquise, il retournait auprès de l'adversaire en négociateur, chargé de discuter les conditions, puis les clauses du traité de paix. Il rendait aussi les honneurs funèbres aux héros tombés sur le champ de bataille, et ses chants ajoutaient à la grandeur des funérailles.

Lorsque ses hymnes avaient contribué à la victoire des guerriers, le barde recevait de droit la meilleure part du butin. Si ordre lui avait été donné de chanter en chœur avec d'autres aèdes, il obtenait double rétribution. D'après la législation celtique, ceux des chanteurs qui jouaient non de la harpe, mais d'autres instruments, étaient considérés comme appartenant à une classe inférieure, et n'avaient point licence de s'asseoir devant le maître. Les frais d'entretien alloués à chaque barde étaient assez curieusement fixés à... cent vingt-six vaches pour chacun.

Le penbardd, chef incontesté de toute la confrérie bar-

dique, dans les limites de la nation, n'atteignait à cette dignité suprême qu'après avoir témoigné, au long de toute une vie, des plus hautes vertus morales, en même temps que d'une science musicale et d'une habileté diplomatique consommées. Son insigne était une harpe d'or.

C'est aux funérailles que le penbardd paraissait dans toute sa majesté. Il s'avancait entouré de trente bardes d'un rang inférieur, chacun de ceux-ci étant suivi de quinze aspirants. Ce chœur immense chantait les louanges du guerrier tombé au champ d'honneur, et célébrait ses vertus, son courage et sa gloire. En temps de paix, la même solennité était déployée aux pompeuses obsèques des grands, dont le penbardd, lui premier, entonnait le los.

Il est temps de dire un mot sur la technique de ces chants, les bardits, dont le renom et la légende ont traversé les siècles. C'étaient des poèmes écrits généralement, sinon toujours, sur un rythme unique, en tercets. Les trois vers se terminaient par la même rime, mais la pensée en était différente. Le premier se rapportait souvent à une plante, à un animal, ou à quelque fait concret de la réalité. Le second reprenait la même idée, mais avec moins de précision. Le troisième vers terminait brusquement la strophe par une leçon morale, dont notre esprit moderne ne saisit pas toujours le rapport qu'elle peut présenter avec le début du tercet; mais si l'on se rappelle que les druides, dont manifestement les bardes sont issus, se servaient presque toujours, dans leurs poèmes comme dans leur enseignement, de formes symboliques, on comprendra qu'il existait là quelque corrélation secrète, dont le sens est malheureusement perdu pour nous.

Ainsi qu'on le verra plus loin, les bardits présentent une note profondément originale, hardie, qui porte l'évident cachet d'une race créatrice, ne devant rien à l'antiquité grecque ou romaine. La langue employée est l'ersé, dialecte irlandais introduit dans l'Écosse occidentale par les conquérants dariades dont j'ai parlé plus haut. Cet idiome s'est peu à peu fondu avec le gaélique écossais qui au xv<sup>e</sup> siècle est demeuré maître du terrain; son alphabet était très

voisin, mais en plus délié, du gothique, alors employé sur le continent. Des philologues ont trouvé de frappantes ressemblances entre le sanscrit et le langage des bardes, ce qui renforce l'opinion qu'il dut y avoir une origine commune aux Celtes et aux Hindous, si lointaine que soit cette parenté.

Conservateurs avant tout des traditions nationales, hérauts et diplomates à l'occasion, les bardes étaient aussi d'excellents improvisateurs, avec ou sans accompagnement de harpe. Un premier chanteur improvisait des vers; un second, reprenant l'air, adoptait le thème en y ajoutant une pointe comique et satirique. D'autres improvisateurs suivant la même idée, entraient en lice à leur tour, et la chaîne musicale s'allongeait ainsi des heures, parfois durant la nuit entière.

J'ai parlé déjà des principaux instruments de musique employés par les bardes. Il faut accorder une mention particulière à la harpe galloise, la *telyn*, inventée, dit-on, par le géant Idris. Assez simple à son origine, et fille évidemment de la harpe égyptienne qui remonte à plus de six mille ans, la *telyn* se compliqua bientôt. A une époque indéterminée, on la monta d'un triple rang de cordes, la rangée du milieu donnant les dièzes, et les grosses cordes suffisant à produire le plus ample volume de sons, sans qu'il fût nécessaire d'employer une pédale.

La *telyn* se portait sur l'épaule gauche et se jouait de la même main. La difficulté d'exécution était telle que jamais les musiciens de l'Angleterre ni du continent ne voulurent adopter cet instrument; mais il était celui que préféraient ceux des bardes qu'embrasait l'amour de leur art.

C'est surtout au cours de leurs réunions solennelles que les bardes faisaient entendre leurs plus beaux chants. Jadis associés aux druides en vue de guider les peuples dans les voies de la morale et du patriotisme, ils voyaient l'origine de leur institution, d'après Ampère, dans le dieu Teutatès, le Mercure gaulois. Le premier coup fut porté au druidisme par l'introduction du christianisme, dont la généralisation fut fatale aux prêtres de l'ancien culte;



cependant les bardes survécurent à ceux-ci, sans doute parce que leurs chants atteignaient plus directement, plus fraternellement, l'âme populaire. Et ce fut dans les assemblées annuelles que leur confrérie, pendant des âges, manifesta sa vitalité avec le maximum de vigueur.

A partir du *vi*<sup>e</sup> siècle, on trouve, dans les manuscrits, trace des solennités bardiques. Les bardes gallois gardèrent longtemps sur le cœur, et firent partager à leurs frères d'Écosse, une compréhensible rancœur contre le prince Maelgwyn qui obligea, en 540, les aèdes soucieux de participer à la réunion préparée en leur honneur à Canway, de traverser à la nage la rivière du même nom, large, devant le château de plus d'un mille. Toutes les harpes trempèrent dans l'eau, et se virent, malheur sans nom! mises hors de service. Plus près du temps qui nous occupe, le massacre partiel des bardes, dont le patriotisme s'opposait à la conquête anglaise, a marqué le souvenir du roi Edouard I<sup>er</sup> d'une tache indélébile.

Abondant, varié, le programme des assemblées bardiques savait être toujours attrayant; la règle voulait qu'elles fussent annuelles; mais elles ne comportaient pas toutes, comme nous dirions aujourd'hui, le même ordre du jour. Dans ces réunions, en particulier, l'initiation se conférait aux postulants désireux de se joindre à la confrérie. Les concours de harpe étaient fréquents, et le meilleur joueur obtenait le droit envié de porter sur la poitrine un médaillon de vermeil, chargé d'une petite harpe qu'entourait la devise : « Liberté, force et fraternité ».

Il existait, dans la hiérarchie bardique, cinq degrés pour les musiciens, quatre seulement pour les poètes, bien que les concours de poésie fussent nombreux. Le candidat au degré inférieur devait composer cinq pièces de vers devant un *penccerdd*, ou chef du chant, qui déclarait si l'impétrant était doué ou non du génie poétique. Le degré suivant s'acquerrait en produisant des spécimens de poésie en douze mètres différents; les bardes présents exprimaient leur jugement sur la valeur des poèmes, et les concurrents se trouvaient de ce fait candidats à la dignité de *penccerdd*.

Ils devaient alors, en trois années, écrire une œuvre dont la hauteur leur méritât de franchir ce degré; en cas de succès, une jeune et jolie dame, présidant l'assemblée, accrochait sur l'épaule du vainqueur un insigne consistant en une mignonne harpe d'argent; en cas d'échec, le poète retombait au dernier degré des bardes.

On voit que le bardisme était fortement organisé en pays celte; aussi survécût-il à la tourmente où sombra le druidisme. La chute de celui-ci fut à peu près indifférente aux bardes; cependant, s'ils ne tenaient pas à la religion qui disparaissait, ils n'étaient pas portés davantage vers les dogmes nouveaux. Ils se considéraient avant tout comme une institution sociale, faisant partie de la chair même du peuple auquel ils étaient nécessaires, et dans lequel ils étaient intégrés. Sous le règne de la croix comme sous celui de la faucille d'or, ils savaient que leurs chants, reflets des traditions antiques, aidant à porter le fardeau des jours, ne pouvaient manquer à la race celte sans qu'elle en souffrît mal de mort. Et de fait, en notre *xx*<sup>e</sup> siècle, les bardes survivent çà et là, submergés, en apparence seulement, par le développement de la civilisation. Charles Le Goffic — et c'était hier — n'en a-t-il pas trouvé encore, au cœur même de notre Bretagne?

Aux jours de pardons, souvent notre poète rencontrait, à l'ombre d'un calvaire aux multiples statues, des bardes nomades, debout devant leur éventaire de plaintes, et psalmodiant indéfiniment le même *gwerz*. L'aède errant Yann Ar Minous était l'un des plus célèbres entre tous ces bardes, dont les paysans s'honoraient d'assurer la vie matérielle. Ce fut par l'une de ces chroniques rimées que les populations de la Montagne Noire apprirent, entre autres événements, l'assassinat du président Carnot.

En Écosse, les fils d'Ossian se maintinrent moins longtemps. L'un des derniers bardes écossais, au *xvii*<sup>e</sup> siècle, appartenait à la maison de Montrose. Tandis que se livrait la bataille d'Inverlochy, il contemplait la lutte, sa harpe haute, sur la faite d'une des tours flanquant le château

du côté de la plaine. Après le combat, Montrose lui ayant reproché son inaction, le barde répondit fièrement :

— Si j'avais combattu, qui donc aurait chanté votre victoire?

... Tout le bardisme est dans ces mots.

\* \* \*

En 1320, Gwalior, penbardd d'Écosse, était un vieillard très docte, très éminent, ainsi que la plupart de ceux qui, avant lui, avaient été revêtus de cette suprême dignité. De haute taille, large d'épaules et droit comme à trente ans, il arborait une chevelure et une barbe neigeuses, dont les ondes argentées couvraient ses épaules et sa poitrine. Sa longue robe blanche était serrée à la taille par une ceinture brodée d'orfrois symboliques, autour des trois rayons bardiques, porteurs de la totalité des arts et des sciences du monde, et surmontant un œil en escarboucle, l'« œil de la lumière » disait-on, capable de jeter assez de feux pour éclairer une salle. Cette pierre était réputée d'autre part pour préserver des maladies d'yeux ainsi que de la peste; plus de qualités qu'il n'était nécessaire afin de lui attirer la vénération de tous.

Si sollicité qu'il eût été, au cours de sa carrière, par les grands chefs de clans, depuis les Mac Kays du Sutherland jusqu'aux Donalds du Kintyre, jamais Gwalior n'avait consenti à devenir barde de cour. Cet honneur se chargeait à ses yeux d'une trop lourde servitude, et le prix auquel il estimait son indépendance ne lui permettait pas d'accepter quoi que ce fût de nature à la limiter.

Ces sentiments n'empêchaient point d'ailleurs le penbardd d'excuser pleinement ceux de ses jeunes disciples, surtout quand ils se trouvaient mal nantis des biens terrestres, lorsqu'ils vouaient leur talent à chanter les hauts faits de quelque grande famille. N'était-ce pas, après tout, une manière encore de servir la vieille patrie écossaise?

Parvenu à la vieillesse sans avoir atteint à la fortune, qu'au reste il méprisait, Gwalior habitait une modeste



La fée s'éveille, elle sourit à cet inconnu.

demeure sise à Ardrossan, dans l'Ayrshire. Si le logis était étroit, il ouvrait sur la mer, et tout l'espace appartenait au solitaire pensif. Devant lui, pour lui, à toute heure et en toute saison, sauf quand il quittait le bourg afin d'aller présider, où qu'elle se tint, l'assemblée annuelle des bardes, le penbardd jouissait de l'immense splendeur maritime du Firth de la Clyde.

Quand il s'en allait méditer, sa harpe fidèle à l'épaule, par les longues grèves étendues devant la côte, il distinguait, se silhouettant à douze milles sur la mer, l'écran montagneux de l'île d'Aran, avec ses vallées merveilleuses et son charme enchanteur. Et le vieil aède remerciait le ciel qui l'avait fait le fils d'un si beau pays, si précieux à chanter.

Ce fut à Ardrossan que le joignit, à la fin de novembre, 1320, un message du thane de Neidpath, dont avec surprise il reconnut les armes sur la queue cellant le parchemin. Faisant sauter le sceau, le vieillard déplia la feuille et lut :

Au seigneur Gwalior, penbardd d'Écosse,  
salut et respect!

« Moi Duffryn, thane de Neidpath, je l'informe que j'offre la salle d'honneur de mon manoir en vue de la prochaine assemblée de nos bardes nationaux, l'année qui vient. Cette assemblée s'ouvrira le 29 du mois d'avril, en la fête de notre glorieux roi Robert Bruce, que Dieu veuille maintenir en honneur et en santé. Tous les bardes recevront par mes soins le feu, le gîte et le couvert, pour eux, leurs serviteurs et leurs montures, aussi longtemps que durera l'assemblée. Et celui d'entre eux qui chantera, en y mettant le plus pur de son âme, la plus noble tradition de l'Écosse — de notre Écosse — celui-là recevra, pour prix de son mérite, outre la harpe d'argent, la main de ma fille bien-aimée et enfant unique lady Mary, et la propriété, après moi, de tous mes biens, châteaux, terres, bois et fiefs. Car mes blessures des anciennes guerres me font

connaître que le temps est proche peut-être où Dieu, qui tout gouverne, me rappellera dans son sein, et j'entends pourvoir ma fille d'un protecteur après moi. Quel serait plus digne de l'être, que le meilleur entre les bardes d'Écosse?

« Je prie donc Sa Grâce le penbardd Gwalior de faire savoir ce qui précède à tous les bardes célibataires dont il connaîtra le logis et le lieu de retraite, afin qu'en temps utile ils puissent, qui des High Lands, qui des Low Lands, s'acheminer vers Neidpath. Étant entendu que le plus cordial accueil est promis à tous, le plus respectueux, le plus empressé étant réservé à leur docte chef, sir Gwalior, penbardd d'Écosse, dont je me dis le plus obéissant et le plus dévoué serviteur.

« Vu et signé par moi :

« DUFFRYN, thane de Neidpath. »

Le penbardd lut par deux fois la missive où s'était appliqué le chapelain du thane, et, la posant sur le bras de sa chaire sculptée, il songea. Sans doute le vieillard avait souventes fois entendu parler de sir Duffryn; il savait quelle part valeureuse celui-ci avait prise, toute sa vie, aux combats qui avaient affermi sur la tête des Bruce la couronne d'Écosse; il n'ignorait pas que le vieux baron avait arrosé de son sang les guérets de Bannockburn, et d'autres avant eux. La décision où s'arrêtait aujourd'hui Duffryn, cette donation qu'il entendait faire au meilleur barde de tous ses biens, et de sa fille, son plus cher trésor, parurent à Gwalior bien dignes du grand patriote signataire de cette lettre.

Sans perdre un jour, le penbardd envoya vers ses disciples des messagers qui devaient les visiter par dizaines, chacun emportant copie de la missive seigneuriale. Et les sabots des chevaux s'imprimèrent sur les tourbières grisâtres comme sur les champs de bruyère écarlate, où la grouse craintive établit son nid.

\* \* \*

Quand la communication de Gwalior parvint à son adresse — à ses multiples adresses — il y eut grand émoi au collège des bardes, dans l'Écosse entière, depuis les monts Cheviot jusqu'aux îles Orcades. Je dis bien les Orcades, car un des envoyés du penbardd n'hésita point, afin de remplir sa mission, à franchir dans une barque fragile les six milles hérissés d'écueils que compte le détroit de Pentland.

Dans l'île d'Hoy demeurait un vieux barde, chenu et traînant la jambe, qui ne se rappelait plus exactement depuis combien d'années il était veuf; alléché, il déclara qu'il partirait l'un des premiers, au printemps, en direction d'Edimbourg, où le penbardd annonçait qu'il rassemblerait sa cohorte.

Partout les messagers connurent même succès.

L'offre était tentante : Neidpath n'était-il pas connu comme l'une des plus vastes terres du pays? et sa valeur se trouvait encore multipliée — combien de fois! — par l'adjonction de l'héritière, qui ne pouvait se révéler que belle et charmante, puisqu'elle était Écossaise.

Donc, partout les bardes s'émurent; les jeunes d'abord, cela s'entend; puis les moins jeunes; et aussi, nous l'avons vu, les vieux qui pensaient qu'une gente châtelaine a bien sa place auprès d'un sire à cheveux blancs. Tous ceux qui n'étaient pas mariés se levèrent d'un seul élan, bien entendu aussi les veufs qui ressentiaient plus cruellement encore peut-être la privation d'une douce présence à leur côté. Et plus d'un ne balança point à signifier à quelque compagne irrémédiablement fanée, que le printemps reflleurirait sans doute pour lui, sur les terres de Neidpath, mais pas pour elle, assurément!

Le temps venu que l'hiver s'enfuit pour six mois, emportant ses maussades prestiges, les bardes s'ébranlèrent. Par les chemins d'Écosse, ceux qui serpentent aux flancs herbeux des monts Grampians, ceux qui déroulent leur ruban

au bord des lacs bleus, ils allaient. Armés de leurs espoirs et de leurs instruments de musique, ceux qui ne jouaient que du tambour aussi sûrs d'eux-mêmes, sinon plus, que ceux dont les doigts savants faisaient chanter la telyn sacrée, ils enfourchèrent gaiement leur monture, bon cheval, âne paisible ou mulet rétif; d'aucuns vinrent à pied, l'instrument sur l'épaule, et le bâton du pèlerin en main. Et si ceux-là étaient les plus pauvres d'argent, ils n'étaient point, à coup sûr, les moins riches d'espérance et de fierté.

## III

## LE LOS D'OSSIAN

C'EST fut un imposant cortège celui qui, dans l'après-midi du 27 avril 1321, se présenta devant les murs du manoir de Neidpath. Les bardes arrivaient de l'ouest, par la route de Peebles, en belle ordonnance, telle une troupe de guerriers, à cela près qu'au lieu d'arcs et de lances, d'épieux et de claymores, les aèdes n'avaient qu'un portemanteau sur leur selle, et leur instrument de musique à la hanche, en bandoulière ou sur l'épaule. Car les bardes ne devaient pas porter d'armes, et au vrai n'en avaient-ils nul besoin : aucun brigand, aucun coupe-gorge ou coupe-bourse traînant par les chemins n'aurait eu, si bas fût-il, l'idée de s'attaquer aux Inspirés, par qui l'esprit des ancêtres soufflait sur l'Écosse attentive.

Les aèdes, aujourd'hui, avaient pris soin de relever la simplicité de leur costume en accrochant sur leur poitrine les armoiries de leurs clans, car les races celtiques habitant les montagnes de la Calédonie connaissaient, de temps immémorial, l'usage des figures emblématiques. Les clans recueillaient sur leurs landes ou aux flancs de leurs montagnes, des signes symboliques, aidant les habitants d'une même région à se reconnaître entre eux. Il y avait l'if funèbre. Le pin aux feuilles en flèches, le houx, piquant ainsi qu'une claymore, le gui, vivant sur autrui, le chardon, accrochant au passage le vêtement du voyageur. Et ceux des bardes qui avaient pris part à quelque combat arboraient la plume d'aigle du guerrier.

En tête du groupe s'avancait Gwalior, majestueux

comme un pontife. Au bord des douves où verdissaient l'eau de la Tweed, il sonna du cor et le pont-levis s'abaissa, tandis qu'au même rythme se relevait la herse massive. Le flot des bardes entra derrière lui dans la cour d'honneur, et tous demeurèrent frappés d'admiration par le gentil spectacle qui s'offrait à leur vue.

Debout en haut du perron à trois pentes, dont les degrés de marbre vert donnaient accès à la grande salle du château, le thane de Neidpath attendait ses hôtes. Certes le vieux seigneur avait grande allure, avec son manteau de zibeline doublé de soie pourpre, et dont le bas s'ornait par-devant des tasseaux, petites pièces carrées en étoffe précieuse, dorées et garnies de pierres fines.

Mais ce qui frappait par-dessus tout les bardes, c'était la beauté souriante et digne de la jeune fille sur l'épaule de qui le baron paternellement s'appuyait. Revêtue d'une somptueuse robe en drap tissé de soie unie et d'or, sur laquelle était jeté un manteau, marque distinctive de la femme noble — un manteau rond finement brodé — cette gracieuse apparition était évidemment la fille du thane, celle dont la main récompenserait le meilleur chanteur.

Certes, il y avait là de quoi troubler les bardes; tous le furent jusqu'au fond de l'âme, tandis que, mettant pied à terre, ils s'inclinaient à grand respect. Faisant un pas vers le penbardd, sir Duffryn prononça, à voix haute :

— Bienvenue sur les terres de Neidpath à Votre Grâce et à tous ses compagnons! Plaise à Dieu bellement inspirer les chants qui vont retentir en l'assemblée des bardes, à qui j'ai assigné comme prix, cette année, ce que j'ai de plus cher au monde!

Rougissante, Mary inclina la tête, en signe d'adhésion au paternel vouloir. Mais qu'elle était émue, la jeune châtelaine! Parmi les dizaines de visages tournés vers elle, il s'en trouvait de bien sympathiques, tandis que d'autres semblaient durs, et que d'autres encore laissaient deviner la laide convoitise animant leurs possesseurs. Dès que le thane eut mis ses écuyers aux ordres du penbardd, après un remerciement fleuri du vieillard, et alors que d'innom-

brables serviteurs emmenaient les hôtes, bêtes et gens, qui vers les écuries, qui vers les chambres prêtes à les recevoir, Mary demeurait soucieuse; et le soir, après le repas de grand apparat, où les cygnes poivrés avaient voisiné avec les saumons de la Tweed, la jeune fille dit au baron :

— Mon père, de ce tournoi de chants — cette cour d'amour, ainsi qu'on dit en France — vous avez répété tout à l'heure que je devais être le prix?

— En effet, mon enfant, nous en étions tombés d'accord : je mettrai cette petite main dans celle du barde qui aura chanté la plus belle de nos traditions nationales.

— Fort bien. Mais... qui décidera de la plus belle chanson?

— Ainsi qu'à l'accoutumée, le collège des bardes assemblés sera convié à donner son avis. D'un mot, ils se jugent entre eux.

— Et... ce sera tout?

Cette fois, une angoisse brûlait dans le beau regard limpide. Alors, le thane, anxieux de libérer au plus tôt son enfant chérie du souci qui la tourmentait, la prit dans ses bras, et déclara en la baisant :

— A l'habitude, c'est tout, ma mignonne, et vous le savez. Cependant, cette fois, vu l'importance du prix, c'est... comment dire? c'est vous-même qui le décernerez. Vous avez l'esprit juste et le cœur droit, je m'en remets à vous.

Alors Mary, soulagée de son angoisse, répondit d'un élan joyeux aux caresses paternelles.

\*\*

L'assemblée des bardes s'ouvrit, comme il sied, par une messe solennelle que célébra le révérend Dunstair, chapelain de sir Duffryn, en la chapelle du château où serait béni le mariage de lady Mary, son haut rang la mettant au-dessus de la défense, faite par un concile de Sens, de célébrer des noces dans les oratoires privés. Aujourd'hui, dans la petite nef rectangulaire sans bas-côtés, chichement éclairée par quelques fenêtres cintrées, et terminée par une

absidiole devant laquelle se dressait un autel sobrement orné, dom Dunstair appelait la bénédiction divine sur les travaux de l'assemblée. Les instruments et les chants des bardes groupés en masse profonde, le cœur bondissant, derrière le banc seigneurial où trônait près de son père la brune héritière de Neidpath, donnèrent à l'office une majestueuse ampleur.

En cortège, derrière le thane ayant la main dans la main du penbardd, suivant l'usage d'alors, et Mary posant son poing mignon sur le bras du chapelain, l'assistance se rendit ensuite à la salle d'honneur, magnifiquement préparée pour la solennité qui s'y allait dérouler. Ses puissants murs de pierre disparaissaient sous des courtines en soie d'Orient et des tapisseries historiées dont les rayons du soleil, qui les caressaient à travers les verrières où se mariaient des rouges, des verts, des bleus aux tons chauds, faisaient merveilleusement chanter les couleurs. Des sièges avaient été disposés tout autour, des murailles, formant une Cour à l'estrade sur laquelle, en trois chaires gothiques somptueusement sculptées, se tenaient le thane, sa fille et son chapelain. Sur les dalles, les varlets avaient semé une jonchée de feuillages, d'iris, de menthe à la chaude senteur qu'ils renouvelleraient tous les jours.

Et l'assemblée s'ouvrit, suivant le rite millénaire.

Gwalior s'avança jusqu'au milieu de la salle immense; les bardes, une écharpe bleue en sautoir sur leur robe blanche, leur instrument sur l'épaule — à gauche la telyn, à droite les instruments inférieurs : lyre, rote, fifre ou tambour — se groupèrent en cercle autour de lui. Dans un religieux silence, deux servants avaient tiré de son fourreau ciselé une large épée d'or, arme de parade n'ayant jamais versé le sang; ils la déposèrent aux pieds du penbardd, en signe de paix et de concorde. Redressant alors sa haute taille, le vieillard clama :

— La vérité contre le monde!

Étrange formule, conservée depuis les temps les plus anciens, et qui rappelait l'époque où des guerres continuelles et générales n'engageaient point à voyager sans la

protection sûre du prince, qui réunissait l'assemblée.

Et Gwalior poursuivit, à voix profonde :

— En l'année mil trois cent vingt et un, le soleil gagnant vers le solstice d'été, le matin du vingt et neuvième jour d'avril, cette réunion est ouverte dans le château seigneurial de Neidpath, en le comté de Peebles, après exacte proclamation et avis de cinq mois et six jours.

« Avec appel à tous ceux qui voudront chanter à cette assemblée, où ne sera dégainée contre eux aucune arme, et où jugement sera prononcé sur toutes les œuvres poétiques soumises à son appréciation, à la face du soleil, et devant l'œil de la lumière. »

Majestueusement le vieil homme se tourna vers l'emblème bardique, qui étincelait au manteau de la haute cheminée, dominant même l'écu des Neidpath. Il s'inclina fort bas, en répétant :

— La vérité contre le monde!

Et tous les bardes, le bras levé en un salut antique, acclamèrent après leur maître :

— La vérité contre le monde!

Ayant bondi jusqu'aux voûtes, la rumeur emplît l'espace ensoleillé et vibra longuement. Quand elle se fut éteinte, le penbard, posant la main sur sa harpe, proposa à sir Duffryn :

— Qu'il me soit permis, noble thane, d'ouvrir cette sainte assemblée en chantant le los d'Ossian, père et prophète des bardes d'Écosse!

— Nous t'écoutons, vieillard!

Les doigts secs du chef des bardes se posant sur la telyn, celle-ci frémit. Puis il commença<sup>1</sup> :

1. Il ne saurait être question, pour cette légende ni pour aucune de celles qui vont suivre, de recourir à une traduction littérale, encore moins de conserver la coupe des tercets originaux. On n'obtiendrait ainsi qu'un récit guindé et haché, rapidement insupportable au lecteur moderne. Il a semblé préférable de donner, des anciennes légendes écossaises choisies, parce que dignes de figurer dans ce recueil en raison de leur caractère ou de leur poésie, une adaptation très libre, conservant cependant le cachet pittoresque des textes primitifs.

En somme, ces traditions, pensées il y a un millénaire environ en erse,

— Je chanterai les exploits et les malheurs d'OSSIAN, fils de Fingal, roi de Morven, en Écosse. De Morven, le mont qui élève son front aride à trois mille pieds vers le ciel, de Morven orgueil du comté d'Argyll, et qui dans les tempêtes converse avec l'île de Mull, drapée de neige au-dessus des flots noirs.

Fingal veut partir guerroyer en Irlande, la verte Erin du shamrock. Les guerriers de Fingal s'assemblent, et ses fidèles, de leurs yeux aigus, au loin scrutent la mer.

Cuchulin est assis près de la muraille de Tura, sous l'arbre à la feuille agitée; sa pique repose contre un rocher couvert de mousse, son bouclier gît sur l'herbe à ses pieds; il songe au grand Carbar, le héros que jadis il a tué au cours de la guerre; et il est fier d'avoir été plus fort que lui. Soudain Moran, fils de Fithil, Moran sentinelle de l'océan glauque, se présenta devant lui.

— Lève-toi, dit-il, Cuchulin; je vois les vaisseaux du roi Guaran; les ennemis sont nombreux comme les feuilles du chêne, plus d'un héros s'avance sur les vagues sombres de la mer.

Levant ses yeux bleus, Cuchulin répliqua :

— Moran, fils de Fithil, trembleras-tu donc toujours? Tes craintes multiplient le nombre des ennemis. Peut-être est-ce plutôt le roi des Montagnes désertes qui vient à notre secours depuis les plaines d'Ullin.

— Non, reprit Moran, c'est bien Guaran lui-même, je le reconnais. Il est aussi haut qu'un roc de glace, au cœur de l'hiver. J'ai vu sa lance, elle semble un sapin ébranché par le vent; son bouclier est tel que la lune qui se lève. Quand Guaran est assis sur un récif du rivage, il ressemble lui-même à un nuage couronnant une montagne...

par les anciens Gaëls d'Écosse, vont se trouver ici écrites en français, à l'intention du public du xx<sup>e</sup> siècle. On veut croire qu'à cette transposition forcée elles ne perdront pas trop de leur primitive saveur.

Les traditions des Highlands étant très nombreuses et de valeurs diverses, un choix s'imposait. Il était nécessaire, en premier lieu, de présenter au lecteur des textes représentatifs des différents genres; d'autre part, le développement de chaque récit devait être suffisant, sous peine de ne présenter qu'un intérêt insignifiant. D'où le nombre restreint des contes choisis.

Fingal arrive, et il rit de la crainte de son guerrier. Il embarque ses hommes sur les grosses nefs rondes, et la flotte fait voile vers l'Irlande. Les épées chantent un hymne de guerre, en heurtant les boucliers d'airain.

Au comté de Kildare en Irlande, dans sa forteresse d'Almhain, le roi Cormac, fils d'Art, entend l'approche des valeureux Écossais. Il redoute leur bras invincible et la fureur qui succède au combat. Désireux d'apaiser les envahisseurs, il offre sa fille Grainné à Fingal; et Fingal avec joie accepte d'en orner sa couche, car la vierge était belle comme un matin d'été.

Mais Grainné avait donné son cœur à un héros d'Irlande, le vaillant Diarmait. Elle s'enfuit avec celui-ci à la veille des noces, laissant en partage à Fingal la colère et le désespoir. Et Fingal avec ses guerriers se met à poursuivre l'infidèle, en rêvant d'abreuver sa claymore au sang de Diarmait.

Cependant il ne trouva point Grainné, il ne trouva point Diarmait. Mais s'il est légion, le nombre des fleurs souriant au ciel, il est infini, celui des beaux yeux au magique pouvoir. Fingal un jour rencontra Ailbhé au troublant regard, et près d'elle il oublia à jamais la fille du roi Cormac. Pour le héros d'Écosse, Ailbhé délia sa ceinture et elle lui donna deux fils, Fergus et Ossian.

Rentré dans sa patrie d'Écosse, Fingal bientôt dut se consacrer à la secourir, car les légions romaines menaçaient cette terre sacrée. A la tête de ses Calédoniens, le héros repoussa les aigles impériales de Septime Sévère; et plus tard, il acheva sa victoire en écrasant Caracalla.

Tout péril étant à jamais écarté de ce côté, Fingal repassa en Irlande, pays de sa femme bien-aimée, Ailbhé au clair visage; mais pleurez, femmes d'Écosse! un pêcheur obscur, au village d'Ath Brea, sur les rives de la Boyne, tua le grand Fingal, qu'il ne connaissait point.

Fergus et Ossian étaient poètes, et déjà la flamme des chants harmonieux embrasait leur sein. Mais ils étaient guerriers aussi, de noble face et de cœur ardent. Décidés à venger leur père, ils lancèrent une expédition en Irlande.



Sang et rage! les champs de shamrock se teignirent de pourpre vivante. Puis, au pays de sa mère, Ossian lui aussi rencontra le bonheur. Il épousa la belle Evir-Allin aux seins de neige, qui bientôt lui donna un fils, le vaillant Oscar.

Et des ans de bonheur et de paix coulèrent pour eux. Evir-Allin rendit son âme à Dieu avant d'avoir subi l'outrage des ans; mais elle laissait à son époux un fils en qui son amour survivait. Le père et l'enfant l'un l'autre se consolèrent, jusqu'en ce jour fatal où Oscar, fiancé à la douce Malvina, périt, traîtreusement assassiné par un rival malheureux. Alors le père, seul désormais, et la fiancée veuve, connurent le plus affreux désespoir.

Ossian pleura si cruellement son fils que ses yeux fondirent, et qu'il ne perçut plus la lumière du jour. Tout lui était nuit éternelle, nuit sur les choses de la nature, nuit dans son cœur déchiré. Alors, afin de bercer sa peine, il chantait inlassablement, tel un vieux barde, la gloire de sa famille et les exploits des Calédoniens. Et tant que durera le déroulement des siècles, l'Écosse retentira des chants immortels d'Ossian...

La telyn se tut, après un accord funèbre, tel un sanglot. Et toutes les têtes s'inclinèrent, car au-dessus d'elles flottait l'âme ardente du prophète que venait d'évoquer le penbardd Gwalior.

## IV

## LA LÉGENDE DU MOULIN A SEL

L'HYMNE du penbardd ne comptait pas dans la compétition à laquelle devaient se livrer les bardes : c'était simplement un hommage rendu par le plus grand d'entre eux à leur maître à tous. Il convenait maintenant d'ordonner la succession des joutes, et c'est à quoi, le même après-midi, sir Duffryn s'occupa avec Gwalior, auquel il proposa :

— L'assemblée pourrait tenir une séance chaque matin, et au cours de chaque séance, ouïr un chant. Les bardes exprimeront leur jugement, puis les tables seront servies pour le repas. Votre Grâce présidera l'une d'elle, assise à la maîtresse place, sur l'estrade; ma fille et moi dirigerons la seconde, mon chapelain la troisième. Que vous en semble ?

— Seigneur, répondit le vieux barde, tout me paraît au mieux ainsi, puisque votre générosité, cette année, s'étend sur les fils d'Ossian. Mais les après-midi ?

— Ils seront écourtés par le festin, car j'entends que ma table fasse honneur à mes hôtes. Ce qui en restera pourra être employé en promenades dans mes bois; ils sont beaux et bien plantés. Les bords de la Tweed sont charmants, et fort propres à inspirer des poètes, qui méditeront à leur gré sur les chants dont ils nous régaleront. Je ne parle point de chasse, car ce n'est guère là, que je pense, un plaisir de barde. Moi-même, alourdi par les ans et les maux, je n'y trouve plus d'attraits. C'est pourquoi j'entends donner à ma fille, dès maintenant, un protecteur au bras plus sûr.

Le penbardd inclina la tête :

— Il ne manque point, dit-il, parmi nos jeunes confrères, d'hommes au noble cœur, qui sauraient se montrer dignes, par leur caractère autant que par leur art, du don sans prix que Votre Grâce s'apprête à faire à notre saint collège. Quel ordre sera prévu pour les bardits?

Or, le thane de Neidpath avait longuement réfléchi à ce point-ci, capital en vérité. Le poème jugé le meilleur ne saurait être proclamé tel qu'après que bon nombre de chants eussent été entendus. D'autre part, lady Mary, juge suprême, en somme, du tournoi que son père avait institué, se trouverait certainement encline — son âge tendre l'y pousserait... — à couronner le chant d'un jeune barde plutôt que celui d'une tête chenue. Cette considération porta donc le bon seigneur à répondre :

— Je suis d'avis que les plus âgés de vos disciples se fassent entendre les premiers. La jeunesse ne doit-elle pas le respect à l'âge mûr? Il convient qu'elle lui cède le pas, à Neidpath aussi bien qu'ailleurs.

— Votre Grâce parle d'or, affirma le vieil homme. Mes bardes chanteront par rang d'âge. Et le doyen de tous étant le vieux Strophantus, des Orcades, c'est lui qui ouvrira la joute.

— Convenu. Il sera bon aussi, je pense, que chaque poète s'en tienne à quelque tradition poussée, telle qu'une herbe précieuse, dans les vallons de son propre comté.

— Il s'entend, seigneur. Strophantus a recueilli sa légende, m'a-t-il dit, aux rivages du détroit de Pentland, où la mer mugissante la lui a dictée.

Voilà pourquoi le lendemain, après un rond de jambe un peu bien raide, le solitaire du Nord annonça d'une voix aigrelette, que trois dents en désordre faisaient un peu siffler :

#### LA LÉGENDE DU MOULIN A SEL.

Trois accords de harpe, puis :

Dans les temps des temps, la mer n'était point salée.

L'eau qui jour et nuit échevèle sa rage dans le détroit de Pentland était douce comme celle qui sommeille aux lacs brumeux des High Lands, ou comme les eaux sauvages qui bondissent en ravinant les pentes des Grampians. C'est entre la côte et mon île d'Hoy qu'est tapi sous les flots le terrible tourbillon de Svelkie, moulin où se moud sans trêve le sel des sept mers. Et cela depuis les jours où Frödi, fils de Fridleif et arrière-petit-fils du dieu Odin, régnait sur le Danemark, qui s'appelait alors le Gotland.

A cette époque, le Christ Jésus grandissait en Judée, et sur l'empire romain l'empereur Auguste avait établi la paix universelle. Les loups ne dévoraient plus les moutons — sauf quand ils ne pouvaient faire autrement. Et les hommes se sentaient presque frères. Comme le roi Frödi était le plus puissant souverain du Septentrion, cette paix lui fut notifiée en langue danoise, et les gens du Nord, qui ne connaissaient point Auguste, l'appelèrent la paix de Frödi.

Ce fut alors une époque bénie et que — pleurez, ma harpe! — la terre ignorera désormais. Chacun évitait de causer à son voisin le moindre ennui. Plus de vols, plus de brigandages. Sur la lande de Jalanger, un anneau d'or pesant demeura enfilé dans un rameau d'aubépine, ainsi qu'une bague sur une lance aux joutes, sans qu'un homme ni femme eût velléité de s'en emparer.

Cette paix était belle; cependant Frödi n'y avait point souscrit en son cœur.

Or il advint que se trouvait alors en Danemark un moulin merveilleux, le moulin de Grotti; ses deux énormes meules possédaient le don de moudre toutes choses, au gré de leur maître, sans qu'il fût nécessaire de leur fournir d'aliment. Soucieux de faire sa cour au roi, le meunier offrit ce moulin à Frödi; mais les serviteurs de ce dernier, tous occupés au palais, ne pouvaient faire tourner les meules; afin de remplir cet office, Frödi envoya au roi Fiölnir, à Switjod, des messagers qui lui achetèrent deux jeunes filles très grandes et très fortes, aux muscles durs sous leur

peau fraîche, nommées Fenja et Menja. Et c'étaient les deux sœurs.

Frödi conduisit ses nouvelles esclaves au moulin de Grotti, et il leur commanda :

— Vous allez, de toute votre vigueur, tourner les meules que voici !

— Je ne vois pas de blé dans la trémie, remarqua Fenja.

— Qui te parle de blé ? gronda le souverain. Ce moulin est fée, il moud tout ce qu'on lui ordonne. Toi et ta sœur, vous me moudrez de l'or qui assurera pour toujours ma richesse et mon bonheur.

— Combien de temps nous accordes-tu, ô roi ! pour accomplir ce travail ? demanda Menja.

— Le temps qu'un coq prend pour chanter, ou celui qu'il vous faut pour lancer aux échos le lès de Grotti.

— Et si nous n'avons pas terminé ? C'est bien court, ô roi !

— Alors, mon fouet en peau d'anguille creusera des sillons sanglants dans votre chair.

Il dit, et s'éloigna satisfait, supputant déjà le trésor opulent dont le travail des vierges allait l'enrichir. Mais les jeunes filles, révoltées par la dureté de Frödi, en dépouillant leur robe pour s'atteler au travail, demandèrent aux meules de leur moudre une armée, qui les délivrât de leur tyran.

Et voici qu'avant qu'elles n'eussent terminé leur chant, les meules avaient moulu une cohorte innombrable, qui se tassait sur la plaine à l'entour. Avant l'aube arriva, sur son drakkar à col de dragon, un roi de la mer qui, prenant la tête de l'armée, tua Frödi et se rendit maître de ses états. Ce fut la fin de la paix de Frödi. Et le vainqueur se nommait Mysingr.

Ce viking se vit en possession d'un butin immense, dont la pièce la plus précieuse était le moulin-fée. Il le fit mettre sur son drakkar, avec les deux blondes esclaves qui le servaient. Et parce qu'elles étaient belles et qu'elles pouvaient lui moudre indéfiniment des richesses nouvelles, Mysingr décida de dire adieu pour jamais à la froide

Scandinavie : il vivrait en Écosse avec ses deux captives ; et l'amour de Menja, avec celui de Tenja, dans la douceur des Highlands, lui seraient un univers suffisant.

Cependant le drakkar fendait la mer du côté où le soleil se couche, et Mysingr ordonna aux deux sœurs de lui montrer ce qu'elles pourraient moudre de sel. Tout le jour les meules tournèrent et les vierges nues s'aperçurent qu'elles n'avaient fait que changer de maître : celui-ci était un tyran aussi dur que Frödi. A minuit le sel emplissait la moitié du drakkar. Lustrées de sueur et les bras rompus, les esclaves implorèrent :

— Aie pitié, ô roi ! Nous sommes épuisées... n'avons-nous pas moulu assez de sel ?

— Non ! continuez jusqu'à ce que nous soyons aux îles des Phoques (les Orcades). Alors vous me moudrez un palais, et toutes deux vous y ferez ma joie.

Les pauvrettes à nouveau se courbèrent sur leur tâche, et le sel continua de s'amonceler sur le drakkar. Si bien qu'avant l'aurore, le navire surchargé coula. Il entra dans le détroit de Pentland. Aussitôt, à l'endroit où il s'engloutissait, un tourbillon monstrueux se forma. Ce maelstrom existe toujours, causé par l'engouffrement des eaux dans l'axe des puissantes meules, encore et toujours au travail.

Depuis ce temps la mer est salée, et elle le restera jusqu'à la fin des âges, car, par la volonté de leur bourreau, les vierges blondes sont demeurées rivées à leur besogne surhumaine...

\* \* \*

Strophantus déposa sa harpe, et, redressant ses épaules voûtées, promena un regard satisfait autour de soi. Aussitôt, comme à leur accoutumée, les bardes commencèrent à discuter sur les mérites de l'œuvre qu'ils venaient d'entendre. Ils s'accordèrent à la trouver assez belle peut-être, bien mal dite, à coup sûr : cette voix essoufflée... ces gestes courts... cette ardeur défaillante...

Un barde fut plus net encore :

— Rejoins ton ermitage, vieil homme, si tu as la force de le regagner! Ne sens-tu point de honte, à ton âge, de te mettre encore sur les rangs dans nos assemblées?

L'orateur fut vivement applaudi, et une huée nourrie s'éleva tandis que Gwalior s'approchait de l'ancêtre, afin de le prendre sous sa protection. Mais, plus rapides que lui, deux jeunes bardes déjà s'étaient élancés, l'un brun, l'autre blond. Le premier, ramassant la harpe de Strophantus, échappée à ses mains que l'outrage faisaient trembler, s'écria :

— Honte à ceux qui insultent la vieillesse! N'ont-ils donc jamais eu d'aïeul à respecter?

Tandis que le second barde offrait son bras au vieillard :

— Appuie-toi sur moi, vieux père. Et si quelqu'un de ces écervelés ose te railler encore, c'est moi qui lui répondrai!

Encadrant Strophantus, les deux jeunes hommes respectueusement le reconduisirent à sa place; sur leur chemin, les brocards cessèrent. Et ils étaient si beaux, si fermes, dans leur défense des cheveux blancs insultés, que Mary de Neidpath les suivit d'un long regard approbateur, enrichi déjà d'amical intérêt.

## V

## ROUGE ETIN, MONSTRE A TROIS TÊTES

**Y**ÉGOR, barde aux cheveux grisonnants, que son mérite avait rendu digne de la telyn sainte, effleura de ses doigts les cordes sonores, puis commença :

— Le comté de Stirling est ma patrie; Stirling, âme et cœur de la vieille Écosse, puisque le roi Malcolm y avait établi sa capitale, longtemps avant qu'Edimbourg commençât de creuser dans le Rocher les fondements de son château. Et c'est une histoire du roi Malcolm que je veux vous conter.

Deux sœurs vivaient pauvrement sur un étroit lopin de terre. Elles étaient veuves l'une et l'autre, car en ce temps la mer emplissait la vallée du Forth, près de laquelle étaient bâties leurs chaumières, et leurs maris étaient morts en pêchant la baleine, presque sous leurs yeux. Maintenant, leurs seuls biens étaient leurs fils, trois beaux garçons droits comme les chênes de la futaie profonde; et les deux mères attendaient avec une égale impatience qu'ils fussent assez forts pour s'en aller quérir la fortune loin de leurs chaumines, où elles ne pouvaient donner à leurs jeunes appétits qu'un bien maigre porridge.

C'est pourquoi Jenny, la mère de James et de Jones, dit un matin à son fils aîné qui préparait un sac de voyage bien plat :

— James, va tirer de l'eau au puits; je veux te faire un gâteau pour la route; plus tu me rapporteras d'eau, plus grand sera le gâteau.

— Oh! mère, fit le garçon joyeux, un gâteau, quelle chance! Peut-être un *bannock*?

— Oui, un pain rond en farine d'avoine. Va vite, mon garçon, ma cendre est prête pour le faire cuire dessous.

James aimait fort le *bannock*; en revenant du puits il gesticulait quelque peu, tant son plaisir était grand. Ainsi vint-il à heurter contre un sapin son pot plein d'eau, qui se cassa. La plus grande partie du liquide se répandit à terre, si bien que le *bannock* apprêté avec ce qui restait, ne fut pas plus grand qu'un bétet de highlander.

— Qu'il est petit! constata la mère navrée. Et par la faute de ta maladresse! Il faut que tu en sois puni, James. Veux-tu emporter la moitié du gâteau avec ma bénédiction, ou le tout avec ma malédiction?

Songeant au long chemin qu'il devrait parcourir, sans nul doute, avant de rencontrer dame Fortune, l'adolescent réclama la totalité du gâteau. Puis il acheva son paquet, et, sur le seuil, appela son cadet :

— Jones, dit-il, voici mon couteau, je t'en fais présent. Prends-le, il te donnera de mes nouvelles.

— Et comment cela?

— Regarde-le chaque matin, quand le jour se lèvera sur le hameau des carriers, au pied de la colline. Tant que la lame demeurera brillante, tout ira bien pour moi; mais si elle vient à rouiller, c'est que quelque malheur me sera advenu.

Ayant dit, James jeta sur son épaule son sac contenant quelques hardes et le *bannock*, puis il partit sur la plaine. Le premier jour, il rencontra dans la prairie un berger faisant paître un immense troupeau de moutons à la brune toison.

— A qui appartiennent ces brebis? demanda le voyageur.

— A Rouge Etin, répondit brièvement le pâtre.

— Et qui est ce Rouge Etin?

Le berger regarda avec terreur autour de lui, puis répondit craintivement :

— C'est celui qui a ravi la fille du roi Malcolm. Chut!...

On dit que quelque jour un homme viendra et le tuera... Sûrement, celui-là n'est pas encore né! Car Rouge Etin est un personnage terrible!

James s'éloigna d'un bon pas. Il prit pour dîner une part de son *bannock*, se désaltéra à une source claire encadrée de violettes et coucha dans un taillis de coudriers. Le deuxième jour, ayant rencontré un porcher, il l'aborda; et le troisième jour, ce fut un chevrier qu'il trouva sur son chemin. Ayant à chacun posé les mêmes questions, le voyageur reçut les mêmes réponses. En sorte qu'il conçut une haute idée de la richesse de Rouge Etin, comme de la terreur qu'il inspirait.

Poursuivant sa route, James avait grand'faim, car de son gâteau il ne restait plus rien depuis belle lurette, lorsque le quatrième jour il entra dans une forêt soignée comme un parc. Et de partout surgissaient autour du voyageur des bêtes effrayantes, ressemblant à des chevreuils gigantesques, pourvus chacun de deux têtes et de quatre cornes aiguës, dont ils menaçaient l'infortuné amené à traverser leur domaine.

Volontiers le fils de la veuve aurait fui; mais ces monstres, légers autant que la feuille d'automne entraînée par le vent, le rattrapaient en quelques bonds et l'obligeaient à poursuivre droit sa route. Ainsi James arriva-t-il à un château d'aspect morose, noyé d'ombre et de brouillard. Au bruit de ses pas, une vieille femme apparut, sur un perron d'argent.

— Malheureux, cria-t-elle en agitant un bâton d'épine, sauve-toi! Sauve-toi bien vite et bien loin! Car ceci est le château de Rouge Etin.

Terrifié, plus las encore, James demanda cependant :  
— Celui qui a ravi la princesse Edith, fille du roi Malcolm?

— Lui-même; et il tient captifs tous ceux que leur male chance amène çéans. Car c'est un géant monstrueux à trois têtes, et nul homme qui respire ne saurait lui résister, tant il est fort et méchant.

James aurait donné tout son pauvre bagage pour être

à même de s'éloigner; mais ses jambes ne le portaient plus, et son estomac vide le faisait cruellement souffrir.

Il implora :

— Bonne mère, cache-moi! au nom de saint Fillans, que l'Écosse révère, cache-moi! Je t'en prie, bonne mère!

Hésitante, la vieille frottait son nez long et ridé, tel que sont, dès qu'ils se flétrissent, les champignons dans les forêts, après que les sylphes les aient développés à minuit, afin de se mettre, sous leur parasol, à l'abri du clair de lune. Enfin elle se décida à ouvrir sa porte :

— Entre tout de même, garçon, dit-elle; mais en tant que cachette, je ne puis t'offrir que la huche à pain!

Il n'y avait pas cinq minutes que le pauvre garçon y était blotti, quand un pas puissant fit résonner la forêt aux abords du château. Et Rouge Etin entra dans sa cuisine. C'était un horrible monstre de taille gigantesque, portant sur ses épaules trois têtes aux mâchoires énormes, et couronnées semblablement par une broussaille de cheveux aux reflets de feu.

D'un coup de botte, le monstre ferma la porte; humant l'air à la ronde :

— Il y a ici un homme terrestre! gronda-t-il. Où cela, que je le dévore? Son cœur me tiendra lieu de pain!

Apeurée, la vieille restait coite. Rouge Etin, reniflant avec fureur, en trois pas gagna la huche d'où il retira, le tenant au col entre deux doigts, tel qu'il eût fait d'un poulet sans plumes, James épouvanté. Le toisant alors avec mépris :

— Tu n'es point gras, compère! Ta viande ne me fera pas chère lie même en fricassée! Aussi ai-je quelque idée de te laisser la vie.

— Merci, merci! balbutia le jeune garçon.

— Attends, répondit l'ogre. Cela à condition que tu puisses me répondre aux trois questions que voici : Qui a été habitée la première, l'Écosse ou l'Irlande? — L'homme a-t-il été créé pour la femme, ou la femme pour l'homme? — Qui s'est vu créé en premier lieu, des bêtes ou des hommes?

Rouge Etin ricanait terriblement, en fourrageant sa barbe raide, qui ne ressemblait pas mal à une toison de porc-épic. James bégaya :

— Je... je ne sais pas, seigneur.

— Ah! tu ne sais pas! Eh bien, je vais te mettre en réserve afin de déjeuner de toi, le jour où une mauviette pourra suffire à mon appétit.

Le malheureux fils de Jenny se voyait déjà dépecé, peut-être mis au saloir, et il tremblait de tous ses membres; mais le monstre, riant de son effroi, l'assomma d'un revers de main; puis il le changea en un pilier de pierre auquel il rendrait la vie un jour de disette, et qu'il planta près de la cellule où la princesse Édith, entre des cellules encombrées de captifs, attendait dans l'angoisse que le géant prît fantaisie de la dévorer ou de l'épouser — l'un ne valant pas mieux que l'autre...

Cependant Jones, dans la chaumine près de la vallée, regardait chaque matin le couteau que son frère lui avait laissé en partant. Quand il vit un jour la lame couverte de rouille, il courut vers sa mère, assise devant un rouet :

— Hélas! annonça-t-il, James est mort sans faute! C'est à mon tour de chercher fortune; j'y réussirai mieux que lui, j'espère!

Jenny versa un pleur sur le sort de son aîné; mais n'avait-il pas malgré tout préféré la malédiction maternelle à l'abandon d'un demi-bannock? Mieux valait s'occuper maintenant du cadet.

— Va me tirer de l'eau au puits, commanda-t-elle; je te ferai un gâteau pour la route.

Jones alla au puits, et il lui advint tout ce qui était advenu à son aîné : le pot qui casse et le bannock minuscule, et la rencontre des chevreuils monstrueux, et l'entrée au château de l'ogre... le tout pour finir sous la forme d'un pilier de pierre, fiché à côté de celui qui avait été James.

Le cousin des deux frères, Allan, un peu plus tard, voulut aussi faire son chemin dans le monde. Et de même qu'eux,

il fut chercher de l'eau; pas plus adroit, il cassa aussi son pot contre le tronc du même sapin, décidément bien mal placé. Mais, consterné par ce malheur, il s'efforça de le réparer aussitôt : rassemblant les tessons avec de la glaise, l'industriel garçon put rapporter beaucoup d'eau à la maison. Sa mère lui fit donc un grand bannock, large comme la pierre celtique de Sweno.

Lorsque la veuve proposa à Allan de choisir entre le gâteau entier, qu'il aimait chèrement, accompagné de sa malédiction, ou la moitié enrichie de sa bénédiction, le garçon protesta avec chaleur :

— Mère, dit-il, je n'ai, je n'aime que toi au monde, et c'est pour toi que je désire m'enrichir! Pourvu que j'emporte ta bénédiction, la part de bannock me sera toujours assez grande.

— Dieu te garde, mon enfant! répondit-elle en l'embrasant tendrement. Tu mérites de réussir où tes cousins ont échoué. Les pauvres garçons ont dû périr : nul n'entend plus parler d'eux.

S'éloignant d'un pas gaillard, Allan lui aussi s'en alla par la plaine. Et voilà qu'il rencontre une vieille femme, revenant du bois avec un petit fagot sur son épaule cabossée.

— Mon fils, dit-elle dans un soupir, j'ai bien faim! Ne pourrais-tu pas me donner un petit morceau de gâteau?

Le demi-bannock n'était pas grand, on le sait; pourtant le voyageur n'hésita pas :

— Voilà tout ce que j'ai, grand-mère; je vous en donne la moitié de bon cœur!

Une lumière étrange, telle que celle du soleil qui luit sur les bruyères, brilla soudain dans les yeux de la vieille femme. Tirant une baguette hors de son fagot :

— Tu es bon, remarqua-t-elle; bonté mérite récompense. Prends cette baguette, elle est magique. Serre-la dans ta main : elle t'instruira, le moment venu, de tout ce que tu devras dire et faire. Aie chance, mon petit! et que Dieu te garde!

— Pareillement à vous, grand-mère!

Allan continua sa route, bien intrigué; bientôt il parvint



Je sens l'haleine embrasée de mon père.

au bois où fleurissaient les violettes. Les chevreuils monstrueux l'assaillirent; mais il leva son bras armé de la baguette, et les animaux diaboliques tombèrent morts à ses pieds. Peu après, le jeune homme arrivait au château du géant, où son aventure prit le même tour que celle de ses cousins, jusqu'au moment où Rouge Etin, se frottant les mains, constata :

— Voilà une proie nouvelle! Je te mangerai demain pour accompagner mon porridge, gamin! à moins que tu ne saches répondre à mes trois questions.

— Je ferai de mon mieux, assura Allan.

— Nous allons voir. Quel pays fut habité le premier, l'Écosse ou l'Irlande?

— L'Écosse assurément, puisqu'elle renferme un plus grand nombre de cœurs virils.

L'ogre s'étonna : jamais un humain, et pas même la princesse Edith, n'avait répondu aux captieuses demandes qu'il soumettait à ses captifs. Avec un affreux sourire tordant à la fois ses trois bouches, l'ogre continua :

— Voyons si tu seras toujours aussi malin! L'homme a-t-il été créé pour la femme, ou la femme pour l'homme?

Serrant dans sa main la baguette-fée, Allan répondit :

— Ils ont été créés l'un pour l'autre, puisqu'ils souffrent quand ils sont séparés.

— Par ma lèchefrite! hurla l'ogre, as-tu réponse à tout? Tu ne sauras peut-être pas me dire qui a été créé en premier, des bêtes ou des hommes?

— Certainement les bêtes, car il convient que les serveurs marchent devant leurs maîtres, afin de leur ouvrir la route.

Avec un rugissement effroyable, Rouge Etin se rua sur le jeune garçon, les poings hauts. Allan crut sa dernière heure venue; mais au même instant, sa baguette, lui échappant, cingla les trois cous du monstre, et si violemment que ses trois têtes se détachèrent, dans un torrent de sang noir. Alors le fils de la veuve prit les clés suspendues à la ceinture du géant, il délivra les captifs gémissant dans les cachots servant de garde-manger à l'ogre, rendit la vie à



ses cousins changés en piliers de pierre, et ouvrit à la fille du roi, en même temps que la porte aux lourds verrous, et ses bras et son cœur.

Vous ne serez point surpris d'apprendre qu'Allan devint le gendre du roi Malcolm...

\* \* \*

Les bardes aussitôt commentèrent le chant de Yégor. Ils en louèrent le tour agréable, mais s'accordèrent à blâmer ces fils qui préféraient une part de gâteau, fût-ce du célèbre bannock, à la bénédiction maternelle. Il est vrai que c'est là, dans les traditions écossaises, un motif souvent rencontré; comme aussi la légende de l'ogre géant, thème favori déjà de nombreux folklores continentaux.

Indifférente à ces controverses, Mary de Neidpath regardait les bardes, groupés en cour vibrante autour du majestueux Gwalior. Ses yeux se posaient avec sympathie sur les deux jeunes poètes qu'elle avait remarqués la veille; un peu plus tard, les désignant, dans la demi-solitude d'un couloir, à dom Dunstair qui gagnait avec elle la salle du banquet, la jeune fille demanda :

— Mon père... qui sont ces jeunes bardes, ici... le savez-vous?... Le brun... le blond... Ne prennent-ils point place à votre table?

— Si fait, damoiselle. Le brun se nomme Quentin Barrisdale; il nous vient du comté d'Inverness et semble fort attaché à ses Highlands natals, bien que les brouillards, à mon goût, y traînent trop souvent sur les lacs et les futaies.

— Ah... et le blond?

— C'est Richard Lassendean. Celui-là est du Roxburgh, près de la frontière anglaise.

— Merci... Ils semblent charmants, tous deux.

— Je pense qu'ils le sont, Votre Grâce. Leur parler est modeste et leur caractère des plus courtois.

Mary sourit sans mot dire; une lumière jouait dans ses prunelles veloutées.

## VI

### MYRDHINN LE TRÈS SAGE

**H**ERIBERTAS, barde à la chevelure flottante, au visage inspiré, haussa la lyre à trois cordes et chanta :

— Né sur les bords de la Clyde, dans le comté de Renfrew, à l'endroit où la rivière se mêle aux flots agités de l'Océan venant à sa rencontre, j'ai souvent parcouru la clairière trois fois illustre où ferma les yeux à la lumière du jour le grand MYRDHINN, barde, poète, magicien, prophète et guerrier, Myrdhinn que le continent révère sous le nom de Merlin. C'est le los de cet enchanteur que je veux vous conter; puisse ma faible voix n'être pas trop indigne d'un si noble sujet!

La mère de Myrdhinn était une prêtresse, faisant partie d'un collège druidique établi dans un sombre repli des Highlands, où le Ben Venue amoncelle son chaos de rocs, de bois et de tertres sauvages. Vers l'an 470, cette prêtresse connut l'amour du dieu Duz; et peu après elle mit au monde Myrdhinn, à qui son père avait légué le don de toutes les sciences, en même temps que le génie de toutes les magies.

A cette époque, le roi Vortigern mettait tous ses soins à faire édifier un château qu'il voulait magnifique, en témoignage de sa puissance; mais Vortigern se désespérait, car, en dépit de ses soins, les murs de la bâtisse s'écroulaient à mesure qu'ils s'élevaient. Le roi donc ayant entendu parler de l'enfant mystérieux, le fit venir et lui confia la direction des travaux.

Alors le château se construisit, et lorsqu'il fut terminé, le roi en fit don au jeune Myrdhinn, en remerciement de son entremise.

Le prestige attaché à sa naissance, son pouvoir d'enchantement et son éloquence inspirée, joints à ce premier succès, avaient fait de Myrdhinn, dès sa jeunesse, l'un des adeptes les plus remarquables, l'une des voix les plus ardentes de notre collègue sacré. Quand les Saxons envahirent notre Calédonie, Myrdhinn aussitôt, prophétisant la défaite des envahisseurs, vint offrir sa harpe et son glaive — car il portait les deux — au prince breton romanisé Ambrosius Aurelianus, qui, ayant pris la tête des légions écossaises, s'était mis en devoir de repousser les barbares Germains.

En tout lieu, même au plus fort de la bataille, Myrdhinn accompagnait Aurelianus. Portant à sa ceinture les trois épis de blé mûr, emblème des bardes, usant de son ascendant quasi divin sur le peuple pour le soulever comme l'ouragan pétrit les flots de la mer, le poète chantait la gloire et les exploits des Calédoniens aux jours de victoires. Aux soirs de défaite, il les consolait par ses chants et, levant haut son glaive, il entraînait les guerriers vers de nouveaux combats.

Il advint ensuite que le roi Uter s'étant pris d'affection pour Myrdhinn, celui-ci s'attacha lui-même au souverain, au point de l'aider à faire la conquête de la belle Yguerne. Le couple royal ayant eu un fils, qui devait être le grand Arthur, le barde fut son éducateur, tout en demeurant l'inspirateur, le mage d'Aurelianus.

Quand celui-ci mourut, le barde inspiré demeura de même le conseiller de son successeur Arthur — le roi Arthur, paladin des paladins dont toutes les lyres, toutes les harpes furent amoureuses, et qui n'eut qu'un tort, celui de ne pas naître Écossais, bien qu'on montre son trône de granit couronnant un rocher haut de cent trente toises, qui domine Edimbourg.

Le temps des grandes batailles était clos; mais les guerres civiles, les plus affreuses de toutes, duraient toujours, répandant sur les landes le sang le plus pur de la Calédonie.

Myrdhinn dut combattre encore contre l'usurpateur Hueil, et contre Medrod, neveu de celui-ci. Mais ces combats fraticides désolaient le très sage enchanteur. Après la bataille d'Arderidd, il brisa son glaive et se retira dans les bois profonds, préférant, disait-il, la société des animaux sauvages à celle des hommes féroces de son pays.

Et Myrdhinn, au murmure des sources, à celui des feuillages frissonnant dans la brise, composa alors, au cours d'une de ces prophétiques extases dont il était favorisé de plus en plus souvent, son chant allégorique des *Pommiers*, où le barde déplore la perte de ses pommes d'or, c'est-à-dire de ses espérances, tuées à jamais par la guerre intestine. Rêvant l'union et la fraternité des hommes, il avait dû assister à une guerre impie entre des clans de la même race. Et son noble cœur était brisé.

Voyez, voyez Myrdhinn alors! Appuyé sur son bâton de houx, la barbe et les cheveux en désordre, les vêtements négligés, il s'enfonce toujours plus avant dans les solitudes de forêts impénétrables aux hommes, mais dont les troncs pressés s'écartent d'eux-mêmes devant l'enchanteur. Les cordes de sa harpe sont distendues, puisque les fruits d'or sont tombés, puisque les rois bretons sont morts, puisque les étrangers oppriment sa terre natale; Myrdhinn ne veut plus chanter, son esprit las dédaigne même l'art des enchantements. Il s'en va droit devant lui, et les loups, les aurochs et les ours s'enfuient devant ses pas lourds.

Un matin Myrdhinn, loin, très loin de ses Highlands, sous les arches vivantes de la forêt, voit s'offrir à lui une fontaine jasant sur les degrés d'un perron en émeraude. Le voyageur, posant un genou en terre, veut prendre un peu d'eau dans le creux de sa main; mais l'onde fuit, elle coule sur la pierre tandis qu'un effroyable orage se déchaîne, mêlant d'aveuglants éclairs aux rafales de pluie et de grêle, qui prennent sauvagement au corps le passant de la forêt. Puis brusquement le ciel redevient serein, des oiseaux invisibles font retentir la futaie de leurs chants harmonieux. D'abord charmé, Myrdhinn soudain recule, frappé de stupeur.

Car voici que, parmi les vapeurs qui bouillonnent au-dessus de la source, une tour mystérieuse s'élève. Des pans de lierre drapent ses murs, elle est ouverte comme un berceau; là, sous une voûte odorante et fleurie où se marient le chèvrefeuille et l'aubépine, une femme repose, endormie.

Une femme! N'est-ce pas plutôt l'un de ces sylphes légers qui se plaisent à suivre les ondulations de la marée, sur les grèves, d'un pas aérien ne laissant nulle empreinte? Elle est d'une beauté sans pareille, plus blanche que le cygne immaculé, vêtue de voiles transparents sur lesquels, de son front à ses genoux, sa chevelure ruisselle en coulée d'or fauve. Et son corps, qui rayonne de la lumière, est harmonieux tel que celui d'une fée.

Myrdhinn extasié fait vibrer en un doux chant les cordes de sa harpe. La fée s'éveille, elle sourit à cet inconnu.

— Ah! dit-elle, étirant avec grâce ses bras frais, toi, enfin! Je t'attendais, Myrdhinn au grand renom.

— Qui donc es-tu, toi qui me connais si bien? demanda le barde, déjà frémissant d'amour.

— Tu ne me reconnais pas, toi, le grand enchanteur! Je suis celle dont l'image radieuse te hante à ton insu, et dont la pensée émeut ton cœur. On m'appelle la fée Viviane; ma marraine est Diane de Sicile, et je cueille l'herbe d'or sous les ombrages de Brocéliande.

Dans l'air ensoleillé, les abeilles bruissaient; un grillon chantait ardemment; Myrdhinn, jetant loin de lui sa harpe, s'agenouilla, fervent, devant la Beauté.

Plus le jour montait, plus rayonnait la splendeur de Viviane. Quand les bruits de la terre s'éteignirent sous le baiser âpre du soleil, la fée entonna un hymne tel que nul au monde n'entendit jamais le pareil. Au charme de cette voix cristalline chantant le divin plaisir d'amour, Myrdhinn oubliait, vaines fumées! tous les prestiges de l'univers. Et le cœur du barde s'emplissait de brûlante passion lorsque, au moment où s'épaississaient les premières ombres du soir, il vit avec douleur la fée pâlir et la tristesse noyer son pur regard.

— Myrdhinn, soupira-t-elle, je dois mourir avec le jour.

Un mot de toi, un mot seul, pourrait me sauver. Mais ce mot divin, le connais-tu? Me le sauras-tu dire?

Alors Myrdhinn, simplement, lui murmura dans un baiser le maître mot, celui qui fait pâmer les mondes aux abîmes du ciel :

— Je t'aime!

Viviane se redressa, triomphante dans ses voiles épars :

— Ah! s'écria-t-elle, maintenant je défie les ténèbres de la nuit! Je vivrai toujours... jusqu'à demain...

— Jusqu'à demain? répéta douloureusement le Très Sage.

— Demain tu m'oublieras, et je mourrai de cet oubli!

— Viviane, je t'aime! clama le barde éploré. Je t'aime plus que l'existence, plus que la lumière du jour! Je veux que tu vives!

— En ce cas, dit la fée avec un exquis sourire, prouve-moi ton amour et réponds-moi. Je sais qu'il existe un enchantement pour endormir un homme et le séparer à tout jamais du reste des vivants. Ce charme, confie-le moi.

C'était la vie même de l'enchanteur que Viviane lui demandait là, mais le moyen de résister à la femme aimée? De plus sages que le sage Myrdhinn l'ont essayé en vain... Un instant il voulut se taire, mais il ne le put, tant l'amour chantait fort en lui sa chanson douce et puissante.

Se vouant, en vue de plaire à Viviane, à demeurer l'éternel captif de la fée, Myrdhinn entre deux baisers lui livra son secret. Et le soir même, dès que le sage fut endormi, la fée, décrivant neuf cercles autour du barde écossais, neuf fois récita la formule magique.

Ainsi l'Enchanteur fut enchanté par l'Amour.

Il accepta son sort, heureux à la pensée de rester toujours au plus profond de la forêt, seul avec sa bien-aimée. Car pour celui qui aime, tout le bonheur du monde réside en une seule présence. Mais Viviane avait d'autres désirs. D'un coup de sa baguette elle suscita une maison de cristal, où près d'elle le prophète entra, par amour pour sa compagne. Et la maison transparente prit son essor, s'en allant dans les nuages et même plus haut, droit au cercle céleste.

De là, voyant à ses pieds la ronde des planètes et le

cycle des âges, Myrdhinn longuement prophétisa. Il concentra en lui tout le mystère des humaines destinées, il chantait, sur sa harpe aux cordes renouvelées, l'idéal patriotique et l'idéal moral, métaphysique aussi, de la race celtique. Et il prédit, d'une voix profonde comme le tonnerre, et portant aussi loin que lui, la réunion sous la même bannière, des Écossais, Irlandais, Gallois, Cornouaillais et Armoricaïns, de tous les hommes enfin parlant la langue celtique. Et cette réunion serait précédée de l'expulsion des Germains!

Une tempête d'ovations interrompit ici le barde Heribertas. La clameur enthousiaste roulait jusqu'aux chapiteaux des piliers soutenant les volutes de la salle, et que le thane de Neidpath avait fait sculpter aux chardons d'Écosse. Les bardes enthousiasmés agitaient avec fureur leurs instruments; on entendit résonner des lyres, siffler des fifres, et même gronder quelques roulements de tambour insolites. Le penbardd mécontent imposa le silence afin qu'Heribertas pût poursuivre et terminer son bardit :

Viviane cependant, voyant que l'âge appesantissait les pas de celui qu'elle aimait, ramena Myrdhinn sur sa terre natale d'Écosse, aux bords chantants de la Clyde. Et, bonne chrétienne quoique fée, elle adjurait son bien-aimé :

— Beau doux ami, toi dont l'âme est si pure et si belle, je t'en conjure au nom de Dieu, reçois la communion avant de mourir!

Il résista longtemps, secouant sa barbe argentée et répétant :

— Je ne recevrai point la communion des mains de ces moines aux longues robes, car je ne suis pas de leur Église!

Tant fit-elle qu'il céda, car oncques ne vit-on homme aimant s'opposer victorieusement au vouloir de celle qu'il chérit. Cependant la conversion au christianisme du sage Myrdhinn fut tenue pour trahison par les prêtres pictes; s'étant embusqués sur son passage, comme il revenait vers sa demeure après avoir reçu l'onction des prêtres de

Rome, plusieurs bergers l'attaquèrent vilainement aux rives de la Clyde. Et il tomba, et il mourut, pardonnant à ses agresseurs. Depuis lors, écoutez! les eaux de la rivière glissant au long des berges murmurent, inlassables, douloureuses, le los de Myrdhinn l'Enchanteur...

\* \* \*

Le barde Heribertas posa sa lyre, salua le thane et le chapelain, s'inclina devant lady Mary avec une dignité fière, et rejoignit ses confrères.

Ceux-ci multiplièrent à nouveau les ovations, dont quelques-unes sonnaient plus bruyantes que sincères. Et la jeune fille se fit soucieuse : la légende était belle, serait-elle jugée la meilleure entre celles qu'entendrait l'assemblée? Certes, Heribertas n'était pas un vieillard encore; mais il comptait trente années, sinon davantage, de plus que n'en portait l'héritière de Neidpath; c'était beaucoup...

Mary se confortait, songeant qu'après tout, son avis prévaudrait en dernier ressort, quand elle vit avec plaisir se lever Richard Lassendeau, le barde blond au franc visage. Il salua la compagnie avec la courtoisie louée par dom Dunstair, et dit :

— Certes, le chant du digne Heribertas est beau; mais je lui opposerai une critique importante.

— Quelle donc? interrogea le penbardd surpris, car la tradition de Myrdhinn était révérée de tous.

— C'est que Myrdhinn, bien que né et mort en Écosse, n'a pas toujours vécu dans sa patrie; il a trouvé le bonheur en terre étrangère. Nos frères des Galles le revendiquent comme étant des leurs en qualité d'instructeur du roi Arthur; et la forêt de Brocéliande, où il rencontra Viviane, gît à trois lieues de Rennes, en Petite Bretagne. Je récuse donc le bardit de Myrdhinn comme tradition purement écossaise, et le juge indigne de participer à cette joute.

Il était fier, le barde blond, dans sa protestation vibrante. Le penbardd lui donna raison et lady Mary — voyez comme sont les femmes! — lui sut gré de son intervention.

## LE PILIER DE L'APPRENTI

**L**E lendemain, un homme trapu, qui brandissait son fifre comme un musicien de la garde du Saint-Empire, déclara assez rudement, en jetant sur lady Mary un regard audacieux de conquérant :

— Il est aisé de susciter l'intérêt avec des enchanteurs et des fées! Mais ce sont là vaines chimères peu dignes de retenir l'attention des bons esprits. Moi, Mac Boswells, barde du Mic-Lothian, je vous chanterai la véridique histoire du PILIER DE L'APPRENTI.

Une aigre ritournelle de fifre, puis :

A huit milles d'Edimbourg, droit vers le Sud, la rivière North-Esk coule nonchalamment dans un agreste paysage. Elle est si peu pressée — qui ne la comprendrait ? — d'aller perdre ses eaux et sa vie dans la mer immense, qu'elle s'amuse à cerner de trois côtés un roc énorme et sourcilleux. Sur ce roc est solidement campé un castel inexpugnable, l'un des plus puissants de toute l'Écosse. Nul homme ne saurait l'approcher qu'en traversant un pont élevé, que Dieu ou le diable jadis a fait jeter, ne sais comme, sur un ravin crevant la roche comme une blessure, et qui le sépare des terres avoisinantes. Il semble que les hommes aient toujours vu ce donjon sur ce roc, tant chacun est accoutumé à sa formidable présence; c'est le nid d'aigle où gîtent, aiguisant leurs serres entre deux expéditions, les Sinclair, comtes de Caithness et des Orkney. Et ce manoir domine de très haut le village

de Roslin, peuplé de quelques pauvres laboureurs.

Les Sinclair sont fiers de leur château; plus encore peut-être le sont-ils de la chapelle qu'enserrent ses murs, et dont les parties les plus anciennes se recommandent de la solidité des constructions normandes; d'ailleurs, depuis ces temps lointains, les seigneurs successifs n'ont cessé de l'enrichir, par toutes les ressources de l'art. Je ne saurais vous donner une idée, même approximative, de la splendeur de cet oratoire, et nul ne le pourrait faire mieux que moi, tant les diverses parties en sont originales et variées. L'intérieur compte treize toises de long, six de large et sept de haut. La voûte est supportée par deux rangées de piliers sculptés, tous différents. Celui dont nous allons parler est orné de feuillages qui s'enroulent autour du fût de pierre, aussi délicatement que les vrilles du chèvrefeuille embrassant le tronc du chêne dans la forêt profonde : c'est le Pilier de l'Apprenti.

Celui-ci-s'appelait Andrews; sous ses mèches bouclées, il était beau comme un archange, et bien qu'il fût très jeune encore, la pierre obéissait, docile, aux fantaisies de son ciseau. Auprès du maître d'œuvre, messire David Bortham, il besognait de toute son âme, avec l'espoir peut-être de devenir un grand artiste, avec la volonté certaine d'accomplir au mieux sa tâche quotidienne.

Sir Adam Sinclair, baron de Roslin, chérissait telle qu'une jolie femme cette chapelle, sous les dalles de laquelle ses aïeux dormaient leur dernier sommeil, revêtus de leur armure complète, depuis le heaume ciselé jusqu'aux sole-rets de fer, sans consentir à être, comme les vilains, emprisonnés aux quatre planches d'un cercueil. Sir Adam, qui dessinait mieux qu'un moine de notre abbaye royale d'Holyrood, se plaisait, au cours de ses voyages, à jeter sur le parchemin des notes et des figures propres à embellir son oratoire, auquel sans trêve il faisait œuvrer.

Ainsi remit-il un jour à maître Bortham certain grimoire dont il lui recommanda chaudement l'étude :

— Cet hiver, dit-il, j'ai relevé le plan de ce pilier feuillu, chez le pape de Rome. Je veux avoir le même.

— Le pape de Rome, répondit Bortham, a toujours su s'entourer d'artistes sans rivaux, seuls capables d'exécuter pareille merveille.

— Je veux avoir le même! répéta le baron d'un ton sans réplique.

Il frappait les dalles d'un talon impatient; maître David, inquiet, se jura de le satisfaire et s'y employa de son mieux.

Mais en ces matières, le bon vouloir ne suffit pas. En vain Bortham maniait-il désespérément le maillet, le ciseau et la gouge, en vain mariait-il leurs efforts, il ne produisait rien qui vaille — rien surtout qui ressemblât au modèle tracé sur le grimoire. Tant il y a qu'un jour le maître d'œuvre jeta son marteau, en criant à son apprenti :

— J'y renonce! Je vais à Rome, voir ce que notre sire veut au juste. Garde ce feuillet, gamin, je n'en ai cure. Et attends-moi, en fouillant comme tu pourras le soubassement de ce pilier.

Ayant enfourché sa mule, maître Bortham disparut vers les Lowlands. Demeuré seul, Andrews prit le parchemin. Longuement il l'étudia : oui, ces volutes de feuillage étaient d'un dessin exquis; il ne devait pas être impossible de les reproduire. En les améliorant même, peut-être... cette branche ne pourrait-elle pas être plus gracieuse?... Plein de courage, l'apprenti empoigna son ciseau d'une main, son maillet de l'autre, puis il se mit au travail.

Il besogna longtemps, des semaines qui, se succédant, firent des mois. Sous sa main experte, la pierre s'ornait d'une guirlande de rameaux si légers, si délicatement fouillés qu'on eût cru les voir frissonner à la brise, et que cette colonne de grès semblait aussi vivante que les noirs sapins frémissant dans l'îlot d'Invernglas, battu par les eaux mystérieuses du lac Lomond.

Et vint le temps que maître Bortham rentra en Écosse. Il était de bonne humeur, ayant trouvé dans la ville éternelle le modèle qu'il y était allé chercher... Il revenait chargé de croquis et d'esquisses, et prêt à satisfaire le baron de Roslin — prêt à essayer tout au moins. Quelle

ne fût pas sa stupeur en voyant le pilier sculpté, et si bellement, qu'il était le plus élégant de tous!

S'adressant à Andrews et le regardant avec fureur, il lui demanda :

— Qui a fait cela?

— Moi, maître, répondit l'apprenti.

— Toi! Tu as osé!

Devant cet admirable ouvrage, le maître d'œuvre, surpassé par son élève, ne sut dominer ni sa jalousie ni sa colère. Saisissant son marteau d'une main fébrile, il en déchargea un terrible coup sur la tête d'Andrews. Le pauvre tomba mort à l'instant même, sous l'architrave unissant son pilier au pilier voisin plus petit et mal œuvre. Le baron, désolé, indigné, fit jeter l'assassin en un cul de basse-fosse, aux souterrains du château, avant que de le pendre sur le faite de la maîtresse tour, où il laissa les corbeaux déchiqueter son corps.

Et sur l'architrave qui avait vu le crime, Sinclair fit graver — vous pouvez l'y voir encore — un vieil adage, latin qui se rapporte à peu près, pensa-t-il, au forfait et à son châtement :

Fort est le vin;

Plus fort est le roi;

Sur toute chose règne la vérité.

Ayant fait décentement inhumer la victime et durement puni le meurtrier, le baron de Sinclair jugea n'avoir point à faire davantage. Il négligea de « réconcilier », comme veut la loi sainte, le sanctuaire où le sang avait été versé; et depuis la chapelle de Roslin est le théâtre d'un effrayant et sinistre prodige.

Chaque fois qu'un maître du château, un Sinclair puissant et fier est près de descendre à la tombe, tout au long de la nuit qui précède sa mort, la chapelle apparaît enflammée. On voit briller sur Roslin une clarté prodigieuse, plus large que la flamme d'un feu de campement, plus éclatante que les lumineux rayons de la lune.

Elle éclaire, cette lumière fantastique, elle éclaire le rocher couronné par le château; elle illumine le vallon

boisé qu'il domine, même les bois de chênes de Driden en sont éblouis; et aussi les grottes de Hawthornden. La chapelle semble toute en feu; les murs, les hautes tours, les arcs-boutants sculptés, tout est drapé soudain de pourpre et d'or; et dans le caveau, sous les dalles, les Sinclair d'antan, tressaillant en leurs armures rouillées, s'apprêtent à accueillir la dépouille de celui qui, si puissant fût-il sur la terre, n'est plus, comme eux, qu'une ombre, un souvenir — rien...

\* \* \*

Le fife émit des gémissements funèbres, puis Mac Boswells, fier de soi, salua l'assemblée très correctement. Toutefois la discussion qui s'ouvrit aussitôt ne lui fut pas favorable; on estima généralement que ce bardit était bien sombre, pour être chanté dans une assemblée devant se terminer par des noces. Et tout état de cause, il ne pouvait être question de le couronner.

Un peu plus tard, Mary de Neidpath dit à dom Dunstair, qui vivait depuis près de vingt ans en commensal du château, et qu'elle considérait comme son second père :

— Mon révérend... cette histoire de chapelle illuminée lors du décès des seigneurs... vous y croyez?

Ses lèvres de pourpre dessinaient une moue exquise; le vieux prêtre sourit, indulgent :

— Et vous, petite fille, vous croyez aux fées qui séduisent les enchanteurs?

Elle rougit :

— Un peu... pas beaucoup...

— Je vois, conclut le révérend avec un grand sérieux. Vous ne détestez point ces contes, et vous seriez tentée d'aimer le conteur.

Cette fois, Mary protesta, troublée :

— Chut, bon père! Pas encore!

Et elle s'envola, légère, au cliquetis de la lourde ceinture orfévrie dont les pans battaient le bas de sa robe de samit vert, soie épaisse brodée de lions et d'aigles en or, affrontés et lampassés d'argent.

## VIII

### LA BATAILLE DES OISEAUX

ON a longuement cherché, commença le barde Glenlyce, où pouvait être située la cité de Tethertown, autour de laquelle a fleuri une des plus jolies traditions de notre Écosse. Les hommes doctes ont pensé qu'elle devait être sise dans mon comté de Wigtown, où plusieurs noms de villes ont la même terminaison. Riche en paysages variés, en saisissants contrastes, en molles collines ondulant jusqu'à une côte farouche bordée de falaises, c'est le plus beau pays du monde — mon pays!

Et puisque sur ses landes se dressèrent jadis les remparts légendaires de Tethertown, j'ai le droit de vous conter aujourd'hui.

#### LA BATAILLE DES OISEAUX.

Sur son genou, le barde accorda sa rote, petite harpe, fille de la cithare grecque aux sons purs. Puis il débuta :

Dans ce temps-là, il y avait bataille entre les oiseaux de la mer et les animaux de la terre. Les grèves et les falaises étaient le théâtre de combats épiques; seul manquait un barde, un de nos confrères, pour les chanter.

Il n'était bruit dans tout le comté que des exploits des combattants, si bien que le prince Alban, fils du roi de Tethertown, dit certain jour à son père :

— Je vais aller voir la bataille, puisque mon bras ne t'est pas nécessaire en ce moment. Sans doute je prendrai

parti, et ce sera en faveur des oiseaux de mer, qui sont gens braves et sobres.

— Va, mon fils, et reviens vainqueur.

Le prince marcha jusqu'aux grèves qui bordent le fond du loch Ryan, ce long fjord ouvrant sur la mer. Là il trouva un cormoran superbe, sa poitrine noire toute miroitante de reflets bleus et verts, et qui se battait avec beaucoup de mal contre un gros serpent couvert d'écailles. En dépit de son bec long et fort, l'oiseau avait été blessé, du sang ruisselait sur son cou chiné blanc et noir. Le prince, tirant son épée, trancha d'un seul coup la tête du serpent, qui expira en se tordant sur le sable.

Le cormoran, secouant sa huppe tombante, s'adressa alors à son sauveur :

— Grand merci, jeune homme! Qui donc es-tu?

— Je suis le prince Alban, fils du roi de Tethertown.

— Je te témoignerai ma reconnaissance comme il sied envers un fils de roi. Monte sur mes épaules!

L'oiseau étendait ses ailes; le prince prit place sur ce soyeux tapis gris noir, et aussitôt le cormoran emporta son cavalier au-dessus d'un splendide paysage où l'œil découvrait sept collines, sept vallées, puis sept montagnes, dont six étaient vêtues de rose bruyère; sur la septième se dressait une jolie maison, vers laquelle l'oiseau se dirigea.

— Voici l'habitation de ma sœur, annonça-t-il. Tu peux aller y passer la nuit. A Dieu ne plaise que je laisse coucher à la belle étoile l'ami jusqu'ici inconnu, qui m'a si bellement sauvé!

Et le prince frappa à la porte indiquée. Une aimable personne, que l'on n'eût jamais pensé être la sœur d'un cormoran, le reçut avec une bonne grâce parfaite.

Le lendemain, le surlendemain, l'oiseau conduisit encore Alban à deux manoirs appartenant à deux autres de ses sœurs, qui accueillirent aussi le voyageur avec beaucoup d'affabilité. La troisième nuit passée, le cormoran qui, comme tous ses pareils, ne mesurait même pas trois pieds de haut, soudain grandit, grandit, s'élargit, se transforma

enfin en un beau jeune homme qui expliqua au prince stupéfait :

— J'avais été victime d'un sort, ton amitié m'en a délivré. Maintenant que la bataille des Oiseaux est terminée, grâce à l'aide puissante que tu nous as apportée ces derniers jours, retourne chez le roi ton père, et accepte un présent digne de toi.

Il remettait au prince un petit paquet bien fermé. Alban remercia :

— Je le garderai en précieux souvenir de notre rencontre; mais... qu'est-ce donc?

— Je ne puis te le dire, tu le sauras en l'ouvrant. Aie bien soin de ne le faire toutefois qu'à l'endroit où il te plairait d'habiter.

Après avoir remercié, le prince se mit en route, portant son paquet, que la curiosité alourdissait à son bras. En cours de route, comme le voyageur traversait les landes qui s'étendent près de Stranraer, il éprouva un si violent désir de savoir ce que contenait ce colis si petit, qu'il l'ouvrit. Aussitôt il se trouva dans un splendide verger abondamment garni d'arbres de toutes espèces, couverts de fruits merveilleux. Et devant s'élevait un château aussi riche que celui de Kennedy, dont le parc compte parmi les plus beaux du monde.

Cependant qu'Alban admirait ce château, présent de son ami le cormoran, et regrettait qu'il fût si mal situé par la faute de son impatience, tout à coup surgit près de lui un géant qui engagea la conversation :

— Tu parais fort déconfit, jeune homme! Que t'arrive-t-il donc? Je suis le géant Ogmias.

Le prince raconta son aventure, et le géant se prit à rire, ce qui ébranla jusque fort loin le sol de la lande.

— Si tu veux, proposa-t-il, je ferai rentrer le château dans ton paquet, et tu l'ouvriras à ton gré en un site plus heureux. Mais il faut me promettre de me donner ton premier fils, quand il aura sept ans.

— Promis, dit Alban sans hésiter, et pensant ne pas s'engager à grand'chose, cet enfant n'existant pas.



Cependant le géant cueillait dans sa main droite le château, dans sa main gauche le verger, et rempaquetait fort proprement le tout. Ravi, le prince reprit son chemin vers Tethertown. Là il embrassa le roi son père, lui conta ses aventures et défit le paquet au milieu du parc royal. Alors le château apparut, accompagné de son florissant verger. Et, merveille des merveilles! à l'intérieur, dans une salle aux murs de jaspe, aux dalles de cristal, se trouvait la plus belle fille que le monde eût jamais portée. Alban, vous le pensez bien, en tomba éperdument amoureux, et les noces furent célébrées dans la nuit même.

Le barde Glenlyce s'interrompit un moment, pour accoler un hanap plein d'un généreux claret de France, que lui présentait un varlet du thane. Puis, réconforté, il poursuivit, après avoir d'un doigt léger, éveillé quelques arpeges de rote :

Les années passèrent. A la mort de son père, le prince Alban devint roi à son tour, et la reine bientôt lui donna un beau petit garçon qu'ils appelèrent Gregor. Quand celui-ci eut sept ans et un jour, surgit le géant Ogmias, qui exigea d'Alban l'exécution de l'engagement pris jadis, et dont le roi n'avait jamais rien dit à la reine. Alban dut aller trouver sa femme et lui confier la promesse imprudente qu'il avait faite. Égarée par son amour maternel, la souveraine eut l'idée de substituer au petit prince le fils du premier cuisinier, du même âge que le leur. Elle revêtit donc cet enfant d'habits appartenant à Gregor, et le livra à Ogmias, qui l'emmena sans se douter de la supercherie.

En route, toutefois, des soupçons naquirent dans l'esprit du géant. Il cueillit au passage une baguette dans un taillis d'aulne, et, pour éprouver l'enfant, la lui remit en disant :

— Si ton père tenait cette baguette, qu'en ferait-il?

La voix innocente répondit :

— Il battrait les chiens et les chats qui s'approcheraient du dîner du roi.

Le géant à ces mots connut qu'il avait été joué, et sauva-

gement écrasa contre une grosse pierre le malheureux fils du cuisinier. Puis il retourna au château et exigea son dû. Cette fois, la reine lui livra le fils du premier sommelier. Éprouvé de même par Ogmias, l'enfant répondit :

— Avec cette baguette, mon père mettrait en fuite les rats qui s'approcheraient des tonneaux du roi.

Ivre de fureur, le géant tua cette seconde petite victime, comme la première, puis il revint au château royal. Et cette fois, les parents désespérés se virent forcés de lui livrer le prince Gregor, qu'Ogmias, malgré sa brutalité, éleva comme s'il eût été son propre fils.

Quand Gregor eut vingt ans, celui-ci, que le géant en somme retenait prisonnier, mais, qui jamais n'avait oublié ni ses parents, ni le château royal de Tethertown, mélancolique, se promenait un jour dans le parc. A travers la brume s'accrochant aux ramures des bouleaux ceinturés d'argent, soudain Gregor entendit une voix mélodieuse chanter un vieil air d'Écosse. Cherchant d'où venaient ces accents harmonieux, le jeune homme découvrit une belle au clair visage, à qui il dit en s'inclinant :

— Belle, qui êtes-vous? Je me nomme moi-même le prince Gregor.

— Je le sais, car je suis la princesse Lucy, troisième fille du géant Ogmias. Trouvez-vous ici demain à cette même heure, prince, j'aurai à vous parler.

Ayant dit, elle disparut comme un lutin, car sa marraine était fée, précieux avantage pour une jeune princesse.

Vous pensez si Gregor fut fidèle au rendez-vous! Lucy, lui dédiant le plus charmeur des sourires, déclara :

— Mon père veut me marier au fils du roi de la Cité Verte, quoique je ne le puisse souffrir. Pour vous, il entend vous donner l'une ou l'autre de mes deux sœurs aînées; mais elles sont acariâtres et laides... Gentil prince, ne préférerez-vous pas m'épouser?

Elle lui tendait sa main fine, à son bras tintaient des cercles d'or. Gregor, fou de joie, se pencha pour baiser ces petits doigts qu'on lui livrait déjà, en promettant le resté.

Et il accepta avec bonheur le divin présent d'amour. Alors Lucy reprit :

— Vous annoncerez donc à mon père que vous voulez me prendre pour épouse; il y fera des difficultés, mais je vous aiderai... nous triompherons!

— Princesse, s'écria-t-il ardemment, rien ne me coûtera pour vous conquérir!

Le lendemain, Ogmias vint à Gregor :

— Je comprends, lui dit-il, que tu désires de retourner auprès de tes parents. Choisis pour femme une de mes deux filles aînées; le mariage célébré, tu pourras revoir Tethertown.

— Messire, répondit le jeune homme, je vous rends grâces. Avec bonheur je deviendrais le gendre d'un seigneur aussi important que vous l'êtes; mais... quant à choisir, je préférerais la troisième de vos filles à ses sœurs aînées.

A ces mots, le géant entra dans une si terrible colère que les échos de sa rage firent bouillonner les eaux du lac Trool, à dix milles de là. Enfin il se calma :

— Je t'accorderai ma fille Lucy, déclara-t-il alors, si tu parviens à mettre en ordre mon étable, où s'entasse depuis sept années le fumier des animaux. Tu devras la faire assez propre pour qu'une pomme d'or y puisse rouler sans se ternir; sinon je me désaltérerai de ton sang.

— J'accepte, dit Gregor.

Levé de bon matin, le jeune homme aussitôt commença de nettoyer l'étable; il y apporta tout son courage; mais par un sortilège exécrationnel, puis il se démenait, plus s'amoncelait la paille souillée. Le prince était désespéré, quand celle qu'il aimait apparut. Elle sourit de son embarras :

— Allez dormir, mon ami, conseilla-t-elle. Je me charge de cette affaire.

Gregor obéit, comme il se doit; à regret cependant. Et la jeune fille, tirant de sa ceinture un sifflet d'argent, appela ses lutins.

Je n'ai pas à vous apprendre ce que sont nos lutins d'Écosse. Ces esprits follets, petits êtres espiègles et fami-

liers, rendent les plus grands services aux maisons où ils ont élu domicile, soit sous le manteau de la cheminée, soit entre les fagots du bûcher. Ils assistent à la veillée, cachés derrière la pile des tisons, ils aident aux travaux de la ferme et du ménage, filent le lin avec la bergère et mènent les chevaux à l'abreuvoir. Ils ont une seule passion, le lait, qu'ils boivent à longs traits entre deux travaux. Comme la princesse Lucy veillait personnellement à leur en tenir toujours une grande jatte pleine, les lutins du château étaient les plus diligents et les plus dévoués de ses serviteurs.

Cette fois ils besognèrent de si bon cœur, que, lorsque le géant rentra de la chasse, il trouva l'étable assez nette pour que, ainsi qu'il l'avait souhaité, une pomme d'or y pût rouler sans se ternir. Cependant, loin d'être satisfait, Ogmias furieux annonça au jeune prince :

— Tu n'auras ma fille Lucy que si tu peux recouvrir l'étable d'un toit neuf, fait de dos d'oiseaux n'ayant pas plus de deux plumes de la même couleur!

Gregor, désolé mais plein d'énergie, se leva le lendemain avant l'aurore et, muni de son arc et de ses flèches, gagna le marais le plus voisin. Si habile qu'il fût à se servir de ses armes, le prince parvint à grand-peine à tuer deux oiseaux seulement; encore leur dos était-il entièrement recouvert de plumes noires! Il était désespéré quand sa fiancée, rieuse comme la veille, l'envoya se reposer, se chargeant de faire elle-même le travail à sa place, avec le secours de ses lutins.

Le géant, revenant chez lui, n'était pas sans se douter que Gregor n'avait pu réussir seul à se tirer de telles embûches. Cependant il ne voulut pas l'accuser de supercherie, non plus que se reconnaître vaincu lui-même. Emmenant le jeune homme dans son parc, Ogmias lui désigna un sapin haut de cinq cents pieds :

— Au faite de cet arbre il est un nid de pie contenant cinq œufs, dit-il; si tu me l'apportes sans en casser un, tu auras Lucy.

Le prince ne manquait pas de courage; il s'approcha du sapin et essaya d'y grimper. Mais comment étreindre un

tronc si puissant? Il n'avait pu y réussir encore quand sa fiancée le rejoignit. D'un coup d'œil appréciant cette difficulté nouvelle, elle fit à son ami la courte échelle en agrippant ses doigts dans l'écorce; ainsi put-il monter, puis redescendre, apportant le nid intact.

Cependant, déjà le géant approchait à longues enjambées. Redoutant la colère paternelle, Lucy voulut s'esquiver, si bien que, dans sa hâte, elle laissa son petit doigt fiché au tronc du sapin. Du moins eut-elle le temps de recommander à Gregor :

— Demande à m'épouser cette nuit même, ô mon doux cœur! Tu me reconnaîtras à ce signe que j'ai perdu mon petit doigt.

Les apprêts de la noce furent resplendissants; mais, ô surprise! au lieu d'une mariée, il s'en présentait trois. Trois jeunes filles de même taille, semblablement vêtues d'une toilette splendide, en bbliaut d'apparat, leurs tresses blondes étalées sur leurs manteaux de rose brocard, un cercle d'or au front, comme un diadème. Mais ce cercle retenait un voile qui dérobait leurs traits... L'embarras du fiancé était grand; plus grande encore la joie d'Ogmias qui, le voyant hésiter, lui intima rudement :

— Fais ton choix au plus vite, prince, prends la main d'une de ces trois femmes : celle que tu auras ainsi choisie, sera tienne à jamais!

Le géant espérait que Gregor s'approcherait de l'une des aînées, et au vrai y avait-il pour cela deux chances sur trois; mais l'amoureux angoissé vit frémir, au bord de l'épais brocart, une petite main mutilée, qu'il reconnut aussitôt. Alors, sans crainte de se tromper, il alla la prendre, et, attirant doucement Lucy :

— Voici ma femme, prononça-t-il; je la prends à per, à moillier, avec votre permission, seigneur.

Dans sa déception, dans sa colère, Ogmias grinçait des dents, sans oser se dédire cependant. Le mariage fut donc célébré; puis les époux gagnèrent la chambre nuptiale, dont la porte se renferma sur eux. Gregor pensait de

toucher au seuil du bonheur, mais aussitôt, Lucy joignant ses mains fines, le supplia :

— Il faut fuir, mon aimé, il faut fuir à l'instant! Car mon père va venir : il a décidé de nous tuer tous les deux.

— Il veut nous tuer?

— Il est dans cette intention bien arrêtée; mais je vous sauverai! T'ai-je dit, mon ami très cher, que ma marraine est fée? Cours à l'écurie, selle ma pouliche à la robe gris bleu, cadeau de ma marraine, et amène-la devant le perron.

Tandis que Gregor s'empressait, sa femme prit une grosse pomme, qu'elle coupa en neuf quartiers; elle en plaça deux à la tête du lit, deux au pied, deux à la porte de la cuisine, deux à la grande porte du perron, et un en dehors du château. Puis elle s'élança vers Gregor, sauta en croupe de sa pouliche favorite, et celle-ci bondit comme une flèche, malgré son double fardeau.

A peine les deux jeunes époux étaient-ils partis, que le géant survint, criant :

— Dormez-vous?

— Pas encore! répondit une petite voix fluette.

Malheureusement, cette réponse fut faite successivement par tous les quartiers de pomme que Lucy avait disposés ainsi que nous le savons, dans la pensée que la plupart oublieraient leur commission. Le géant s'étonna, il devina une supercherie, défonça la porte de la chambre... et constata qu'il avait été dupé. Hors de lui, furibond, il s'élança à la poursuite des fuyards.

La nuit entière, ceux-ci galopèrent à travers le comté en une chevauchée folle. Ogmias était à pied, n'ayant jamais trouvé de monture assez robuste pour supporter son poids; mais à chaque foulée ses bottes gigantesques dévoraient l'espace. Tant et si bien — et si mal, plutôt — qu'à l'aube, Lucy terrifiée constata, en se pressant contre son mari :

— Je sens l'haleine embrasée de mon père me brûler le dos. Qu'allons-nous devenir? Cherche dans l'oreille de

la pouliche, et jette derrière toi ce que tu y trouveras, si ma marraine a pensé à l'y déposer.

Gregor prit dans le cornet velouté une épine qu'il lança derrière lui, sans demander d'explications; et cette épine devint aussitôt une inextricable broussaille de ronces, qui coupa le passage au géant.

Pour franchir l'obstacle, celui-ci dut retourner chez lui, chercher sa hache et son couteau. Maugréant, pestant à voix de tonnerre, il se fraya péniblement un chemin dans le fourré, qui ne voulait pas se laisser taillader. Quand le géant fut parvenu à tracer sa route, il voulut laisser sur place ses outils, afin de continuer sa poursuite sans plus attendre, car il se trouvait trop retardé déjà. Mais alors un vieux corbeau, cousin du cormoran que le prince Alban avait sauvé jadis, lui dit, en secouant ses ailes à reflets bleu violacé :

— Si tu laisses ici ces objets que voilà, nous les volerons, je t'en préviens, mes frères et moi.

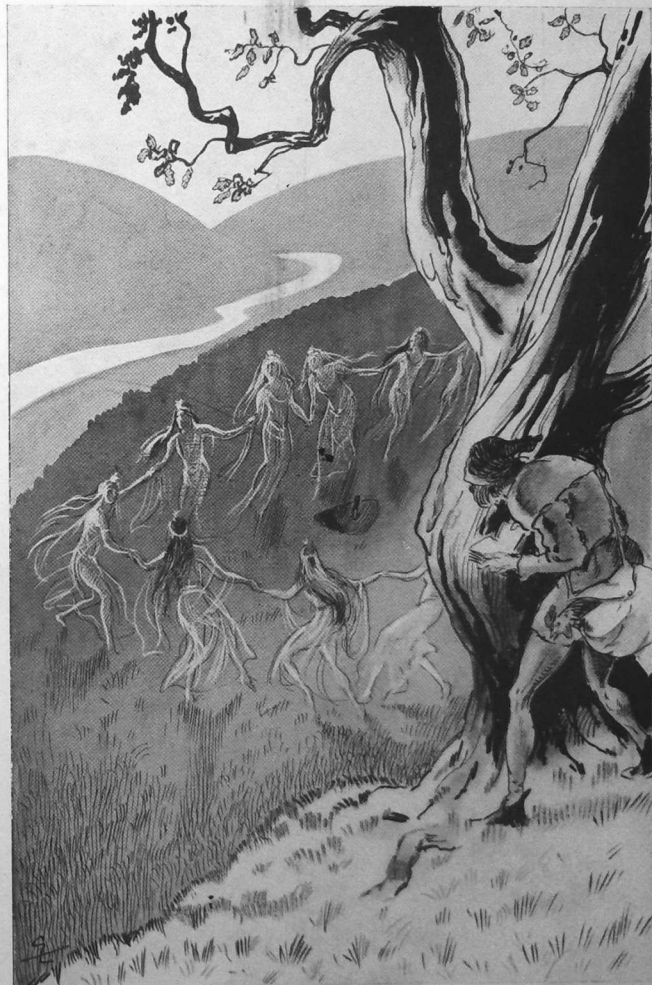
Le géant rapporta donc en sa demeure hache et couteau, ce qui permit aux fugitifs de prendre à nouveau une bonne avance.

Cependant leur monture commençait à se fatiguer. A midi, Ogmias se trouvait une fois encore près d'atteindre les jeunes gens. Sur l'avis pressant de sa femme, Gregor fouilla de nouveau dans l'oreille de la pouliche. Il y trouva cette fois une petite pierre.

— Jette-la derrière toi! s'écria Lucy.

Et la petite pierre lancée sur la route devint, en quelques instants, un rocher monstrueux, qui obtura tout chemin loin à l'entour. Décidé à triompher de cette nouvelle difficulté, le géant s'en fut chercher un levier et une pioche, avec lesquels il besogna durement le resté du jour; encore n'obtint-il un résultat satisfaisant que grâce à sa taille prodigieuse et à sa force considérable.

Comme, le soir venu, le soleil s'inclinait sur la lande, le père de Lucy se vit, une fois encore, sur le point de rejoindre les fugitifs. Dans cette situation critique, le prince cueillit, au fond de l'oreille de la pouliche, une goutte d'eau fraîche



Elles entamèrent sur la prairie une ronde mystérieuse.

qui, lui glissant entre les doigts, tomba sur le sol. Alors il vit cette goutte d'eau grossir et s'étaler sur la lande, jusqu'à devenir le lac Doon, qui existe toujours. Le géant s'y jeta à la nage, poursuivant les jeunes gens à longues brassées furibondes.

Il fit si bien qu'il se noya.

Lucy essuya une larme, puis les deux époux continuèrent en paix leur chemin, sans presser la pouliche qui n'en pouvait plus. Bientôt ils arrivèrent près du château royal de Tethertown, et la femme de Gregor dit tendrement à son mari :

— Va en avant, mon bien-aimé, et annonce-moi à ton père; mais, au nom du ciel, je t'en supplie! garde-toi surtout de te laisser embrasser par qui que ce soit, car aussitôt tu m'oublierais...

Le prince aimait chèrement sa femme, il était très fier de sa beauté, aussi donna-t-il de grand cœur la promesse sollicitée; puis il s'éloigna, tout heureux de revoir sa famille.

Au palais, le roi accueillit son fils à bras ouverts, et chacun, pour faire sa cour au souverain, fit au jeune prince le plus chaleureux accueil. Celui-ci, cependant, prenait grand soin que personne ne l'embrassât; soudain Puckie, sa levrette favorite, folle de joie en reconnaissant celui qu'elle avait tant pleuré, lui sauta à la figure en jappant à petits cris, et lui passa avec frénésie sa langue rose sur les joues.

Hélas! aussitôt l'amoureux oublia l'amoureuse, Gregor oublia Lucy... et Alban, roi de Tethertown, pressé d'assurer sa descendance, ayant pour ce faire une princesse sous la main, s'occupa sans plus attendre de marier son fils, enfin rentré dans ses États.

Longtemps Lucy, assise sur la margelle d'un vieux puits, attendit le retour de son mari, avec une impatience qui bientôt devint de l'anxiété. Le soir approchant, la jeune femme, soucieuse de guetter plus loin sur la plaine, escada un chêne dont la ramure touffue surplombait le puits. Là-haut, la pauvrete, de plus en plus triste, attendit

longtemps encore, sans voir revenir celui qu'elle chérissait.

Arriva l'épouse d'un cordonnier nommé Thomas, établi dans le village voisin. Cette femme venait puiser l'eau nécessaire à la confection de son porridge. Se penchant sur le puits, elle vit se refléter au fond un jeune et radieux visage; croyant que c'était le sien, elle fut pénétrée de joie et jeta son pot sur le sol. Rentrant alors toute fière et se pavant comme une poule des Indes, elle déclara à son brave homme de mari :

— Vieux lourdaud, va chercher ton eau toi-même! Il y a vraiment trop longtemps que je la porte!

— Femme, riposta Thomas, porter l'eau, c'est ton travail. Je ne te demande pas de clouer l'empeigne!

— J'ai vu mon portrait dans le puits : je suis trop belle pour te servir.

Le cordonnier, sans discuter davantage, appela sa fille et l'envoya puiser; mais la même aventure arriva à celle-ci, qui rentra gonflée d'orgueil et les mains vides, si bien que force fut à Thomas d'aller au puits lui-même.

Il aperçut à son tour, sur l'eau, ce frais visage féminin dont l'apparition avait si fort ému sa femme et sa fille; de toute évidence, ce n'était pas le sien. Faisant cette réflexion, il leva les yeux, afin de demander aux nuages la clé de ce mystère. Son regard tombant sur Lucy, il commença de voir clair dans l'aventure, et il offrit chez lui un asile à la délaissée — asile que celle-ci fut heureuse d'accepter.

Deux jours plus tard, trois jeunes cavaliers apportèrent au cordonnier la commande de souliers de cuir, brodé à fleurs et sans talons, ces chaussures leur étant nécessaires pour assister le surlendemain aux noces du prince Gregor.

Tandis qu'ils causaient, ils aperçurent la fille du géant; tentés par sa beauté, ils convinrent, d'accord ainsi qu'à leur habitude, en joyeux compagnons de plaisir qu'ils étaient, qu'ils donneraient volontiers chacun cent livres pour l'épouser, ne fût-ce qu'un jour.

— Ça, bonhomme, qu'en dis-tu?

— Si la petite accepte, messires, répondit Thomas, son bonnet à la main, je n'y vois point d'obstacle.

Lucy fit mine de consentir et le vicomte Siward, favorisé par le sort, emmena, lui premier, la jeune fille dans la plus belle chambre de la maison, que la ménagère avait hâtivement rangée. Mais comme le galant s'approchait :

— Ah! s'écria-t-elle, je meurs de soif. Avant tout, monsieur, donnez-moi à boire dans ce verre!

A peine Siward avait-il touché au gobelet, que ses doigts y restèrent collés, tandis que lui-même demeurait fixé au sol. Il dut garder cette position critique jusqu'à ce qu'il eût juré de ne pas toucher Lucy. Alors la jeune femme leva le sortilège et le malchanceux vicomte s'enfuit sans demander son reste, comme sans se vanter de son méchef.

Au second visiteur, la fille d'Ogmias commanda :

— Assurez-vous, je vous prie, que le loquet de la porte est bien fermé.

Notre amoureux y fut; aussitôt sa main resta attachée à la clenche; lui-même, cloué sur place, ne put se libérer qu'en faisant le même serment que Siward. Après quoi il se sauva, moult piteusement.

Le troisième céladon s'avançait le sourire aux lèvres, ignorant des méchefs survenus à ses prédécesseurs. Mais la princesse lui ordonna :

— Veuillez retirer votre ceinturon, je ne puis le voir!

Tout heureux encore, ce petit officier s'empressait; mais voici que le ceinturon restait accroché à son bras, tandis que lui-même se trouvait rivé au plancher... et cela jusqu'à ce que Lucy le délivrât; et il fut trop satisfait alors de pouvoir se sauver, pour en demander davantage.

Pendant ce temps, Thomas avait terminé les souliers. Les ayant admirés, car ils étaient fort beaux, la fille du géant proposa :

— Puisque vous allez à la cour, je voudrais bien vous accompagner; j'aurais un si grand plaisir à voir le fils du roi!

— Comme il vous plaira, ma mie.

La princesse se para avec soin, tressant d'orfrois galonnés ses lourdes nattes parfumées. N'allait-elle pas vers son cher amour? Elle était si splendidement belle qu'à Tethertown un huissier la fit entrer tout droit dans la chambre nuptiale, où les mariés venaient justement d'arriver. Même la nouvelle épousée tint à offrir un gobelet d'hydromel à sa visiteuse : tout et tous n'étaient-ils pas en fête, aujourd'hui?

Et voyez! Aussitôt une flamme s'échappa du verre tenu par Lucy, et deux pigeons s'en envolèrent, l'un d'or, l'autre d'argent. Comme trois grains d'orge tombaient du bord échancré de son corsage, le pigeon d'argent s'élança pour les picorer.

— Si tu te souvenais, lui dit d'une voix très douce le pigeon d'or, si tu te souvenais que pour toi, sous ma forme de lutin, j'ai nettoyé l'étable, tu partagerais ce grain avec moi!

Trois nouveaux grains tombèrent, et le vorace pigeon d'argent se jeta de nouveau sur cette provende, comme s'il n'eût pas entendu la protestation de son frère.

— Si tu te souvenais, reprit celui-ci, que pour toi, sous ma forme de lutin, j'ai recouvert l'étable, tu partagerais ce grain avec moi!

Et encore une fois, trois grains jaillirent de la cachette tiède; le pigeon d'argent recommençant son manège, le pigeon d'or lui fit remarquer à nouveau.

— Si tu te souvenais que je t'ai donné le nid de pies, tu partagerais ce grain avec moi. As-tu donc oublié que j'y ai perdu mon petit doigt? Il me manque encore...

A ces mots le prince Gregor, qui depuis un moment marquait une extrême agitation, recouvra la mémoire et poussa un grand cri. Il tendit ardemment les bras à la princesse Lucy, sa vraie, sa seule épouse. Il la baisa de la main à la bouche, un prêtre aussitôt les maria pour la seconde fois.

Et c'est là que je les ai laissés.

\*  
\*  
\*

Tandis que le barde Glenlyce, déposant sa rote, reprenait haleine, ce qu'il avait vraiment bien mérité et dont il éprouvait bon besoin, commentaires d'aller leur train, sur son bardit.

Celui-ci avait plu, en général, aux auditeurs, par les pittoresques rebondissements de l'aventure; mais on s'accordait à le trouver trop long, et que cet aède de Wigtown avait retenu plus que de raison sur sa personne l'attention de l'assemblée — et celle de lady Mary.

Quentin Barrisdale, le barde brun d'Inverness, fit remarquer avec assurance :

— La substitution de personnages dont Glenlyce vient de nous régaler, faisant passer le fils du cuisinier, puis celui du sommelier, pour le petit prince Gregor, n'est pas un ressort nouveau, encore moins est-il spécifiquement écossais. Dans les voyages qui m'ont porté, en Europe, jusqu'aux confins de la mystérieuse Tartarie, j'ai recueilli un vieux conte lithuan, *Le Loup blanc*, dans lequel une bergère, puis la fille d'un jardinier, sont livrées à ce fauve à la place de la princesse Alyuté.

Cette communication fut accueillie, ainsi que l'on dit, par des mouvements divers. Mary de Neidpath admira : Qu'il était savant, le barde brun! et comme il avait voyagé! Elle le sentait croître en son estime...

Au soir, suivant une autre pensée, la jeune fille dit à dom Dunstair :

— Une chose m'étonne, mon père, depuis que se déroule la joute des bardes.

— Et quelle donc, mon enfant?

— Les chants que nous entendons, gracieux ou terribles, sont parés de mille grâces diverses. Par eux, c'est la tradition, l'âme même de notre Écosse qui s'exprime dans ce qu'elle a de plus pur, et cela me ravit. D'où vient donc que, à peine éteint le dernier accord, chaque bardit est critiqué beaucoup plus que louangé?

Le vieil homme regarda sa jeune interlocutrice avec un pétillement de malice sous ses gros sourcils blanchissants :

— Cela vous étonne, petite fille?

— Mais... oui...

— C'est cependant fort simple. Etant donné l'importance de la joute, et le prix merveilleux dont sera favorisé le gagnant, ne voyez-vous pas que chaque concurrent est porté, presque aussi ardemment qu'à faire valoir son propre bardit, à dénigrer ceux de ses adversaires?

Le prix merveilleux! Comme dom Dunstair avait dit ces mots!

Tandis que le révérend, à pas fourrés, gagnait la chapelle, Mary demeurée seule, un peu rose et confuse, souriait à son avenir encore embrumé, où s'ébauchaient deux visages également sympathiques, celui du barde brun, celui du barde blond.

## IX

## FARQUHAR LE GUÉRISSEUR

Le barde Donalbain, du West-Lothian, devait chanter le lendemain. C'était un homme sans grande culture, assez prétentieux par conséquent, et qui n'avait pu élever son génie musical au-delà du maniement du tambour.

Cependant il avait eu l'intelligence de remarquer que LA BATAILLE DES OISEAUX avait, à beaucoup des auditeurs, paru un peu longue; au vrai, c'était peut-être son seul défaut. Et il pensa qu'en contraste, un bardit court, suivant aussitôt, aurait plus de chances d'être goûté. Aussi fût-ce sur un ton empreint de la plus grande confiance qu'il annonça, après un roulement préliminaire :

## FARQUHAR LE GUÉRISSEUR.

L'histoire est brève, mais pleine de suc!

Ce matin-là, le bouvier Farquhar quittait paisiblement son village de Glein-Gollich, se rendant à la ville de Falkirk, en vue d'y vendre du bétail. C'étaient de beaux bœufs des Highlands, pourvus de longues cornes et de rondes oreilles, avec une toison emmêlée et velue, ainsi que sont, dit-on, les yaks, dans les montagnes d'Asie... mais qui donc y a été voir?

La matinée était ensoleillée et douce, un voile de brume sur les coteaux lointains s'était dès l'aube envolé; Far-



quhar balançait en siffotant un aiguillon inutile, qu'il venait de couper au passage, sur un coudrier. Et il ne pensait à rien, ce qui pour beaucoup est la vraie condition du bonheur.

A peu près à moitié route, le troupeau croisa un médecin en bonnet carré, jambe de-ci, jambe de-là sur sa mule, et qui s'en venait en dodelinant du chef. Ce mire promenait sur toutes choses un regard vague; ainsi vit-il en passant l'aiguillon du bouvier, et il tressaillit. Tirant sur sa bride, il cria :

— Holà, l'homme!

— On m'appelle Farquhar, grogna le paysan.

— Bon! Moi je suis le docteur Glenarvan, né à Perth. Dis-moi, mon brave, saurais-tu pas retrouver l'arbre sur lequel tu as coupé cet aiguillon?

Farquhar secoua les épaules :

— Autant chercher une aiguille dans les sables de Dun-sinane, où fut tué Macbeth!

— C'est dommage... Vois-tu, si tu voulais me donner ta baguette, et même joindre à celle-ci une autre branche cueillie sur le même arbrisseau, je te baillerais autant d'or que tu en pourrais porter.

Le bouvier avait ouvert ses yeux tout ronds :

— Vrai? fit-il.

— Sans doute. Même, si tu prends cette bouteille que voilà, pour la mettre dans un trou au pied du même arbuste quand tu l'auras trouvé, je te donnerai double charge d'or.

Du coup, le bouvier arrêta ses bêtes, qui se mirent bonnement à brouter l'herbe au bord du talus. En quoi elles témoignaient de plus de philosophie que leur maître, lequel était déjà tout hors de soi, par le magique appât de l'opulence. Se grattant la tête, ce qui était chez lui signe d'indécision :

— Ça peut se faire quand même, prononça-t-il enfin, foi de Farquhar! Mon aiguillon, je me rappelle à peu près où je l'ai coupé; en cherchant bien, je retrouverai l'arbre... Mais la bouteille, il n'y aura qu'à l'enfouir, dites-vous?

— Quand tu l'auras installée dans le trou, il sortira de

celui-ci six serpents bruns que tu laisseras fuir, et un septième, tout blanc, qu'il te faudra emprisonner dans le flacon. Alors tu m'apporteras ce reptile ainsi que les deux baguettes de coudrier, chez moi, à Falkirk; mais prends bien garde de venir tout droit à ma demeure, sans parler à personne!

— Il y a de la magie là-dessous! observa, après un silence, le bouvier, hochant la tête d'un air soupçonneux.

— Il y a surtout la fortune pour toi, si tu sais la saisir! N'aimerais-tu point, bonhomme, d'être tout cousu d'or, à en faire craquer tes chaussures?

Cette perspective grandiose vainquit les dernières hésitations de Farquhar :

— Donnez-moi votre fiole, dit-il. Je laisse mes bêtes à la garde du ciel, et je cours chercher votre coudrier.

Le docteur tira vers la ville; Farquhar refit son chemin à l'envers jusqu'à ce qu'il retrouvât, sans erreur possible, l'arbre auquel il avait coupé son aiguillon.

Il en trancha un autre, puis creusa, près des racines, un trou où il enfouit la bouteille. Alors tout se passa comme l'avait annoncé le mire : six serpents bruns s'enfuirent, et le bouvier parvint à faire entrer dans le flacon un septième reptile, blanc comme neige, qu'il emporta vers Falkirk.

Dans la cité, notre homme trouva rapidement le logis du docteur, près du marché aux chevaux. Il lui remit les deux baguettes et le serpent tout frétilant dans sa prison de verre; en échange, le bouvier reçut deux lourds sacs, pleins d'or rutilant. Il y avait là une somme qui eût suffi à acheter toutes les terres du pays, depuis le lac de Linlithgow jusqu'au rocher de Stirling. Jamais, de mémoire de bouvier, jamais n'avait-on vu réunis tant d'agnels d'or et d'argent. Indécis, Farquhar branla du chef, en murmurant dans son désarroi :

— Je ne vais plus pouvoir mener les vaches, maintenant que je suis si riche...

— Veux-tu rester avec moi? J'ai besoin d'un aide. Intelligent comme tu es, nous ferons de grandes choses ensemble.

Flatté, le bouvier accepta.

S'étant barricadés dans un laboratoire tout encombré de cornues et de pots chargés d'inscriptions latines, les deux hommes allumèrent le fourneau spagirique avec les branches de ce coudrier auquel tenait si fort le docteur, et qui devait être cousin du noisetier dont les évocateurs du Maudit, aux nuits de sabbat, se servent pour asperger de sang les chandelles de suif humain, entre quoi ils se tiennent.

Puis les deux hommes mirent le serpent bouillir vivant dans un pot, dont Glenarvan enveloppa le couvercle avec une feuille de parchemin vierge. Après quoi, le docteur recommanda à son aide :

— Je dois maintenant me rendre en ville, afin de visiter mes malades. Reste ici, à veiller à ce que personne n'entre.

— Oui, maître!

— Et, sur ta vie! aie soin de ne pas laisser échapper une seule bouffée de vapeur hors du pot — pas une, tu entends? Tu vois : j'ai renforcé la fermeture!

— Oui, maître.

Le mire sorti, notre bouvier, promu aide alchimiste, demeura seul dans le laboratoire, mal éclairé par la flamme obscure d'une chandelle de cire bleue, qui faisait courir des ombres étranges sur divers objets très horribles suspendus au plafond : une momie égyptique, une chauve-souris noyée dans un bocal plein de sang, les cornes noires d'un bouc immonde, et que sais-je encore?

Farquhar commençait de regretter sincèrement les champs baignant dans le grand soleil, et le bétail innocent qui s'y vautre, quand il fit une remarque : en dépit des précautions prises par le docteur, le pot était mal clos : une mince colonne de vapeur s'en échappait en zonzonnant.

Docile aux instructions qu'il avait reçues, l'apprenti-sorcier voulut renforcer la fermeture du matras. Ce faisant, il posa sur l'ouverture son doigt, qui aussitôt se trouva mouillé; une curiosité bien naturelle poussa notre homme à sucer son index : n'était-il pas à propos de savoir quel goût cette vapeur pouvait posséder?

Stupeur! à l'instant même le paysan Farquhar connut,

de science éclatante et profonde, toutes choses terrestres. Et rien, du présent ni de l'avenir, des lois qui régissent les mondes ni des mobiles qui font agir les hommes, rien ne demeura plus caché à l'humble toucheur de bœufs.

Il en demeura tout d'abord assommé. Quand il eut repris ses esprits, ce fut pour décider de n'informer âme qui vive de ce mystérieux pouvoir, d'où, sans nul doute, il y aurait moyen de tirer grand profit.

Lorsque rentra le mire, peu après, il courut sur-le-champ à son fourneau, jetant à la vanvole sa canne et son bonnet carré. Il leva le couvert de la marmite, plongea dans la mixture son doigt qu'il suçait dignement, attendant avec béatitude l'omniscience que ses grimoires lui avaient promise.

Las! le liquide se révélait sans nulle vertu! N'y comprenant rien, Glenarvan, profondément déçu, entra dans une terrible fureur et jeta le pot à la tête de Farquhar, qui s'enfuit sans demander son reste.

Mais ce n'était pas un valet piteux, ignominieusement congédié, qui, l'instant d'après, apparaissait sur les pavés inégaux de la rue, entre les maisons à pignon penchant vers sa disgrâce leurs étages ventrus. C'était un homme qui, sachant tout par la magie du bouillon de serpent, était déterminé à utiliser sa science universelle en vue de conquérir, vite et bien, une fortune prodigieuse.

Aussitôt il s'établit médecin, pensant, car il avait du sens, que, puisque les organes les plus secrets du corps humain allaient lui livrer leurs tares, il saurait du même coup comment guérir les malades qui, pour recouvrer la santé, n'hésiteraient point à le couvrir d'or. Ainsi s'en alla-t-il de ville en ville à travers l'Écosse, obtenant des guérisons miraculeuses et entouré par le respect et la reconnaissance de tous.

Et un beau matin Farquhar arriva dans un pays dont le roi était malade.

— C'est du genou qu'il souffre, dirent les bonnes gens. Plusieurs médecins grassement payés le soignent. Parfois, il va mieux; mais à peine avons-nous le temps de nous

réjouir, que le pauvre sire retombe dans d'atroces douleurs.

Notre savant guérisseur n'en demanda pas davantage. Il alla se promener devant le château royal, et soudain se vit illuminé par la connaissance du mal dont souffrait le roi. Alors il s'écria, hochant la tête d'un air profond :

— Bête noire dans l'os blanc! Bête noire dans l'os blanc!

Le lendemain, revenu sur l'esplanade, le mire improvisé reprit la même chanson. Les passants s'en écartaient, le prenant pour un fou; mais le roi qui l'entendit, et qui pour le moment se tordait de souffrance sous ses courtines dorées, le roi demanda quel était cet homme, et ce qu'il voulait dire.

— Sire, répondit un chambellan, c'est un étranger, qui prétend être un célèbre guérisseur. Il assure connaître, sans examen préalable, le secret du mal dont souffre Votre Majesté.

— Qu'il monte sur l'heure! ordonna le royal patient fort agité.

Deux minutes plus tard, Farquhar se présentait et saluait jusqu'à terre.

— Guéris-moi! supplia le roi. Je te donnerai tout ce que tu pourrais désirer.

— Sire, dit tranquillement l'ex-bouvier, ayez confiance, car je compte bien de vous ôter votre mal.

Ayant observé le genou, Farquhar y découvrit une courtilière, du genre de celles qui vivent dans les racines de nos chardons, sur la lande. Cette bestiole, toute noire et comme vernie, rongea l'os du malade! Le mire, l'enlevant de la plaie, la montra au roi, en lui expliquant :

— Sire, ce sont vos médecins qui ont mis là cette bête noire, et cela à fin d'entretenir votre mal. Ils la retiraient de temps en temps, quand ils vous voyaient sur le point de mourir, mais ils la remettaient dès qu'ils vous trouvaient mieux. Maintenant, leur malice est déjouée; vous ne souffrirez plus.

En effet, le souverain guérit rapidement. Il ne pouvait tout d'abord croire à son bonheur; quand il en fut tout à

fait certain, il pensa accroître sa félicité en faisant pendre les médecins criminels. Puis il donna à son guérisseur des terres, de l'or, et enfin sa propre fille en mariage.

Et ce dernier don ne fut pas le moins précieux.

\* \* \*

L'après-midi de ce même jour, les châtelains de Neidpath et leurs hôtes cheminaient dans la forêt que Mai paraît de ses lumineux prestiges. Il flottait une douceur bleue dans l'air, une douceur verte dans les rondaisons baignées de soleil. On eût dit que le souffle de la brise, agitant doucement les feuillages, était la dérobadé légère des sylphes fuyant les hommes, et invisibles dans le printemps dont ils portent la livrée, couleur d'émeraude.

Campée avec grâce sur son palefroi blanc, son petit pied armé de l'éperon d'or posé d'aplomb sur l'étrier, Mary avançait seule à quelques toises de son père, qui s'entretenait avec un groupe de bardes. La jeune châtelaine rêveuse — soucieuse, pour mieux dire — était prête à mettre, avec confiance, puisque son père en avait manifesté le désir, sa petite main loyale dans celle d'un de ces bardes dont le chant traduisait si bien le charme et la force de la vieille Écosse; mais... quel serait-il celui-là? et que vaudrait-il, l'élu qu'elle ne pourrait, avant les noces, connaître que par son bardit?

Vaguement inquiète, Mary de Neidpath suppliait la Vierge pure de lui envoyer un signe quelconque, qui lui permit de se faire une idée de ce que pourrait être son époux... et de l'aider à le choisir.

La jeune fille en était là de ses réflexions, quand elle se vit arrêtée par une branche fourchue, indiscrètement glissée sous son pelisson doublé d'hermine. Comme elle cherchait à se dégager, ce qui était difficile, car le palefroi renâclait en se voyant retenu dans sa marche, Mary soudain entendit un cavalier s'approcher à souples foulées. Elle tourna la tête : Quentin Barrisdale, le barde brun, accourait :

— Permettez, damoiselle, dit-il à grand respect.

Adroit et preste, il dégageait le vêtement qu'il drapa sur

les grâces épaules. Puis, tirant son chaperon avec une grâce virile, il s'écarta sans attendre d'être remercié, et rejoignit le vieux Strophantus, dissertant doctoralement sur le type parfait de moutier roman, enrichi de style primitif anglais, que présentait depuis tantôt deux siècles la cathédrale Saint-Magnus, à Kirkwall, capitale de ses Orcades natales.

Mary joyeusement pressait le palefroi blanc. Le signe qu'elle demandait au ciel, ne venait-il pas de lui être donné benoîtement, par l'envoi du barde brun à son aide? Elle le pressentait, elle pensait en être presque sûre... Et déjà la jeune fille souriait à son destin, qu'elle croyait voir se préfigurer devant elle, quand elle aperçut, à vingt pas, le regard de Richard Lassendean, le barde blond, posé sur elle. Et ce regard était si triste, en sa discrétion même, que Mary de Neidpath sentit s'envoler sa satisfaction. Choisir? elle ne savait plus... elle ne pouvait pas...

## X

## LE FORGERON ET LES FÉES

IL serait vain de le celer, le haut prix affecté par le thane de Neidpath à la joute des bardes, excitait parmi eux une considérable émulation. Le charme de Mary tentait tous les aèdes, et parmi ceux-ci, qui en somme n'étaient que de faibles hommes, certains s'intéressaient moins encore à l'héritière qu'à l'héritage. Chacun, dans les jours où il attendait son tour de chanter, cherchait avec application, parmi les traditions de son comté, celle qui lui semblait le plus propre à lui assurer l'une et l'autre.

Le barde Menteith, du Perthshire, réfléchissant aux espoirs permis, eut tout à coup la pensée que les petites filles, à l'habitude, aiment fort les histoires extraordinaires. Dans le cas où, — ce que les bardes ignoraient — dans le cas où les préférences de lady Mary dussent peser de quelque poids sur la décision finale, il y aurait peut-être plus de chances en faveur de celui qui lui offrirait un conte fantastique, le plus fantastique qu'un barde pût trouver en son répertoire. Stimulé par cette perspective, Menteith, après avoir accordé sa rote, annonça, plein de confiance en son étoile :

## LE FORGERON ET LES FÉES.

Ayant toussé discrètement afin de s'éclaircir le gosier, il tenta l'épreuve :

Dans mon village d'Abernethy, sommeillant à l'ombre de sa haute tour ronde, plus vieille que l'invasion des

Normands, et qui verra encore couler bien des siècles, on raconte une histoire prodigieuse, qui arriva jadis au forgeron Mac Eachern.

Cet homme avait un fils, Donald, beau garçon sur lequel, étant demeuré veuf de bonne heure, l'artisan avait concentré toute son affection. Et le gaillard en valait la peine, car, lorsqu'il parvint à treize ou quatorze ans, il était le plus avenant et le plus vigoureux du bourg. C'est alors que le malheur fondit sur le toit de Mac Eachern.

Brusquement Donald se mit à maigrir. On le vit devenir chétif; sa peau fraîche se flétrissait, ses muscles fondaient; bref, il déclinait de semaine en semaine. Bientôt, n'ayant plus la force de se lever, il ne quitta son lit ni de jour ni de nuit. Cependant son appétit était devenu phénoménal : il eût dévoré une brochette de grouses à chaque repas, si son père avait pu la lui offrir.

Mac Eachern, frappant à tour de bras sur son enclume, dans le vain espoir d'arriver à contenter l'appétit de son garçon, Mac Eachern en perdait le peu de latin qu'il eût jamais su. Tourmenté, il décida d'aller consulter le vieux Douglas, vieillard très sagace respecté de chacun, et dont les avis étaient mieux écoutés que ceux de tous les baillis du comté, depuis le loch Earn jusqu'à la bouche de la Tay.

Recroquevillé dans son fauteuil, qui datait du temps où la reine Marguerite mourut de chagrin en apprenant que son mari et son fils aîné avaient été tués à la bataille, Douglas écouta patiemment le récit de son visiteur. Puis il caressa sa barbe, longue comme un poireau des Galles, et déclara :

— Ton fils, mon ami, il a dû être enlevé par les fées; elles lui ont substitué un autre enfant... à moins que ce ne soit un très vieil homme!

Mac Eachern ne fut pas trop surpris. Chacun sait, en Écosse, que nous sommes environnés de génies, fées, lutins, banshees, ou appelez-les comme il vous plaira, qui demandent seulement aux humains, en échange de leur bienfaisance, de les respecter et d'être bons avec eux à

l'occasion. Toutes nos grandes familles, à l'imitation des Tullochsons prospérant à Strathesgey, possèdent leur brownie familier, petit esprit à la peau brune, actif et vigilant, qui a, entre autres mérites, celui de prédire l'avenir, et que l'on se transmet par héritage, de génération en génération.

Simple forgeron, Mac Eachern n'aurait su prétendre à l'honneur d'avoir son brownie ou sa fée personnelle; mais il révérait fort ces dames, tirant toujours son bonnet quand il entendait des bruits insolites en traversant un bois, ou en longeant un de ces lacs où nul n'ignore que les *fairies* fréquentent volontiers. Ayant donc la conscience nette de tout méfait, grand ou petit, commis envers les fées, Mac Eachern répondit, véritablement soulagé :

— Je suis bien content que tel soit le cas, grand-père; les fées ne me veulent sûrement pas de mal, puisqu'elles n'ont jamais rien eu à me reprocher. Dites-moi maintenant ce que je dois tenter, dans le dessein bien arrêté où je suis de retrouver mon garçon.

— Eh! Comme te voilà pressé, l'ami! riposta le vieux Douglas, avec un rire en coques de noix heurtées, qui se perdit dans l'étope jaune de sa barbe. Il faut d'abord s'assurer s'il y a bien eu substitution, comme je le pense.

— C'est juste; mais ce sera peut-être difficile, de le savoir...

— Écoute-moi, et suis exactement mes conseils. Tu vas rassembler le plus grand nombre que tu pourras de coquilles d'œufs vides, point fêlées...

— Des coquilles d'œufs?

Le forgeron demeurait interdit; son compagnon poursuivait, imperturbable :

— Tu les rangeras dans la chambre de ton malade, devant son lit, puis, quand il les aura bien vues, tu iras puiser de l'eau avec elles, en feignant de succomber sous leur poids. Enfin, lorsqu'elles seront pleines, tu les disposeras debout dans la cendre autour du feu, sous le manteau de la cheminée. Tu verras alors ce que dira le garçon tassé dans son lit.

Avec docilité, Mac Eachern suivit de point en point le conseil du vieil homme. Donald, ou du moins l'être chétif allongé dans le lit, et répondant pour lors à ce nom, Donald le regardait faire avec stupeur. Quand tout fut exécuté ainsi que Douglas l'avait recommandé, un fol éclat de rire s'évada de la couchette, et le malade s'écria :

— J'attends aujourd'hui ma huit centième année, et je n'ai jamais rien vu de pareil, je l'affirme!

Mac Eachern comprit alors que cette forme couchée, débile et dévorante, n'était pas son fils. Il courut rendre compte à son vieux conseiller de ce qui s'était passé, et lui demanda ce qu'il devait faire maintenant, en vue de mener à bien l'exécution du falot personnage.

Le vieillard lui recommanda tout bonnement de saisir le malade et de le jeter dans le feu flambant en sa cheminée.

— Dans le feu! protesta le brave artisan, frappé d'horreur.

— Oui, dans le feu. N'aie crainte, il ne brûlera point, il s'envolera à travers le plafond. Tu viendras me le dire dès que ce sera fait; je t'enseignerai alors comment tu devras agir afin de recouvrer au plus tôt ton enfant.

Le forgeron rentra chez soi perplexe, car l'idée de jeter au feu un corps vivant n'avait, et cela va de soi, jamais effleuré son âme honnête. Cependant, si forte était sa volonté de se débarrasser de cet être mystérieux, et si grand son désir de reconquérir son fils, si forte enfin la confiance qu'il portait au vieux Douglas, qu'il se décida à l'acte terrible qui lui était recommandé.

Notre homme jeta donc un gros fagot dans l'âtre, et quand les flammes s'en approchèrent en crépitant, Mac Eachern, s'approchant du lit sans mot dire, en tira brusquement l'être qui s'y prélassait, et d'un vigoureux effort le jeta au brasier.

Avec un inexprimable soulagement, le forgeron, la seconde d'après, vit le malade, déployant une prestesse bien inattendue des huit cents années d'âge qu'il avait annoncées, s'envoler vers le plafond, et passer tel qu'une ombre à travers le toit.

— Bon voyage! lança l'artisan véritablement délivré d'un grand poids. Et maintenant, il me faut mon Donald... A qui le réclamer?

— Aux fées! répondit un peu plus tard, sans hésiter, le vieux Douglas consulté. Voici ce que tu vas faire : tu t'en iras, la nuit prochaine, au faite de la colline de Moncrieffe, qu'elles hantent tous les soirs, chacun sait cela! Tu te seras muni d'un couteau, d'une bible et d'un coq. Avec le couteau, tu creuseras dans la terre un trou aussi profond que tu pourras, à seule fin d'aider les fées à en sortir. Et tu laisseras le couteau planté dans le sol, sans quoi celui-ci se refermerait aussitôt. En attendant que les fées se manifestent, tu liras un ou deux chapitres de la bible... ainsi seras-tu maintenu en sereine patience...

— Mais, mon fils?

— Attends donc! Lorsque les fées paraîtront, tu les admireras, dansant leur ronde. Ne les interromps pas, surtout! jusqu'à ce qu'elles soient à bout de souffle. A ce moment seulement tu leur offriras ton coq. En échange, tu les prieras bien gentiment de te restituer ton Donald. Si tu sais t'y prendre assez adroitement, elles te le rendront.

Mac Eachern se confondit en remerciements émus; puis il rentra chez lui, où il attendit le soir avec une grande anxiété. La nuit venue, muni des trois objets que lui avait désignés le vieil homme, le forgeron gagna la colline de Moncrieffe, site superbe d'où l'on contemple à ses pieds toute la splendeur de l'Écosse, nouée comme un bouquet par le ruban de la Tay, dont le clair de lune moirait d'argent les eaux limpides. Dévoré d'angoisse, le père, se conformant minutieusement aux instructions du sagace Douglas, ouvrit sa bible au hasard, et y plongea le nez.

Notre homme n'avait pas lu dix versets, qu'une première fée sortit de terre, blanche et légère dans sa robe transparente, telle qu'une fumée qui prendrait corps en arrivant à l'air. Dans la pénombre, des gemmes étincelaient au diadème enserrant ses cheveux d'or fluide, ainsi qu'aux cercles d'or pressant la chair lumineuse de ses bras blancs, et aux boucles ciselées de sa ceinture.

Dix, vingt de ses sœurs la suivirent, les unes blondes, les autres brunes, auburns aussi, toutes différentes, toutes exquises, avec des sourires de reines et des regards d'archanges. Aussitôt, nouant leurs doigts fragiles, elles entamèrent sur la prairie une ronde harmonieuse. Des fleurs s'ouvraient sous leurs petits pieds; et un halo de vert léger, couleur favorite des sylphes et des fées, irradiant de leurs corps à peine voilés, flottait autour de leurs ébats, illuminant doucement la campagne.

Blotti derrière un chêne, pénétré d'admiration, visité par la crainte aussi, Mac Eachern ne se lassait pas de regarder les délicieuses créatures. Quand elles s'abattirent, haletantes, sur l'herbe emperlée de rosée nocturne, notre forgeron se présenta bien poliment, son bonnet d'une main, son coq de l'autre. Il offrit cet animal à la plus jolie des fées, qui se trouvait être leur souveraine. En même temps il réclama son fils, par un discours trop bredouillé pour que j'en offense les oreilles de Vos Seigneuries. Et la reine des fées lui répondit, acceptant son présent :

— Certes oui, nous allons te rendre ton garçon, brave homme! Et tu nous remercieras de te l'avoir pour un temps enlevé, car nous lui avons appris à forger mieux et plus rapidement que ne fera jamais le plus habile forgeron du comté, toi compris.

— Mille grâces, madame la fée. Où est-il, mon Donald?

— En rentrant, tu le trouveras chez toi, tout à l'heure.

— Et... d'où vient-il?

La fée eut un rire qui sonna en cascade de perles :

— Tu es trop curieux, brave homme! Il n'a pas le droit de te le dire. Ne le questionne pas, ce serait perdre ton temps!

En dépit de cette défense, Mac Eachern s'efforça de faire parler Donald, dès qu'il fut rentré dans sa chaumière; mais l'adolescent fut bien empêché de lui répondre, car dès qu'il l'essaya, il se trouva soudain muet. Malgré ses efforts et ses supplications, il resta ainsi un an et un jour. Combien son père regrettait de n'avoir pas écouté la recommandation de la fée!

Enfin, ce laps de temps écoulé, il recouvra la parole, et

son adresse vraiment extraordinaire amena, autour de l'enclume paternelle, une foule de clients — une foule si grande que le forgeron jamais n'en avait connu la pareille.

\* \* \*

Trompant l'espérance de Menteith, Mary de Neidpath salua la fin de son bardit par une petite moue, prouvant assez que l'histoire de ce Mathusalem ensorcelé ne plaisait guère à sa jeunesse. Le thane, qui observait beaucoup sa fille en ces journées où le destin de celle-ci allait se décider, le thane jugea qu'elle avait le goût bon; aussi lui dit-il, avec un paternel sourire, le soir venu :

— Ce n'est pas le barde Menteith qui a su trouver la clé de ce petit cœur, n'est-il pas vrai, mon enfant?

— En effet, mon père.

— Vous n'avez pas encore choisi?

— Non... c'est fort difficile, je l'avoue.

— Sans doute; mais, continua le père soucieux, aucun de ces bardes ne vous plaît-il, décidément? Si vous avez une préférence, confiez-vous à moi. Peut-être pourrai-je...

— Je vous remercie, mon père; mais en toute sincérité, je ne sais... Deux d'entre eux cependant me semblent supérieurs aux autres, confia Mary en posant bien droit sur son père l'éclat de son regard pur, reflet d'une âme n'ayant rien à cacher.

— Et quels sont-ils?

— Notre chapelain m'a dit qu'ils se nomment Quentin Barrisdale et Richard Lassendean. Je leur trouve gentes façons et agréable mine; mais je n'en sais pas plus, et me méfie de les juger sur leur bon air.

— J'en sais, moi, davantage, assura sir Duffryn. Vous le pensez, ma mie, je ne suis pas sans m'être quelque peu renseigné sur mes hôtes : c'est plus qu'un droit, c'est un devoir, et d'autant plus que l'un d'eux doit devenir votre époux. Lassendean comme Barrisdale est de bonne souche, tous deux appartiennent à nos vieux clans; mais Lassendean est pauvre, m'a-t-on dit...

— Cela est sans importance, que je crois! fit la jeune châtelaine avec quelque vivacité.

— Ce n'est rien, ou c'est beaucoup, selon le caractère de l'homme. S'il domine sa pauvreté, elle l'honore; s'il se laisse dominer par elle et cherche à tout prix le moyen d'en sortir, elle le rabaisse. Vous a-t-il, d'aventure, parlé quelquefois?

— A peine, mon père.

— Et Barrisdale?

— Il m'aida l'autre jour, en forêt; mon manteau s'était accroché...

— Oui, j'ai vu. Alors, cet empressement... vous lui en savez bon gré?

Souriante, Mary de Neidpath secoua sa tête mutine :

— Pas plus qu'il ne sied, mon père.

## XI

## LA FILLE DE LA MER

Vous voyez en moi un homme du Sutherland, déclara, préparant sa harpe, le barde Lennox. Mon pays est, sans conteste, le plus beau de l'Écosse, la mer y lance sans répit ses escadrons de flots casqués d'écume à l'assaut des falaises, qui leur oppose des barrières déchiquetées, mais infranchissables. Et dans les longs fjords qui les creusent au fond des lochs, au sein des kyles, se jouant à travers les vagues, sommeillant sur la grève, vivent LES FILLES DE LA MER.

Ce sont d'admirables êtres au corps de femme, à la chair nacréée, aux yeux d'aigue-marine. Elles s'ébattent nues au soleil, et folâtrent dans les embruns, ceinturées d'algues, des rameaux de corail tressés avec leur opulente chevelure vert glauque, où flottent des reflets argentés. Ce ne sont pas des sirènes comme celles que vit le divin Ulysse, comme en rencontrèrent l'aventureux Jason et ses compagnons, car celles-ci possèdent des corps entièrement féminins, parés des lueurs rosées du coquillage burgau.

Souvent elles viennent coiffer leurs cheveux ondes à la surface des eaux, qui doucement, par les beaux jours d'été, caressent en jasant leurs hanches rondes et leurs seins fleuris. Jolies, malicieuses, parfois cruelles, elles se plaisent à attirer près d'elles le pêcheur, comme aussi le chevalier passant près du lac ou de la mer, leur domaine. Souventes fois elles s'amuse à enlever les jouvenceaux, et les transportent au fond des eaux, dans leur palais de



crystal, où les jours passent comme des éclairs, occupés aux plaisants jeux d'amour. Et quand les heureux élus reviennent enfin sur notre monde terrestre, ils sont surpris de rencontrer par les chemins les arrière-neveux de leurs amis d'autrefois, qui s'égayent à la vue des vêtements taillés à la mode du siècle passé, portés par ces revenants.

Donc, au village de Melness, sur le Kyle of Tongue, vivait chichement un pêcheur bien vieux, bien pauvre. Shelbaig était son nom. Il assurait n'avoir jamais eu de chance, ni dans son métier, ni au cours de sa vie. Ce pourquoi sa barque était l'une des plus décrépites entre celles qui, à marée basse, s'alanguissaient, endormies sur la grève; et sa chaumine aussi paraissait la plus misérable parmi les humbles logis qui se tassaient l'un contre l'autre sur l'herbe pelée de la falaise, afin de mieux résister au vent accouru du large.

Certain jour, comme Shelbaig, souffrant de ses rhumatismes, tirait avec mélancolie ses filets vides sur le sable, il vit venir à lui une fille de la mer. Ses pieds aux ongles roses posaient à peine sur la grève micassée, et l'envol de sa chevelure, qui dans la brise flottait telle une crinière éployée, faisait valoir les lignes harmonieuses et fermes de son corps.

Shelbaig s'étonna, car il n'est point coutume que les belles filles, de la mer ou de la terre, s'intéressent aux vieux ou aux infirmes, jusqu'à venir vers eux, souriantes et amicales.

Celle-ci cependant se pencha sur les filets; constatant qu'ils se trouvaient flasques et vides, elle cisela, de ses lèvres vermeilles, la plus jolie petite moue qui se puisse imaginer.

— Pauvre homme! Tu as été bien malchanceux aujourd'hui, commença-t-elle. Dis-moi, semblable méchef t'arrive-t-il souvent?

— Hélas! presque chaque jour, madame la fée!

— Je ne suis pas une fée, bonhomme, simplement une ondine. Cela peut se voir à mon costume.



Il vit venir à lui une fille de la mer.

Elle se redressait, si belle avec sa ceinture d'algues vernissées par la mer, que le pauvre hère en fut ébloui. Il balbutia, pénétré de confusion :

— Excusez-moi, madame; je... je n'avais pas osé vous regarder...

— A ton âge, cette indifférence est permise. Et tiens! proposa l'ondine, je t'offre de remplir tes filets, pour te prouver que je te pardonne. Chaque jour tu les ramèneras remplis à craquer de poissons, si tu consens à me livrer ton premier fils.

— De fils, objecta Shelbaig, en hochant la tête, je n'en ai pas, ni premier ni autre. Et cela se sait que nous sommes trop vieux, ma bonne femme et moi, pour pouvoir en espérer maintenant.

— Sornettes! répliqua l'immortelle, sans ambages.

Elle plongea la main dans le petit sac de laminaires, lustré ainsi qu'une feuille de caoutchouc, qui battait sur sa hanche ivoirine, et en tira un objet que le pêcheur ne vit point tout d'abord.

Avant d'ouvrir les doigts, elle lui demanda encore :

— Que possèdes-tu, sur la terre?

— Peu de choses, madame : une jument, une chienne, une femme...

— Voici donc, reprit l'ondine en lui tenant une pincée de semences brunâtres, voici trois graines pour ta femme, trois graines pour ta chienne, trois pour ta jument, et enfin trois pour toi, que tu devras planter devant ta maison.

— Je vous remercie bien, madame, fit le vieil homme en considérant, éberlué, ce singulier présent; mais...

— Attends, poursuivit la fille de la mer. Le temps venu, tu auras trois garçons, trois poulains, trois chiens et trois arbres; es-tu satisfait?

— Me voilà donc riche! s'écria le bon homme, tout joyeux.

— Attends encore! Je reviendrai chercher ton premier fils lorsqu'il aura trois ans. Et si, plus tard, l'un ou l'autre de tes garçons, vivant au loin, venait à mourir, tu en serais averti sans délai : l'un de tes trois arbres se dessècherait aussitôt.

Elle dit, et, levant au-dessus de sa tête, en les unissant, ses bras au modelé pur, d'un coup de talon elle s'élança dans les vagues, où elle plongea. Shelbaig ne devait plus la revoir sur la grève; mais, ainsi que la fille de la mer le lui avait annoncé, son foyer successivement s'enrichit de trois garçons, son écurie de trois poulains, sa cour de trois chiens, et le seuil de sa chaumine, de trois arbres aussi. De plus, chaque soir les filets du pêcheur regorgeaient de frétilants poissons argentés.

Le vieil homme cependant n'oubliait pas la redoutable échéance, que d'ailleurs il se promettait d'é luder.

Trois années après la naissance de son premier fils, qu'il avait nommé Robert au saint baptême, lorsqu'il se rendit à la pêche, il eut grand soin de ne pas emmener l'enfant, ainsi qu'il faisait d'habitude. Il espérait, agissant ainsi sauver son fils.

Mais la barque était sur le point d'atteindre l'estuaire du loch Eriboll, lorsque, à trois brasses, dans un remous d'eau écumeuse, une ondine surgit des vagues à mi-corps. Bien qu'il ne l'eût pas vue depuis le jour mémorable où datait sa fortune, Shelbaig la reconnut sans peine, et résolut aussitôt de payer d'audace. Il continua donc sa route, sans essayer de fuir, et comme si de rien n'était.

— Holà! pêcheur, lança la fille de la mer, as-tu songé à ta promesse?

— Quelle promesse? demanda notre homme, feignant d'être à cent lieues de la pensée qui obsédait son esprit?

— Eh bien! ton fils! Tu me l'amènes, je suppose? N'a-t-il pas trois ans aujourd'hui?

— C'est ma foi vrai! Pardonnez-moi, madame, j'avais oublié ce détail! Tout à fait oublié!

Il paraissait si sincère que la fille blanche aux cheveux glauques se laissa prendre à la ruse. Elle daigna accorder, pour la livraison de l'enfant, un délai de quatre années. Et ayant réfléchi peut-être qu'il n'y avait aucun intérêt à s'encombrer d'un marmot si jeune, elle disparut dans les flots, en faisant au pêcheur, du bout des doigts, un signe amical.

Enchanté par le succès de son astuce, encouragé dans sa résistance, Shelbaig, quatre ans plus tard, invoqua la même défaillance de mémoire. Et l'ondine consentit un nouveau délai; toutefois, elle se montra plus sévère :

— C'est la dernière fois, gronda-t-elle, que je me dérange en vain pour toi, mortel ingrat! Si dans sept années tu ne m'amènes pas ton fils, je déchaînerai sur lui tous les monstres de la terre, et ils sauront bien, où qu'il se cache, le dépecer tout vif! Réfléchis, vieil homme; à la gravité de mes paroles.

Terrifié, le pêcheur s'enfuit sans répondre.

Les sept années nouvelles passèrent comme avaient passé les autres. Shelbaig voyait avec effroi le temps couler, comme l'eau sous l'étrave de sa barque. De mois en mois il devenait plus mélancolique, et lorsque approcha le terme fixé par l'ondine, le pauvre homme se montra si taciturne, que Robert lui en demanda la raison.

Alors le pêcheur révéla la convention qu'il avait passée avec la fille de la mer, les menaces que celle-ci avait proférées, et dont lui, Robert, devrait supporter tout le poids.

Ami de l'aventure ainsi que sont les garçons, fiers de leur jeunesse et de leur vigueur, l'adolescent déclara aussitôt, tout souriant :

— Mais je suis prêt à obéir à cette fée des eaux, mon père! Un petit voyage au fond de la mer ne m'effraye point, même j'y prendrai grand intérêt.

— Cependant il m'épouvante pour toi, mon garçon, et je m'y refuse, je te le dis tout net. Si tu vas rejoindre cette sorcière marine, qui sait dans quel état tu nous reviendras? Et quand? Ta mère et moi nous sommes bien vieux déjà, l'avenir nous est chichement mesuré... te reverrons-nous, seulement?

— Père... commença Robert attristé.

— C'est la loi de nature hélas! nul n'y peut rien... Si le désir de gagner les pays que tu ne connais point te possède, va parcourir sans tarder notre Écosse : c'est la plus belle terre sous les cieux; et tu nous reviendras bientôt, ayant vu comment va le monde.

— Je pars donc, mon père. A cheval sur Lowry, mon poney noir. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'emmennerai aussi Wallis, notre colley à longs poils : c'est celui de nos trois chiens qui m'est le plus attaché; et pour garder les troupeaux, si d'aventure le destin m'y amène, il n'a pas son égal dans le Sutherland.

— Mais, malheureux enfant, si tu rencontres les monstres dont a parlé l'ondine?

— Va me faire préparer une épée par le forgeron du village, père. Pourvu qu'elle soit vraiment solide, je ne redouterai rien ni personne, et me rirai aussi bien d'un géant que d'un dragon.

Le pêcheur s'en fut donc chez son ami, l'artisan de l'enclume; il en rapporta une lame qui paraissait forte, mais que Robert brisa sur son genou, en l'essayant. Une seconde subit le même sort. Une troisième enfin résista, et le jeune homme s'en ceignit joyeusement. Ensuite il embrassa tendrement ses parents, siffla son chien et sauta sur le dos de Lowry, son poney râblé des Shetlands.

Le jeune garçon avait si belle mine ainsi qu'en le voyant partir, sa bonne femme de mère, qui pleurait de fierté autant que de tristesse, s'assura qu'il rapporterait dans sa musette la couronne d'Écosse, pour le moins.

Notre cavalier se dirigeait paisiblement vers l'intérieur des terres, en direction du bourg d'Altnaharra, quand des aboiements furieux, des battements d'ailes précipités et des sifflements aigus, auxquels se mêlaient les jappements bien connus du colley, attirèrent l'attention de Robert. Mettant pied à terre, il courut vers le fourré d'où partaient les aboiements de Wallis; là il trouva un cadavre de mouton fraîchement égorgé, que se disputaient sauvagement un dogue, un faucon pèlerin et une belle loutre au poitrail gris.

L'approche de l'homme fit reculer les voraces animaux, appêtant qui ses crocs, qui ses serres ou ses griffes, en vue de déchirer l'intrus. Mais Robert en usa doucement avec eux :

— Que craignez-vous de moi? leur demanda-t-il. Et pourquoi me voulez-vous du mal? Je ne songe qu'à faire de ce

mouton un partage équitable, dont vous serez tous satisfaits. Je veux que chacun de vous ait sa belle part, et que l'accord revienne dans votre groupe, tel qu'il était dans le passé.

Le jeune homme ayant fait comme il l'annonçait, aussitôt le trio s'apaisa. Même, la reconnaissance, si pesante à certains hommes, sembla légère à ces animaux-ci, car ils s'écrièrent d'une seule voix :

— Je te promets mon aide! Je te promets mon aide! En cas de besoin, compte sur moi!

— Merci, répondit Robert, sautant en selle. J'accepte : quel est celui qui peut assurer que le lendemain il ne sera pas bien aise de recevoir du secours?

Cependant, poursuivant sa route sans encombre, le cavalier arriva bientôt au palais du roi. Là, hardiment, il demanda à l'intendant de lui donner le commandement d'une compagnie dans les archers de la garde. Las! On lui rit au nez, en lui faisant remarquer que ce n'est point ainsi que vont les choses...

Deux jours après, le fils du pêcheur, qui commençait d'avoir grand'faim, fut tout heureux de se voir engagé en qualité de berger du gros bétail. Encore ses gages devraient-ils être proportionnés à la quantité de lait que fourniraient ses vaches.

En fait de prairies, le garçon de Melness ne connaissait guère que les champs de varech laissés par la mer sur les grèves, au lendemain des gros temps. Assez embarrassé, le premier jour, Robert mena ses bêtes dans un pré voisin; mais l'herbe en était si maigre, que les vaches donnèrent peu de lait le soir; aussi le berger ne reçut-il qu'un salaire dérisoire.

Instruit par l'expérience, Robert, le lendemain, découvrit un vallon fertile où, tout le jour, le troupeau s'en donna à cœur joie. Mais au moment de rentrer, un invraisemblable géant se dressa devant le garçon, en frottant l'une contre l'autre des mains larges comme des ailes de moulin :

— Ha! ha! te voilà donc! gronda ce monstre; la belle fille de la mer m'avait bien renseigné.

— Que voulez-vous de moi? demanda le berger qui, par bonheur, en guise de houlette avait sa bonne épée.

— Tu vas l'apprendre, mauviette! D'abord, je me réjouis de sentir ici de la chair fraîche, avec laquelle je pourrai me déroouiller les dents.

Il avançait deux doigts, en vue de saisir le jeune homme à la taille, afin de le gober, comme il eût fait d'une crevette; mais Robert ayant fait un bond en arrière, engagea vaillamment la bataille, l'épée haute. Son bon chien, plantant aux jarrets de l'homme ses dents d'acier, renversa ce monstre, auquel la douleur arracha un cri strident. Vainement il tenta de se relever, il semblait rivé au sol, ce qui permit au fils de Shelbaig, escaladant le corps abattu, de lui couper la gorge.

Notre ami rentra au palais sans se vanter de sa victoire, car c'était un modeste; mais il reçut les félicitations de l'intendant royal, car les vaches, ayant bien pâturé dans le vallon, donnèrent, ce soir-là, un lait abondant et crémeux.

Quand le troupeau eut tondu toute l'herbe de cette prairie, le pâtre l'emmena plus loin, sur les pentes verdoyantes du Ben Loyal. Là le jeune garçon fut attaqué par un autre géant, venu sans doute sur les indications de la vindicative ondine; mais Robert en fut vainqueur aussi facilement que du premier.

De retour au palais, le jeune triomphateur se vit accueilli cette fois par des lamentations générales. Une fille de ferme gémissait dans son tablier :

— Hélas! Quel grand malheur!

— Mais qu'y a-t-il donc?

— Depuis des années vit dans notre pays, gitant quelque part au fond d'une caverne, une affreuse bête velue possédant trois têtes et à qui tous les ans une fille pure doit être livrée. La victime est tirée au sort, et aujourd'hui le destin a désigné la fille de notre roi, la princesse Betsy.

Certes, le berger n'avait jamais aperçu l'héritière du trône; cependant il se trouva convaincu tout de suite que c'était une chose affreuse de la sacrifier ainsi à un animal

immonde. Même il exprima son indignation avec une vigueur qui le fit remarquer de tous.

Tandis que chacun approuvait Robert, l'intendant, venant à traverser la cour, expliquait, s'efforçant de se rassurer lui-même, en même temps que le menu peuple désemparé :

— Par chance, nous avons un prétendant à la couronne, qui, désireux d'épouser notre princesse, va, en deux temps et trois mouvements, nous débarrasser de ce monstre.

— Quel est donc ce héros?

Gravement, l'intendant hocha la tête, puis il répondit avec emphase :

— Oh! c'est un grand général d'armée!

Robert n'en demanda pas davantage, mais, ayant rentré le troupeau dans son étable, il s'en fut au plus vite seller son poney noir, et se promit d'assister, fût-ce de loin, aux événements qui allaient se dérouler.

Ainsi vit-il, devant lui, la fille du roi et le général d'armée susnommé, se diriger côte à côte vers la campagne. Le guerrier était revêtu d'une cotte de mailles rouge, très longue et sans défaut; son heaume, déjà lacé pour la bataille, s'ornait d'une escarboucle au faite de sa calotte dorée, et il brandissait une épée normande lourde et longue, à pommeau plat. Enfin son aspect était tout à fait terrifiant, si bien que Robert pensa, avec quelque amertume, que le monstre ne pouvait que ramper en tremblant, aux pieds d'un si rutilant adversaire.

Cependant les choses se passèrent d'une manière imprévue; aussitôt que la princesse lui eut désigné, tache sombre au flanc de la colline prochaine, la gueule de l'ancre où baugeait la Bête, le héros des armées, blême et tremblant, fit demi-tour et courut se cacher.

Betsy abandonnée se trouva fort malheureuse, seule devant cette caverne d'où surgirait, au soir, le monstre prêt à se ruer sur sa victime sans défense! D'autre part, ayant été désignée comme la proie de cette année, elle n'avait ni la volonté ni même le désir de se soustraire à son sort.

Par bonheur, Robert n'était pas loin; en quelques foulées du poney noir, il rejoignit la pauvrete, et lui mettant son épée sous les yeux, il s'efforça de la rassurer :

— Je suis Robert, le nouveau berger du roi votre père, annonça-t-il, et c'est là ma houlette. Avec elle, princesse, je vais vous délivrer de ce monstre. Où est-il?

Betsy, un peu réconfortée par le franc visage et les paroles hardies de ce nouveau champion, désigna la caverne :

— Il est là; mais cet animal ne sort qu'au crépuscule...

— Soyez sans peur : je l'attendrai patiemment. Et en dormant, afin d'être pourvu de forces neuves. Dès que vous verrez apparaître la Bête, éveillez-moi, princesse!

— Comment le pourrai-je, berger?

— Vous passerez à ma main gauche l'anneau que vous portez au doigt.

Déjà Robert avait mis pied à terre. Il attacha son cheval à un arbre voisin, s'étendit sur le sol, et, serrant sa bonne épée dans ses bras, s'endormit avec la sérénité des cœurs purs.

La princesse, le regardant dans son sommeil, trouvait belle mine à ce pâtre, et pria pour qu'il fût victorieux.

De toute la nuit, le monstre, sans doute repu, ne sortit point de sa tanière. Mais, contrairement à son habitude, il s'éveilla à l'aube, et ses trois têtes hideuses, balancées au bout de longs cous dépourvus de poils, apparurent sur le seuil de l'antre. Sans perdre un instant, Betsy glissa la bague au doigt du berger, qui, aussitôt réveillé, s'avança d'un cœur ferme sus au dragon.

Le combat s'engagea; il fut terrible, le monstre vomissant du feu et battant l'air de sa queue fourchue, qui cherchait à étreindre Robert en vue de l'étouffer. Enfin le jeune intrépide réussit à couper une des trois têtes de la Bête; celle-ci s'enfuit alors, en répandant un torrent de sang noir.

Ramassant cet horrible chef, notre ami l'enfila sur une branche d'osier, et la remit à la princesse.

— Portez ceci à votre père, pria-t-il; pour moi il s'en

vient temps de rejoindre mon troupeau. Mais souvenez-vous, princesse, que mon bras ne vous fera jamais défaut, si vous daignez à nouveau accepter mes services.

Elle le regarda, ses yeux exprimaient une gratitude déjà presque tendre.

— J'ai toute confiance en vous, murmura-t-elle.

Ils se séparèrent, et Betsy revint vers le palais, portant sur son dos le pesant trophée. Arrivée aux abords du château, elle rencontra le général des armées qui, revenu de sa frayeur, hésitait à se présenter devant le roi sans celle qu'il avait promis de sauver. En la voyant approcher, il accourut, laissant éclater sa fatuité avec sa joie :

— Chère princesse! Je le savais bien, que vous reviendriez victorieuse de cet affreux animal!

— Ce n'est toujours pas grâce à votre valeur! riposta la jeune fille agressive.

— Eh là! ne nous querellons pas! Cela ne sied pas, entre fiancés; donnez-moi plutôt cette tête qui vous charge plus que de raison.

— Qu'en ferez-vous?

— Je la présenterai au roi votre père... et prenez bien garde, princesse! Si vous ne dites pas avec moi que c'est par moi-même qu'a été coupée cette tête du monstre, mon grand sabre, sans hésiter, tranchera la vôtre!

Il roulait des yeux menaçants, et la pauvre Betsy se trouva si effrayée, maintenant que son vaillant berger n'était plus auprès d'elle pour la défendre, qu'elle promit tout ce que désirait ce brutal.

Il va de soi que le roi se montra fort satisfait de cette victoire; cependant il exigea, avant de donner sa fille au général, que les deux autres têtes fussent coupées, elles aussi. Elles le furent au cours des deux nuits suivantes, dans les mêmes conditions que l'avait été la première, à cela près que la princesse, au lieu de sa bague, donna successivement ses deux pendants d'oreilles afin de réveiller son défenseur endormi.

Chaque fois, son héroïque besogne accomplie, le pâtre retournait modestement à l'humble travail de bouvier

dont il était chargé, ce qui permettait chaque fois, au guerrier sans scrupules, de s'attribuer hautement le mérite du succès.

Betsy, terrorisée par ce singulier prétendant, n'osait pas rétablir la vérité, si bien que le roi, en grande pompe, fit préparer les noces solennelles de la princesse avec le général des armées.

Mais Betsy rêvait à Robert, et attendait son heure en se rongant d'impatience. Elle gagna la chapelle avec tout son cortège. Au moment où le prêtre arriva pour bénir le mariage, la princesse, souriant du regard et des lèvres à son bien-aimé ignoré de tous, sauf d'elle qui l'avait distingué dans l'immense foule emplissant l'église, la princesse déclara d'un ton très décidé, ainsi que tous deux en étaient convenus :

— Je n'épouserai que celui qui sera capable d'enlever les têtes du monstre des trois tiges d'osier, sans couper celles-ci.

Le roi trouvant étrange l'exigence de sa fille, tenta de la faire revenir sur sa décision; mais il ne put y parvenir. Le fiancé du reste ne se montrait aucunement troublé :

— N'est-ce que cela? fit-il. Que l'on m'apporte ces carcasses, et l'on va bien voir!

En effet chacun vit que, quels que fussent ses efforts, le valeureux guerrier était incapable de satisfaire au premier vœu de sa future femme. Quand il se fut bien épuisé sans résultat, un tout jeune homme vêtu comme un ouvrier des champs fendit les rangs de l'assistance et s'approcha :

— Permettez-vous que j'essaye ma force, ô roi?

— Eh quoi, berger, prétends-tu réussir là où un homme autrement taillé que toi a échoué?

— Si vous le permettez, sire, je le tenterai...

Encouragé par le sourire de Betsy, Robert tira sur l'osier, qui céda au premier effort. La seconde tige, puis la troisième, furent semblablement arrachées. Alors, tandis que le général gagnait piteusement la porte sous les huées de la foule, le souverain prononça, sans réussir à dissimuler une grimace :

— Tu vas donc être l'époux de la princesse, berger, puisque le destin est avec toi, et que ma fille t'agrée. Mais, au vrai, pour devenir mon gendre, tu présentes bien chétif aspect!

— Autorisez-moi à me retirer un instant, sire, je reviendrai dans une vêtue plus convenable à l'honneur qui m'est fait aujourd'hui.

Le berger courut à sa bergerie. Au seuil de sa pauvre chambre il rencontra Wallis, le grand chien, gardant fidèlement, comme à son habitude, le bagage de son maître. D'un coffre, Robert tira l'un des costumes somptueux qu'il avait trouvés parmi les biens des géants tués par lui, au début de ses aventures. Il s'en revêtit, sauta sur son cheval, et l'épée au flanc, escorté par son colley qui gambadait autour de lui, ce fut un jeune seigneur d'une merveilleuse beauté qui vint, au son des cloches et parmi le tonnerre des vivats populaires, demander et recevoir la main de la princesse Betsy.

Le barde Lennox un instant demeura silencieux. Le temps de reprendre haleine. Puis il ressaisit sa petite harpe, la cala contre son bras, et continua son bardit :

Marié à une femme qu'il aimait tendrement, Robert Shelbaig, en qui tout le peuple saluait le futur successeur du roi son beau-père, comptait bien, évitant avec soin les rivages de l'Océan, être dorénavant à l'abri des vengeances de l'ondine, que la désobéissance du pêcheur avait si fort déçue naguère.

C'était mal connaître les filles de la mer.

Celui que chacun appelait maintenant le jeune prince, emmena donc son épouse en voyage de noces dans le Sud, sur les bords du loch Ness. Ces rives escarpées sont pittoresques à faire plaisir, il est vrai; mais c'est là que vient souvent résider, sous le miroir bleuté des eaux, le Grand Serpent de Mer; vous savez tous qu'après avoir rôdé son saoul autour de notre planète, il revient en Écosse par le Moray Firth, afin de se reposer dans ce pays, qu'il recon-

naît pour le plus beau du monde. A cela Robert n'avait point songé.

Un jour que les jeunes époux se promenaient au bord du lac, les eaux, près d'eux, devant la berge, tout à coup se mirent à bouillonner terriblement. Deux secondes plus tard une affreuse bête surgit hors de l'onde, ouvrant une gueule énorme armée de dents redoutables, semblables à celles dont le vieil Hérodote, en des temps très anciens, vit qu'étaient armés les monstres du fleuve Nil. Cette horrible apparition se saisit de Robert et l'entraîna au fond du loch.

Bien que désespérée, la princesse ne perdit point la tête. Éplorée, mais prête à tout pour sauver son mari, elle courut au bourg voisin d'Invermoriston, dans l'intention d'y consulter un vieux charron quelque peu sorcier, qui savait chasser les chenilles et les rats, guérir les hémorragies, et beaucoup d'autres choses encore.

Ce savant homme écouta avec intérêt le récit de la petite épouse désolée, n'oublia pas de se faire remettre un sac d'agnels d'or, puis conseilla doctement :

— Apportez tous vos bijoux au bord du lac. Le monstre accourra les admirer; vous les lui offrirez gracieusement et lui demanderez votre mari en échange.

— Acceptera-t-il?

— Soyez-en sûre, ma belle enfant.

Betsy, joyeuse, s'empressa de suivre ce conseil. Tout se passa ainsi que l'avait prédit le sorcier; le Grand Serpent rendit Robert à sa femme, et paré comme une châsse, les colliers de la princesse battant sur son long cou verdâtre, il rentra majestueusement dans sa demeure sous-marine.

Il devait en ressortir peu après, pour enlever la princesse à son tour. Sans perdre un instant, Robert courut chez le charron qui, ayant ayaté une cuillerée de sel exorcisé, afin d'y voir plus clair, prétendit-il, annonça au prince anxieux et désespéré à son tour :

— Près de la rive se trouve, dans le lac, un flot tout chargé d'arbres verts...

— Je sais. Je l'ai vu.

— Dans cet flot vit une biche aux blanches pattes, aux jambes fines, à la course rapide; dans le corps de cette biche réside un corbeau; dans le corbeau se trouve une truite, dans la truite, un œuf, et dans l'œuf l'âme du monstre. Si tu parviens à écraser cet œuf, le Grand Serpent périra, et ta femme te sera rendue.

— J'y vais aussitôt, assura Robert; sur l'heure, une barque va me transporter dans l'ilot.

— Dans l'ilot? Sache que nul ne peut y aborder : le monstre fait sombrer tous les bateaux qui tentent l'aventure. Si tu as un bon cheval, peut-être pourra-t-il sauter jusqu'au repaire de la Bête : c'est ta seule chance de réussite.

C'était beaucoup demander au poney noir! mais Lowry comprit qu'il s'agissait de délivrer la jolie princesse qui le caressait si doucement. Il s'envola comme Pégase, portant son cavalier sans effort; auprès d'eux le beau colley fidèle, d'un bond prodigieux, atteignit, lui aussi, la petite île.

Tous trois commencèrent aussitôt à chasser la biche merveilleuse, tôt débuchée par Wallis. Mais c'était en vérité une biche enchantée, car elle demeurait insaisissable; quand le chien pensait l'avoir forcée à une extrémité de l'île, elle s'enfuyait de l'autre côté. Et Wallis, tirant une langue longue d'un pied, commençait d'être las.

Dans cette extrémité, Robert se rappela les trois animaux auxquels, jadis, il avait équitablement réparti le corps du mouton, et qui lui avait promis de venir à son secours, s'il en était besoin. Il les appela donc, en commençant par le dogue; celui-ci aida Wallis à atteindre la biche. Dès que la gracieuse bête fut prise, un corbeau s'envola en effet de son corps. Afin de le capturer, Robert invoqua le faucon, qui lia sa proie en un clin d'œil. Du corbeau, une truite alors s'échappa, qu'attrapa la loutre. Enfin, du corps de cette truite, un œuf sortit, dont le prince s'empara prestement.

Il s'appretait à en briser la coquille, quand le monstre surgit, affolé :



— N'écrase pas cet œuf! hurla-t-il.

— Rends-moi ma femme! riposta Robert.

Le Grand Serpent fit apparaître Betsy; celle-ci tendit les bras à son mari; hélas! la hideuse nageoire du monstre retenait par la taille la jolie captive, et il ne semblait nullement qu'il fût disposé à libérer la jeune femme. Alors Shelbaig broya l'œuf d'un coup de botte : aussitôt le monstre tomba comme foudroyé.

Il se peut bien qu'il soit ressuscité depuis lors, car les riverains du loch Ness, vous le savez, signalent de temps à autre sa présence.

Le jeune couple, au plus tôt, quitta ces rives fatales, et rejoignit avec une satisfaction sans mélange les Etats du roi, père de Betsy. Tous deux espéraient voir enfin cesser leurs épreuves; mais le cours tragique n'en était pas terminé : la vengeance de l'ondine poursuivait encore l'imprudent qui tentait de lui échapper. Un jour que Robert se promenait avec sa femme dans un bois, auprès du lac Naver, il remarqua un superbe château qu'il ne connaissait point :

— Tiens! une construction nouvelle! Qu'est-ce donc? demanda le jeune homme. Tu ne m'en avais jamais parlé, Betsy...

— C'est le Manoir-d'où-l'on-ne-revient-pas! répondit la fille du roi, frissonnante et se serrant avec effroi contre son mari. Fuyons, mon aimé! fuyons vite!

Fuir! cette perspective n'agréait point à Robert, qui ne répondit pas. Le lendemain, tandis que la princesse faisait la lecture au roi son père, qui aimait à entendre l'harmonie de cette douce voix, le jeune prince se dirigea vers le nouveau château. La porte lui en fut ouverte par une vieille à l'apparence douceuse, qui tenait sa main droite cachée derrière son dos cabossé de sorcière.

— Entrez donc, mon beau seigneur, prononça-t-elle, en échafaudant un sourire qui fit apparaître une longue dent jaunie. Passez le premier, messire...

Sans méfiance, Robert entra; mais la vieille, démasquant son bras armé d'une lourde épée, en asséna dans le dos

du visiteur un coup qui étendit celui-ci raide mort. Car c'était un glaive druidique, qui ne manquait jamais son homme.

Au palais royal, la douleur fut grande, et aussi dans l'humble cabane du pêcheur Shelbaig, au village de Melness. Ainsi que l'avait promis la fille de la mer, l'un des arbres, se desséchant sur l'heure, avait annoncé aux parents la mort de leur fils aîné.

Oscar, le deuxième fils des Shelbaig, avait autant que son frère l'âme intrépide et le cœur fier. Ayant résolu de venger Robert, il se mit en campagne à son tour. Il retrouva la trace de son frère, la suivit jusqu'au Manoir-d'où-l'on-ne-revient-pas, y entra sans méfiance, et fut, comme le genre du roi, abattu par la sorcière, qui mit, en ricanant, les deux corps côte à côte dans son cellier.

Malgré les pleurs de sa mère, Paddy, le dernier des trois fils du pêcheur, voyant se dessécher le deuxième arbre, décida de partir sur la piste de ceux qui n'étaient plus. Mais, moins confiant qu'eux, il refusa d'entrer le premier dans le diabolique château, car la concierge lui paraissait porter une belle tête de harpie. L'ayant forcée de passer devant lui, d'un revers de lame, il lui trancha la tête.

Et voyez! Paddy à peine se réjouissait de sa victoire, que déjà la vieille fée, ramassant sa tête avec prestesse, la replaçait gaillardement sur ses épaules. Le jeune homme un instant demeura tout quinaud, vous l'eussiez été comme lui. Cependant, se ressaisissant rapidement, il empoigna le glaive druidique qui avait roulé à côté de la sorcière, et lui en porta un coup à séparer en deux un mont de nos Highlands, fût-ce le Ben Nevis, la Montagne qui touche le ciel.

Cette fois, la maudite ne se releva point.

Satisfait d'avoir triomphé de cette créature infernale, Paddy conservait à la main ce glaive, dont les propriétés lui paraissaient merveilleuses; mais il n'oubliait pas que c'était en vue de retrouver ses frères qu'il s'était mis en route. Le jeune garçon explora donc le château, des combles au cellier, et dans celui-ci il découvrit, pressés l'un

contre l'autre, les corps de Robert et d'Oscar. Bouleversé et ne sachant que faire, Paddy, à tout hasard, toucha les deux cadavres avec l'arme magique. Jugez quelle fut sa joie de les voir se relever!

Après de longues embrassades, les trois frères fouillant le manoir y recueillirent de l'or et de l'argent à profusion. Enfin ils retournèrent au château royal où Robert retrouva sa femme avec un immense bonheur. Le souverain se faisant vieux, il transmit la couronne à son gendre, au cours de fêtes somptueuses, qui durèrent un an et un jour; puis les deux plus jeunes fils du pêcheur retournèrent à Melness, chargés de présents magnifiques.

Et s'ils n'étaient pas morts depuis, ils vivraient toujours.

\* \* \*

— Dieu les bénisse! conclut le penbardd. Ce chant est beau. Que vous en semble, lady Mary?

La jeune fille, qui n'avait pas la moindre envie d'épouser le barde Lennox, trouva tout de suite le défaut de son bardit :

— Certes ce chant a de quoi plaire, acquiesça-t-elle. Mais je regrette que, dans son déroulement, on ne voie plus apparaître la fille de la mer, qui y avait fait, au début, une si brillante entrée.

— Votre Grâce remarque là un trait commun à nombre de nos légendes écossaises : souvent elles négligent, dans la suite du récit, des personnages qui avaient tenu, à son ouverture, un rôle de premier plan.

— C'est dommage, murmura la fille du thane.

— Oui, certes; mais n'en est-il pas ainsi parfois, dans la vie elle-même? L'homme chemine, il avance sur sa route semée de joies et d'épreuves, celles-ci plus nombreuses; et il se rapproche, au hasard des rencontres, de personnes qu'il ignorait dans sa jeunesse. Et ceux-là peuvent devenir ses compagnons les plus sûrs, alors que ses amis d'enfance, si chers qu'ils aient été, s'amenuisent dans le passé, jusqu'à disparaître parfois de son horizon.

## XII

### LE CHEVAL GRIS

NUL n'ignore, commença le barde Angus qui, caressant sa lyre et s'adressant particulièrement à lady Mary, nourrissait un doux espoir; nul n'ignore que les humains enchantés sont souvent et aisément métamorphosés en animaux. Et vous vous rappelez sans doute qu'une magicienne de Chypre changea un croisé d'Angleterre en âne, et s'en servit comme monture jusqu'à ce que, l'âne s'étant agenouillé dans une église, il fut reconçu pour chrétien, et la sorcière se vit contrainte de lui restituer sa forme véritable.

Les faits de cet ordre sont légion, et il n'est que les sots pour s'en montrer surpris. Dans nos Highlands de l'Ouest, les traditions abondent, roulant sur ce que les hommes doctes appellent la magie à transformations; c'est d'ailleurs en mon comté de Ross que fleurissent les plus remarquables. Cela m'incite à vous chanter

#### LE BARDIT DU CHEVAL GRIS.

Aux alentours du majestueux loch Maree, en plein clan des Mac Kenzies, vivait jadis, libre et sauvage, un splendide Cheval à la robe grise, aux formes élégantes, à la longue crinière annelée, à la queue flottant comme une vapeur. Dans les villages blancs nichés parmi les fleurs champêtres, aux abords du lac et de la baie voisine, d'où l'œil découvre les pics violacés et brumeux des lointains

Hébrides, les habitants se chuchotaient que ce devait être là un prince enchanté par quelque sorcier malfaisant.

Mais nul ne se serait risqué à rompre le charme, et pas même les Mac Kenzies, si puissants et si intrépides que tous les Highlands les connussent. Et le Cheval Gris, ombrageux et fier, s'en allait à son gré parcourir les vallons étroits et les âpres montagnes, piétinant les cultures, sautant les fossés, saccageant les jardinets des pauvres gens.

Au hameau de Shildaig, sur la baie parée de lumineuses couleurs, vivait une modeste veuve, Gertrud, qui avait bien de la peine à subsister, elle et ses trois filles, du produit de son humble culture. Ketty, l'aînée, lui proposa un jour :

— Mère, j'irai filer ma quenouille dans le potager, de manière à empêcher le Cheval Gris, s'il vient, de dévorer nos choux, comme il fit l'autre semaine.

La jeune fille s'installa à l'ombre, avec son rouet; quelques moments plus tard, un galop bondissant lui annonçait l'approche du Cheval. Malgré l'allure impétueuse et l'apparence sauvage de l'animal, Ketty ne craignit point de se porter à sa rencontre et de frapper le poitrail de velours gris avec sa quenouille, avant que ne soient attaqués les choux dont elle assumait la défense.

Mais voyez le prodige! la quenouille demeura attachée à la bête, et la main de la jeune paysanne à sa quenouille. Avec un hennissement de victoire le cheval s'enfuit, entraînant la malheureuse dont les pieds nus se blessaient en frôlant au passage les buissons de ronces. Ainsi arrivèrent-ils à une verdoyante colline; le Cheval Gris ayant commandé à celle-ci de s'ouvrir, une sorte de trappe se souleva d'elle-même, découvrant une ouverture où le Cheval pénétra avec sa captive.

L'intérieur de ce coteau était aménagé à la manière d'un château somptueux, ce qui excita une vive surprise chez Ketty; mais la jeune fille n'était pas au bout de ses étonnements! A peine la porte fût-elle refermée sur eux avec un dé clic léger, que le Cheval se métamorphosa en un élégant jeune homme qui se montra plein de prévenances à

l'égard de sa prisonnière : il lui fit chauffer de l'eau afin de baigner ses pieds meurtris, et à son intention prépara lui-même un lit moelleux. Puis, lui remettant un trousseau de clés brillantes et cliquetantes :

— Voici de quoi ouvrir les chambres et les armoires de la maison, annonça-t-il. Tu peux en faire usage à ton gré, à l'exception de celle-ci, la petite en or, tu vois? dont tu ne dois te servir sous aucun prétexte.

— Bien, monseigneur, fit Ketty, impressionnée par le changement survenu dans la personne du Cheval Gris.

Celui-ci continua :

— Je pars, je vais à la chasse. Apprête-moi un bon dîner, et copieux, car j'aurai grand'faim à mon retour. Si tu te montres bonne ménagère, je t'épouserai dans la semaine. A ce soir, petite!

Curieuse de connaître les ressources de ce mystérieux logis, Ketty ouvrit toutes les portes, depuis les chambres jusqu'à l'office. Elle trouva armoires et garde-manger regorgeant de victuailles, et confectionna sans peine un repas succulent et plantureux. Puis, n'ayant plus rien à faire, et l'ennui la poussant peut-être plus encore que la curiosité, la jeune fille fit sauter dans sa main la clé d'or, dont le mystère l'intriguait.

Qu'elle était fine et jolie, cette clé! Un vrai bijou... La pièce qu'elle commandait devait contenir des merveilles, à n'en pas douter! Mais encore... qu'avait pu déposer là le Cheval Gris?

Finalement, la tentation devint plus forte que la prudence. Ketty introduisit la clé dans la serrure, le cœur battant elle ouvrit la porte interdite... et chancela d'horreur aussitôt, devant le spectacle qui s'offrit à ses regards.

Aux murailles de ce cabinet maudit, six corps de femmes demi-nues, tant brunes que blondes, étaient accrochés par les poignets. Aux pieds de chacune avait roulé sa tête, tranchée sans doute d'un coup de hache; même du sang coulait encore, goutte à goutte, sur la chair blafarde d'une des jolies filles, tandis qu'apparaisaient sur les autres des traînées de sombre rubis.

Ketty jeta un cri d'horreur, et, fermant en hâte la porte infernale, elle revint en courant, tremblante et apeurée, vers la cuisine.

Arrivée là, elle s'aperçut avec terreur qu'une goutte de sang était tombée sur son pied droit. Comme lady Macbeth essayant avec frénésie de laver sa main souillée, ainsi que nous l'apprend le vieux chroniqueur John Major, la jeune fille frotta son pied pour essayer de faire disparaître la tache accusatrice; hélas! elle n'y put parvenir.

L'anxiété mordait la chair de la coupable, quand un bruit léger l'avertit qu'elle n'était plus seule. Se retournant pénétrée de crainte, elle aperçut un délicieux chaton noir, assis sur une queue aussi fournie qu'un panache d'écureuil, et qui la regardait avec une étrange expression dans ses yeux verts pailletés d'or. Et tout à coup cet animal lui dit, en sortant un bout de langue en pétale de fleur :

— Si tu veux me donner une petite-goutte de lait, je rendrai ton pied aussi blanc qu'auparavant!

Mais Ketty n'aimait pas les bêtes, elle n'avait jamais cherché à comprendre leurs sentiments, encore moins leur langage; elle repoussa en le couvrant d'injures le gracieux animal, refusant ainsi l'offre qu'il venait de lui faire. Froissé, le chaton s'en alla dignement.

Une heure plus tard, quand le Cheval rentra sous sa forme humaine, porteur d'un abondant gibier, la jeune fille, sachant du mieux qu'elle put sa terreur, s'empressa de lui servir un appétissant porridge. Mais lui, soupçonneux :

— As-tu été sage? demanda-t-il.

— Oui, certes! assure Ketty, qui soutenait de son mieux le regard inquisiteur du maître de céans.

— Comme tu dis cela! Montre-moi ton pied.

La jeune fille avança un pied mignon, blanc comme neige, aussi tentateur que le porridge, quoique dans un autre ordre d'idées. Mais le redoutable Cheval ne s'en laissa pas imposer :

— Je veux voir l'autre! commanda-t-il.

Et, comme elle hésitait, brusquement il se pencha. Alors il vit la tache de sang qui marbrait la chair fine.

Furieux, mais sans prononcer une parole, le Cheval Gris empoigna la pauvrete par l'épaule, et, d'un revers de son couteau de chasse, il lui trancha la tête. Après quoi, lacérant la robe, dans sa rage, il traîna le corps vers le cabinet sinistre, et le pendit auprès des autres cadavres.

A Schieldaig cependant, la veuve ne s'inquiétait pas trop, car elle pensait que son aînée était allée voir une parente qu'elles possédaient à Gairloch, et dont le mari exerçait la profession de marinier.

Le lendemain, sa deuxième fille lui proposa :

— Si tu veux, maman, j'irai coudre dans le verger, afin de le protéger contre le Cheval Gris. Qu'il ne fasse pas tomber nos pommes une fois encore, en se frottant contre les arbres!

— Va donc, ma fille.

Mais quand Margaret prétendit chasser l'animal, en le fouettant avec sa pièce de toile, il lui advint la même aventure qu'à sa sœur. Et, pareillement curieuse, pareillement châtiée, elle finit de même sa courte vie, accrochée dans le cabinet aux cadavres.

Laura, la troisième fille, étonnée et inquiète de la disparition de ses deux aînées, mais n'osant en parler afin de ne pas accroître le chagrin de sa mère, qui commençait à ressentir une véritable angoisse, Laura offrit à son tour :

— Mère, si tu permets, je vais aller tricoter dans le jardin. Si le Cheval Gris vient, je l'empêcherai de piétiner nos digitales, qui sont si belles!

— Bien pensé, Laurette!

On s'en doute, la jeune fille n'empêcha rien du tout, et elle fut à son tour entraînée vers la colline, par le bas avec lequel elle avait tenté de fustiger le mystérieux animal. Et, tout aussi curieuse que les autres femmes qui l'avaient précédée, elle prit la clé d'or, alla ouvrir le cabinet lugubre, et faillit choir d'épouvante en y reconnaissant les corps à demi dépouillés de ses sœurs.

Mais où l'histoire changea, ce fut quand le petit chat offrit à Laura de la débarrasser, moyennant quelques gouttes de lait, des taches de sang qui la marquaient pour

la mort. Avec joie la jeune fille, après avoir caressé le chaton, se hâta de lui apporter une pleine soucoupe de crème. Alors la bestiole commença fort consciencieusement par lécher le pied maculé, jusqu'à ce qu'il devint aussi net, que son frère. Ensuite seulement, le petit chat dégusta son salaire, sans témoigner d'une hâte indigne de sa féline seigneurie. Puis il expliqua à Laura :

— J'avais grand'soif! Parce que tu m'as désaltéré, jeune fille, je suis prêt à te rendre service encore, quand l'occasion s'en présentera. Tu n'auras qu'à appeler *Pussy* — c'est mon nom — je t'entendrai toujours et tu me verras accourir aussitôt.

Il disparut, et la petite paysanne attendit, souriante et de pied ferme, le retour du Cheval Gris, non seulement parce qu'il ne restait aucune trace de son escapade, mais encore parce qu'elle possédait maintenant un allié dans la place.

Un allié minuscule, il est vrai; mais sait-on de quoi sont capables les animaux, dans le château d'un homme qui se transforme en cheval, quand il lui en prend fantaisie?

Cependant, dès qu'il rentra, le premier soin du maître fut pour demander à Laura si elle avait été sage. Elle répondit, baissant gentiment ses longs cils sur ses jolis yeux :

— A peu près...

— Oh! oh! pas plus que cela?

— Je n'aime pas à me vanter, seigneur...

— En cela, tu as raison; mais montre-moi tes pieds.

Tous les deux.

Sans se faire prier, Laura souleva sa jupe; le prince — ce devait être un prince, pensait-elle, et pour le moins, car les sorciers à l'habitude ne perdent pas leur temps à enchanter les gens du commun — le prince donc convint qu'elle avait été sage. Et comme le dîner qu'elle avait préparé se trouvait être exquis, il décida de l'épouser sous peu.

Certes la jeune fille fut heureuse de se voir l'existence sauve, grâce à l'industrie du chaton noir; mais elle souhaitait davantage : elle entendait ramener ses sœurs en vie

près de leur mère, dans la maison familiale. Tâche difficile, qu'elle n'avait pas toute seule le moyen de mener à bien.

Dès que le Cheval fut reparti à la chasse, ce qui semblait être son passe-temps favori, Laura donc appela *Pussy*, qui surgit l'instant d'après, sortant peut-être de la huche ou d'un fagot, comme un lutin familier.

Le chat s'assit en face de la jeune fille, et lui déclara, avec un sourire mutin plissant ses paupières sur ses prunelles d'agate :

— Hé! je sais bien enlever les taches, à ce qu'il paraît! Tu es contente de moi?

— Tu m'as sauvé la vie, *Pussy*! aussi te suis-je profondément reconnaissante. Aujourd'hui, un autre souci me pout : le Cheval prétend m'épouser!

— Ta fortune est faite, ma belle!

— Je ne dis pas, *Pussy*! Mais la fortune n'est pas tout! Ce Cheval Gris, c'est un monstre, en somme!

Cette fois, *Pussy* riait tout à fait, au grand scandale de Laura. Enfin, reprenant haleine, le chaton se cala d'aplomb sur ses pattes et daigna expliquer :

— Le Cheval, mon maître — et le tien — est au juste un jeune roi qui possède de vastes domaines de l'autre côté de l'Écosse, près de Dunbar, sur la mer du Nord. Il est victime d'une méchante fée dont il a dédaigné l'amour, et qui l'a condamné à vivre la moitié du temps sous la forme d'un Cheval Gris, jusqu'au jour où une vierge des Highlands aura le courage de lui enlever la tête, par un seul coup, donné avec une barre de fer.

Laura frissonna :

— Le courage et la force, fit-elle.

*Pussy* continuait :

— Si moi je l'ai suivi dans ce pays où il est venu cacher sa disgrâce, c'est parce qu'il est bon; aussi voudrais-je, du fond du cœur, l'aider à faire cesser l'enchantement maudit.

— Bon, dis-tu, *Pussy*, avec ces crimes accumulés?... ces femmes enlevées, puis tuées? Parmi ces malheureuses victimes, j'ai reconnu les corps de deux de mes sœurs; et

je t'ai appelé, Pussy, afin que tu m'aides à les sauver, s'il est possible.

— Le Cheval Gris, lorsqu'il a ravi ces jeunes filles, avait l'espoir que l'une ou l'autre réussirait à vaincre le mauvais sort dont il souffre cruellement; il les a punies quand il a vu qu'elles ne savaient que s'abandonner à une curiosité puérile. En ce qui te concerne, ta désobéissance est effacée; mais il faut maintenant, puisque tu le désires, il faut parachever ton œuvre... ressusciter tes sœurs... Laisse-moi penser un moment.

Pussy se coucha sur les dalles, bien rangé, ses petites mains gantées de velours pliées l'une contre l'autre et appuyées contre sa poitrine, les yeux mi-clos et la queue ramenée jusqu'à son petit nez. Ainsi demeura-t-il songeur, et la jeune fille respectait sa méditation. Enfin Pussy se redressa, il s'étira, bâilla, extirpa d'une griffe précise, derrière son oreille droite, une puce importune, puis parla :

— As-tu visité les greniers? Ils sont emplis de vieux coffres à voyage, grands comme des cercueils.

— Je les ai vus.

— Nettoies-en trois. Quand ils seront en bon état, tu diras au roi de les porter le lendemain dans la maison de ta mère, afin que tu y mettes tes robes et ton trousseau. Tu lui feras promettre de se bien garder de les ouvrir; tu ajouteras même que tu monteras au faite d'un arbre, en vue de le surveiller sur la route. Il t'assurera de sa bonne volonté, et repartira chasser. Tu comprends bien?

— Oui, Pussy, je comprends ce qu'il faut faire; mais je ne vois pas...

— Attends donc. Que les filles sont pressées! Dès que le Cheval sera parti, tu prendras une baguette magique dans le fagot entre les branches duquel j'habite et que je vais t'indiquer. Tu monteras à la chambre défendue, tu toucheras doucement tes deux sœurs avec la baguette, et elles reviendront à la vie. Il te faudra ensuite les laver du sang qui les couvre, sans perdre une minute! Surtout hâte-toi! Puis tu les mettras chacune dans un coffre, après avoir eu bien soin de rendre à chacune sa propre tête : une



Les clairières succédaient aux clairières.

erreur pourrait créer des difficultés graves plus tard!

— Elles ont déjà un caractère si... personnel! murmura Laura.

— Justement, je le sais. Donc, chacune bouclée au complet dans un coffre, tu t'enfermeras dans le troisième. Le Cheval Gris les chargera sur son dos, sans se douter de rien, et il les portera à ton village. Enfin il rentrera ici. Ne t'y trouvant pas, il sera furieux, c'est certain, et il reviendra au galop chez ta mère où tu l'attendras derrière la porte avec une barre de fer grâce à laquelle tu feras voler sa tête, d'un seul coup!

— Oh! soupira la jeune fille.

— Mais le charme maléfique sera rompu : tu l'épouseras et vous serez heureux.

— Le ciel t'entende, Pussy! J'ai un peu peur... Redevenira-t-il homme définitivement, au moins?

— Oui, et tu seras reine près de ton roi. Seulement, aie bien soin de recommander à tes sœurs de crier : « Je te vois! Je te vois! » si le Cheval, contrairement à sa promesse, faisait mine d'ouvrir les coffres, au cours du voyage.

Laura suivit exactement, les prescriptions de Pussy. Arrivé dans un vallon, et pensant que sa fiancée, qui avait promis de le guetter du haut d'un arbre, ne pourrait plus le voir désormais, le Cheval Gris voulut ouvrir un des coffres afin de comprendre comment il se faisait qu'il fût si lourd, puisqu'il devait être vide. Alors Kitty, qui se trouvait enfermée dans ce coffre, cria, en contrefaisant la voix de sa benjamine :

— Je te vois! Je te vois!

Confus d'avoir été surpris au moment où il allait enfreindre sa parole, le Cheval n'insista pas. Abandonnant sa tentative, il reprit sa route en déclarant, d'un ton assez piqué :

— Je te fais mes compliments, si ta jolie petite tête peut me voir de si loin!

Un temps de galop le mena jusqu'à Shildaig où il déchargea ses coffres. Puis il retourna vivement à son château. Mais il revint au grand trot, furieux ainsi que

Pussy l'avait prévu, de n'avoir pas trouvé Laura dans la colline enchantée. Alors la jeune fille, embusquée derrière le vantail de la porte, d'un coup de barre de fer bien asséné fit voler à terre la tête du Cheval Gris.

Pour frapper plus fort, elle avait fermé les yeux; quand elle les ouvrit de nouveau, le Cheval était debout devant elle : sous sa forme humaine, il était devenu le plus joli prince que la terre eût jamais porté.

Laura l'épousa la même semaine; elle fit pleuvoir en abondance l'or et l'argent sur sa mère et ses sœurs. Et par la suite, tout le monde vécut dans l'abondance et le bonheur.

\*  
\*  
\*

Dès que la lyre se tut, Quentin Barrisdale, le barde brun d'Inverness, déclara d'un ton assez sarcastique :

— Le bardit que nous venons d'entendre, avec ces femmes massacrées, pendues dans un cabinet interdit, ressemble de fort près à la légende de la Barbe-bleue, que j'ai entendu conter à la veillée, lors d'un de mes voyages en France. L'intéressant serait de savoir quelle est la plus ancienne...

Une discussion aussitôt s'éleva parmi les bardes, discussion à laquelle Mary de Neidpath ne prêta qu'une oreille distraite, et, pour tout dire, ennuyée. Elle remarqua alors en soi-même que l'érudition du barde brun, qu'elle avait admirée naguère, l'agaçait prodigieusement aujourd'hui.

Et un peu plus tard, rencontrant Barrisdale sur le terre-plein du château au pied duquel la Tweed roule ses flots clairs, la jeune fille ne put se tenir de lui dire, en réponse à son déférent salut :

— Il est bel et bon, messire, de critiquer ses confrères, surtout si, comme je le veux croire, vous le faites avec pertinence et sans envie.

— Assurément, damoiselle.

— Certes, je n'en veux point douter. Mais d'où vient que vous ne nous faites pas entendre votre bardit à vous, afin

que nous puissions juger s'il surpasse ceux qu'il nous fut donné d'ouïr jusqu'ici?

Le jeune homme s'inclina derechef, avec un respect auquel se mêlait un peu de cette désinvolture légère que confèrent, même inconsciemment, aux favoris de la terre, la pratique du monde, et la grâce d'une escarcelle abondamment garnie :

— La raison d'âge en est une cause, damoiselle; puis, assura-t-il, c'est peut-être aussi afin que vous puissiez, en sûre connaissance, juger mon chant pour le meilleur, que je tarde à prendre ma harpe. Lorsque je m'y résoudrai, vous aurez entendu assez de légendes pour pouvoir, sans faute, mettre au-dessus de tous ma chanson... et son humble interprète.

Il saluait d'une contenance fière, qui démentait la modestie de son propos. Mary de Neidpath fut à la veille de trouver ce barde fort osé; mais il est de beaux garçons à qui une pointe d'audace ne messied point. Ayant balayé le sol de son chaperon, Barrisdale s'en allait à longs pas, si bien que la fille du thane n'eut pas loisir de lui dire ce qu'elle pensait de son propos.



## XIII

## LA CHASSE DE SATAN

**A**PRÈS avoir lancé un air de fifre, en manière de sonnerie de chasse, le barde Macduff, du comté de Fife, vint saluer dom Dunstair, et lui dit :

— Les traditions de notre Écosse, que nous avons mission d'évoquer en cette assemblée, ne sont point sans mettre fréquemment en cause messire Satanas, prince du Sombre Empire. J'aime à croire que Votre Révérence ne verra aucun mal à ce qu'aujourd'hui j'y aille de quelque diablerie?

Le chapelain de Neidpath sourit :

— Va pour la diablerie! acquiesça-t-il. Si le malin nous montre ici un peu trop ses cornes, je ne serai pas en peine de l'exorciser. La bile de chien noir, la racine de sarrazin et les plumes de huppe, ne sont-elles pas excellents matériaux à chasser les démons?

— A notre époque, reprit Macduff, le continent s'est fait du diable une figure assez singulière. Il l'enchaîne aux chapiteaux sculptés des piliers dans ses cathédrales; il le rapetisse pour l'enfermer dans une noisette; il le change en crapaud tapi au fond d'un gobelet, en nain à la peau noire, voire en gras pourceau! L'Écosse voit Lucifer de façon plus digne et plus sauvage, comme vous l'allez entendre par mon bardit.

## LA CHASSE DE SATAN.

Donc, messire Satanas, vieilli par des siècles d'enfer, se sentait fatigué. L'âge avait commencé de blanchir son crâne et de déplumer ses sourcils; le feu de ses grandes chaudières l'avait rendu sec, tel qu'un cotret; son front était ridé et ses jambes amaigries.

Craignant pour sa santé, le Malin avait demandé à l'Éternel, licence de venir passer un petit congé d'une cinquantaine d'années sur la terre, faute de quoi il craignait de périr, cuit autant que ceux qu'il fait bouillir en ses vastes marmites.

Et l'Éternel y consentit : ne faut-il pas que le diable vive autant que l'humanité, puisque son rôle est de tenter sans cesse les humains afin de les amener à mal faire?

Dans le dessein de passer agréablement le temps de ses vacances, le Maudit fit choix de notre Écosse, et particulièrement de notre Albany, la presque île comprise entre l'estuaire de la Tay et celui du Forth — mon pays de Fife, seigneurs, mon ravissant pays, dont les princes puînés de notre maison royale reçoivent actuellement la duché en apanage. A cette lointaine époque, l'Albany, quoique déjà la partie la plus importante et la plus prospère de l'Écosse, comprenait encore des forêts profondes, au sein desquelles Satan éprouva un plaisir indicible à se terrer.

Car le contact perpétuel des damnés l'avait rendu misanthrope, ce qui n'a rien pour nous surprendre, et aussi voulait-il être assez loin des villes, afin de n'entendre point chanter les cloches, dont le carillon lui offensait les oreilles.

Au cœur d'une de nos futaies, près des collines de Lomond au fier aspect, Satan en un tournemain — le temps de faire frir une femme adultère dans sa grande poêle — Satan fit édifier par une légion de diabolins un château somptueux où il s'installa, amer et taciturne; il songea tout d'abord à écrire ses mémoires, occupation à laquelle s'adonnent nombre de diables vieilliss, devenus ermites, tel que lui-même allait être; mais il jugea inutile de colli-

ger sur parchemin le souvenir de ses déboires de corrupteur d'âmes et de ses luttes avec les saints, luttes inutiles en somme, puisque l'Église subsiste toujours. Mieux eût-il valu, si possible, en effacer la mémoire.

Pour son compte, résolu à oublier tant de déceptions, Satan décida de sacrifier au noble art de la vénerie.

Il réunit donc une meute innombrable de chiens terribles aux yeux sanglants, aux mâchoires solides armées de crocs aigus autant que des crampons de fer, aux jarrets en équerre, calqués sur ceux des fauves, aux griffes longues et noires.

C'étaient des dogues d'Angleterre, des chiens tigres et des chiens bards de Barbarie, des chiens de l'Inde, mordant au lion et au taureau.

Des chevaux splendidement harnachés de cuirs aux couleurs de l'Enfer, écarlates et noirs, lui vinrent de tous les pays; il abrita dans ses écuries une quantité fantastique de genêts d'Espagne et de coureurs de Tartarie, piaffant, écumant, rongant âprement leur frein, toujours impatients de courses furibondes, à travers taillis et guérets.

Toute chose étant prête enfin selon son désir, Satan s'élança en selle. Vêtu de velours noir, une large plume rouge dressée sur le bonnet de feutre calé entre ses deux courtes cornes, à la hanche une dague jouant aisément dans un fourreau d'or ciselé où se gravent les emblèmes cabalistiques d'un maléfique zodiaque; sonnante avec un fracas d'orage dans une corne de bufflesse crevée en mal d'enfant, le Maudit parcourt en des chevauchées fantastiques les forêts profondes offertes aux sabots brûlants de son coursier.

Dans la vallée, les paysans entendent souvent, disent nos vieux poèmes, à minuit le plus fréquemment, vers midi parfois, un bruit d'abord faible, allant bientôt en grossissant; c'est la voix du Chasseur d'Enfer, qui se mêle aux hurlements de ses chiens, et au son rauque du cor lointain.

Puis le tumulte redouble, l'air retentit de cris plus aigus :

ce sont les gémissements du cerf poursuivi, déchiré finalement par les chiens, ce sont les acclamations des piqueurs dominant le sourd piaffement des montures. Et les échos des cavernes répètent ce vacarme impressionnant. Alors, le berger tourne vers la montagne des yeux égarés, mais il n'aperçoit nulle trace d'être vivant.

C'est le Diable qui passe en des vapeurs de soufre, le Chasseur sauvage, le Chasseur noir! Malheur à l'imprudent qui, se laissant tenter, commet la folie de suivre la chasse infernale! Il croit s'enchanter seulement de bruit, s'enivrer d'espace et de vitesse, le malheureux! Il se prépare un terrible réveil. Témoin l'aventure du jeune vicomte Reynald.

A la nuit tombante il avait quitté au pied des monts Ochihs, le château où venait de le recevoir sa fiancée, damoiselle Bertile. Ils avaient longuement parlé des apprêts de leurs noces prochaines et savouraient la joie divine d'entrevoir devant eux toute une vie d'amour. Quand l'écurier amena le cheval de son seigneur, la belle au clair visage dit tendrement à son bien-aimé :

— Beau doux ami, ayez grand soin de venir demain, de bonne heure! N'oubliez pas que nous ouïrons la messe ensemble, en mon oratoire.

— Je serai là au premier son de l'angélus, ma mie.

— Ne tardez point, car je vous attendrai en grande impatience sur la courtine, mon cher seigneur! Et s'il le fallait, je garderais ce poste jusqu'à ce que ces cheveux bruns, que tant vous aimez, soient devenus crinière d'argent...

Le vicomte se prit à rire :

— Sornettes! fit-il, mon cœur! Je serai devant votre tour, sous votre fenêtre, demain aux premiers feux de l'aurore, je vous en baille ma grand'foi.

Ils se séparèrent, après un baiser où palpita tout leur amour, et Reynald piqua des deux dans le crépuscule.

Il lui fallait chevaucher jusqu'à la mi-nuit passée pour gagner son manoir, où il ne pourrait goûter que bien chétif repos avant que de repartir en vue de joindre sa belle,

Cela d'ailleurs ne l'inquiétait guère, car il se sentait à merveille jeune et fort. Même, par cette nuit de printemps si douce, il ne trouvait en lui aucun désir de retrouver ses couettes : mieux était de rester à flâner ès futaies.

Mais voici que, entendant sous le couvert une éclatante fanfare de vénerie, Reynald éprouva la fantaisie de savoir quelle était cette chasse et de la suivre jusqu'au moment où le retour du matin lui permettrait de revenir auprès de sa fiancée.

A vive allure, le cavalier se dirigea du côté d'où provenait le son des trompes; bientôt, devant lui, la forêt s'illumina d'une lueur extraordinaire qui semblait venir du fond de la terre, comme si le reflet rougeoyant d'un foyer intérieur embrasait les sous-bois.

Derrière les troncs des chênes, au milieu d'une vaste clairière, le jeune homme vit soudain massé tout un équipage de chasse, dont les membres se drapaient de manteaux rouge et noir; à leur tête, somptueusement vêtu aux mêmes couleurs, se tenait un vieux gentilhomme fort maigre qui fit à Reynald, du bout de sa cravache, un signe d'accueil cordial, bien qu'un peu protecteur. Ce seigneur montait, sans selle ni caparaçon, un superbe cheval tartare, noir comme l'Érèbe; autour de lui les valets de chiens retenaient avec effort une meute, qui paraissait avoir le feu aux flancs.

Le maître d'équipage, voyant approcher le jeune Écos-sais, sonna du cor avec furie. Au moment précis où cette sonnerie s'éteignit, la cloche fêlée de quelque ermitage jeta au loin les douze coups de minuit, qui résonnèrent dans le silence. Dès qu'eût tinté le dernier son, les dogues, les chasseurs, les valets, le vieux gentilhomme et Reynald lui-même, tous s'élancèrent en un galop furibond.

La forêt était immense, les clairières, sans répit, succédaient aux clairières, les ravins aux ravins, et la clarté fantastique accompagnait toujours la chevauchée; le vent mugissait, les arbres fuyaient en arrière, emportés par le même galop que les chasseurs; la meute hurlait, et toujours l'écho répercutait les accents du cor tenu par le

vieux seigneur. Au passage, eh hop! Reynald reconnut les comtés orientaux de l'Angleterre, avec leur enchevêtrement de lacs et de forêts. Puis voici, eh hop! l'abîme glauque de la mer du Nord, que la cavalcade folle franchit d'un gigantesque bond.

Eh hop! encore, eh hop! toujours... Ne sont-ce point les Flandres plates, que la ruée diabolique, entraînant l'Écos-sais frappé de stupeur, traverse en un quart d'heure, au milieu des moulins à vent agitant leurs ailes effarées?

Cependant que peu à peu le brouillard se lève dans le halo rougeâtre qui partout accompagne la chasse, eh hop! voici les monts d'Auvergne en France. Une demi-heure plus tard, Reynald, penché sur sa selle, arrache en courant une poignée d'herbes : aux fleurs qu'il tient en sa main, il reconnaît que le vieux gentilhomme et sa suite franchissent les Pyrénées. Et le désespoir emplit son cœur.

— Plûtôt mourir, pense-t-il, que de m'éloigner davantage de ma Bertile!

Il tente en vain de se jeter à bas de son cheval : les étriers se referment sur ses pieds, les serrent comme un étou brûlant. Alors, vaincu, cédant au sort infernal, il ferme les yeux et se laisse emporter. Eh hop!

Maintenant, c'est la chaleur lourde d'une nuit tropicale qui lui incendie le visage, tandis que les rugissements des tigres tapis dans la brousse l'assourdissent : Reynald galope, sous les palmiers et les banyans, dans une jungle de l'Inde.

Presque sans transition, un froid terrible lui mord la chair : Reynald traverse un bois chétif, composé de mélèzes rabougris, près du cap qui termine, sous le regard glacé de la Polaire, le rude pays des Vikings... Mais quoi? tout à coup sa monture s'arrête...

Un coq chantait, l'aube commençait de blanchir, sous un brouillard tel que nous en voyons souvent au petit matin dans notre Écosse, brouillard noyant hêtres et bouleaux. Le cheval de Reynald fondit sous lui...

Et subitement tout s'évanouit : le vicomte se trouvait seul dans un ravin, à la porte d'un vieux château.

Le jeune homme tendit les bras, extasié, car sur la courtine, Bertile, sa Bertile! enfin retrouvée, l'attendait. Elle jeta un cri de joie :

— Vous, mon cher seigneur! Enfin! Après trente années d'attente dans l'angoisse!

Trente années? Reynald chancela de surprise. Avec désolation il s'aperçut alors que des cheveux blancs s'échappaient du voile de sa fiancée, et qu'il était devenu, lui-même, presque un vieillard. Du moins voulut-il s'élancer pour la joindre, afin de confondre au plus tôt leurs baisers et leurs larmes. Horreur! Le chevalier se sentit cloué au sol...

En vain Bertile l'appelait-elle du haut du rempart, en vain déployait-il des efforts surhumains, impossible de se rapprocher, fût-ce d'un pouce, de celle qui avait été, qui toujours demeurait son cher amour!

Les femmes sont plus adroites que les hommes, chacun le sait. Celle-ci devina la première que celui qui avait été l'amoureux de sa jeunesse, et qu'elle chérissait toujours autant, se trouvait être victime de quelque diabolique enchantement. Empressée à le secourir, la noble damoiselle appela sa colombe familière, qui avait permission de voler librement par les couloirs et les entours du château. Elle lui passa au col son chapelet d'ivoire et, caressant doucement la bestiole qui se câlinait contre sa main :

— Va, dit-elle, va, ma jolie! Porte le salut à celui que j'aime, tandis que je prierai afin de lever le sort maudit qui l'enchaîne sous mes yeux!

Déjà, tombée à genoux, elle suppliait dévotement madame la Vierge de sauver le pauvre chevalier.

D'un coup d'aile, cependant, l'oiseau s'était approché de celui-ci; le vicomte prit le chapelet, don précieux de celle qu'il ne pouvait atteindre, baisa la croix, puis se signa avec ferveur. Et aussitôt le sortilège malévole se dissipant, Reynald put entrer au château d'un pied rapide et sûr; il serra contre son cœur la bien-aimée de sa jeunesse, qui avait usé sa vie entière à l'attendre.

Ils s'épousèrent dans la chapelle de l'abbaye de Dun-

fermine et Dieu leur fit la grâce de les conserver longtemps en vie, à fin qu'ils s'aiment et vieillissent doucement, l'un à l'autre appuyés. Ainsi rattrapèrent-ils le temps perdu. Car la belle fleur d'amour prend racine chez les hommes demeurés fidèles, et dont le cœur ignore, lorsqu'il est pur, la disgrâce de vieillir.

\* \* \*

C'est peut-être parce qu'elle éprouvait une dévotion particulière pour la Vierge Mère dont ce bardit, fait assez rare, se réclamait en sa conclusion, comme on vient de le voir, que Mary de Neidpath éprouva un irrésistible désir de féliciter le barde Macduff.

— Votre chant est beau, lui dit-elle, je vous en fais mes compliments. Il me plaît plus que beaucoup d'autres jusqu'ici.

Simple paroles, mais qui firent grand effet! Le barde, croyant déjà de voir son bonheur et sa fortune assurés, s'inclina jusques à terre, en bredouillant des remerciements plutôt désordonnés, ce qui était fâcheux; mais reconnaissons qu'il n'avait point pris le temps de s'apprêter à les exprimer en bel arroi. Ses confrères s'entre-regardèrent et le regardèrent aussi, surpris, déjà mécontents : est-ce que cet homme du Fife allait, sans que rien dans sa mine semblât le désigner pour un tel honneur, enlever à leur nez la flatteuse couronne et la ravissante héritière qu'ils briguaient tous?

Le soir, le thane de Neidpath demanda à sa fille, avec bienveillance :

— Hé donc! mon enfant, votre choix serait-il mûr?

Elle le regarda, étonnée :

— Quelque chose vous inciterait-il à penser cela, mon père?

— Les paroles de compliment dont vous avez guerdonné le barde Macduff ne sont point dans votre coutume, ma mie. N'avez-vous pas remarqué combien, de ce fait, toute la confrérie était en émoi?

— Toute la confrérie avait grand tort! assura-t-elle.

— Mais, pas tant, peut-être, reprit son père, taquin. Ce Macduff, avec sa barbe rousse...

— Je vous assure, mon père, s'écria la jeune fille redevenue sérieuse, je vous assure que je ne sais même pas, comme il a la barbe faite, ni le nez aussi! Point ne m'en soucie, ni ne m'en soucierai demain ou les autres jours. J'ai goûté son bardit, spécialement la façon dont il se termine, voilà tout, croyez-le bien!

Si Richard Lassendean avait pu entendre cette déclaration très nette, il eût été bien conforté; au vrai en avait-il bon besoin. Car, vous l'ai-je pas dit encore? le barde blond était prêt à aimer la jolie princesse pour la conquête de qui les bardes d'Écosse chantaient tour à tour. Il y était prêt... même c'était déjà fait, je vous le confie. Mais c'était là un amour sans espoir : Richard se savait trop pauvre, alors que lady Mary était trop riche, pour qu'il sollicitât de l'épouser, même si l'assemblée proclamait son bardit le meilleur entre tous.

Il chanterait, certes, puisque le penbardd l'avait convoqué à cet effet à Neidpath. Mais ensuite, digne dans son silence, et déchiré dans son amour sans espoir, il rentrerait sans mot dire dans son village qu'il regrettait aujourd'hui d'avoir quitté, ne daignant se plaindre, ne voulant espérer, mais s'étant pour toujours brûlé les ailes à la flamme d'Amour...

## XIV

## LES TROIS FILLES DU ROI DU LOCH LINNHE

C'EST n'est pas un royaume particulièrement riche, commença le barde Jeffries en haussant sa lyre, que celui qui s'étend sur un lac, bien que les miroirs d'eau de notre Écosse renferment à eux seuls de quoi faire le bonheur de tous les pêcheurs du continent. Mais le loch Linnhe pénètre si gracieusement à l'intérieur des terres, dans mon comté d'Argyll, il unit si harmonieusement les perspectives plus rudes des rivages marins aux lignes douces de nos campagnes; il s'entoure de villages si paisibles, nourrissant de tant nombreux troupeaux, que le roi du loch Linnhe, au temps dont je vous parle, pouvait à bon droit être fier de son royaume.

Il n'y manquait pas; cependant, plus légitimement encore était-il fier de ses trois filles, l'une brune, l'autre blonde, la troisième rousse. Ces trois beautés possédaient des corps de fées, dont la blancheur satinée illuminait les eaux du loch Linnhe, lorsqu'elles s'y baignaient en chantant.

Le renom de leurs charmes s'étendait bien au-delà des limites de la contrée, et jusqu'à Glasgow, jusqu'à Aberdeen souriant sur la grande mer; aussi tous les princes et seigneurs de l'Écosse s'agitaient-ils en vue de conquérir les bonnes grâces du roi leur père, afin qu'il leur en donnât une pour épouse.

Trois géants, trois frères qui habitaient ensemble un château à leur taille, construit au fond d'un abîme dans les montagnes, mirent les prétendants d'accord en enlevant

les princesses, qu'ils emportèrent dans leur repaire, dérobé à toute vue humaine par les hauts sommets d'alentour.

Le bruit de ce forfait se répandit tôt dans les Highlands, la jeunesse masculine le ressentit comme un outrage personnel. Les sept clans riverains du loch Linnhe prirent le deuil, et les joueurs de cornemuse accrochèrent aux murailles leurs bag-pipes désormais inutiles, puisque le pays avait perdu la fleur de sa beauté. Et tous, seigneurs, marins, guerriers, artisans, je dis même pâtres et laboureurs, tous attendirent dans l'anxiété que leur fût rendue cette éclatante gerbe d'amour.

Le roi désespéré ne demeurait pas inactif. Il envoya des cavaliers sur toutes les routes, et des archers piétons par tous les sentiers, avec ordre de lui ramener les princesses, ou de rapporter au moins quelque indication propre à faire connaître où se pouvait trouver l'ancre des géants.

Tous revinrent l'oreille basse, n'ayant pu recueillir le moindre indice. Le roi fit étrangler les uns avec leurs boyaux dévidés, et laissa mourir les autres de faim dans un cul de basse-fosse; mais il ne retira de ces exécutions capitales qu'une maigre satisfaction, et le sort des infortunées princesses demeurait toujours aussi inconnu, aussi angoissant.

Enfin le monarque eut un beau jour l'idée d'aller consulter un devin. Que n'avait-il commencé par là! Celui-ci, ayant observé les caractères secrets que les jeux de la lumière faisaient apparaître sur la cire d'un cierge noir égoutté dans une coupelle d'argent, déclara gravement :

— Roi, tu ne retrouveras point tes filles, à moins que de faire équiper un vaisseau qui puisse voyager, tout ensemble, et sur terre et sur mer.

— Mais comment parviendrai-je à faire construire un tel bâtiment, qui jamais n'exista?

— Ceci te regarde, ô Roi. Je ne puis, quant à moi, que te dévoiler l'arrêt du sort. Ensuite te faudra-t-il trouver, ayant édifié cette nef, un homme de cœur consentant à la mener contre les géants.

Abandonnant une bourse d'or entre les mains du devin,

le roi s'en fut, perplexe et dodelinant de la tête. L'entreprise, la double entreprise, lui semblait hérissée de difficultés sans nom. Et au vrai l'était-elle. Toutefois il fit publier à son de trompe, par dix hérauts debout sur leurs étriers d'argent, que sa fille aînée, la brune princesse Isoline, serait donnée, quand elle aurait recouvré sa liberté, à celui qui aurait su construire un vaisseau capable de naviguer sur terre aussi bien que sur mer, ce vaisseau ayant servi à la délivrance des captives. Et Isoline aurait en dot le trône du loch Linnhe.

Dans les villages, entendant cela, les bonnes gens se regardaient en hochant la tête.

Or, apprenez qu'au bourg de Salachan, sur la rive ouest du loch, et dans une crique ombreuse, habitait une veuve avec ses trois fils, pêcheurs du fjord. Un jour, derrière l'écran d'un bouquet d'aulnes, ils avaient vu les trois princesses se baigner, et la splendeur de leur beauté avait frappé au cœur les trois garçons. Quand le héraut se présenta dans leur village, ils quittèrent les filets qu'ils ramendaient et s'approchèrent, afin d'ouïr la proclamation. Et chacun d'eux, au secret de son cœur, décida qu'il allait se mettre en campagne en vue d'essayer de conquérir la princesse Isoline, ou l'une de ses cadettes à défaut de celle-ci.

Comme beaucoup de pêcheurs de nos Highlands, les trois frères savaient quelque peu construire les barques semblables à la leur, qu'ils voyaient voguer autour d'eux sur le loch Linnhe. Ils décidèrent donc de partir pour la forêt prochaine, où ils abattraient des arbres, avec lesquels ils essaieraient de construire le navire capable — terrible problème! — de naviguer sur la terre aussi bien que sur l'eau.

Prêt le premier, car il avait moins de sommeil et plus d'ambition que ses frères, l'aîné dit à leur mère :

— Mère, je vais partir en voyage. Veux-tu me faire cuire un bannock et rôtir un coq? Ces victuailles me seront bien utiles, si je ne trouve point d'auberge sur ma route!

Quand le gâteau fut cuit, la paysanne demanda à son fils, tout ainsi que l'avait fait celle dont vous a parlé le

bardit de notre confrère Yégor, s'il préférerait une grande part de gâteau et sa malédiction, ou une petite part avec sa bénédiction.

Considérant le temps que requerrait la tâche qu'il avait devant soi, et possédant au reste un cœur assez sec, le garçon préféra la grande part de gâteau. Il partit donc avec, dans sa musette, bannock entier et coq rôti; mais la malédiction maternelle est une lourde charge... Malheur à qui l'emporte d'un cœur léger! celui-là ne peut qu'éprouver sans retard la juste punition de son coupable choix.

A peine était-il entré dans la forêt, que le jeune pêcheur rencontra un énorme hibou roussâtre, tacheté de brun foncé. Cet animal lui dit, d'une voix assez désagréable, à la vérité :

— La nuit dernière, je n'ai trouvé sur mon chemin ni campagnols ni musaraignes. Ma femelle couve quatre œufs blancs, nous avons faim. Donne-moi un peu de ton gâteau.

Le garçon refusa; même il se mit à brandir sa hache, en vue d'égorger l'oiseau nocturne qui se montrait si indiscret. Sans insister davantage le hibou s'envola, d'un vol lourd et mou. Mais dès ce jour même, par un inexplicable sortilège, au fur et à mesure que la cognée du pêcheur abattait des arbres, ceux-ci se redressaient aussitôt, redevenus intacts sur leurs troncs.

La même mésaventure survint au second frère, lorsque, le lendemain, il se mit en route, avec son bissac de vivres. Duncan, le plus jeune des trois, partit le dernier; il était moins chargé que ses aînés, car il n'avait voulu que la moitié du bannock. De même son âme était légère, puisqu'il emportait la bénédiction maternelle.

Dans la forêt, Duncan à son tour rencontra le hibou affamé, qui lui fit la même demande qu'à ses frères. Ému, le jeune voyageur s'arrêta, et, coupant en deux parts son fragment de gâteau, déjà si petit, il en donna de bon cœur une moitié à l'oiseau. Celui-ci battit de ses larges ailes silencieuses, et déclara :

— Parce que tu as eu pitié de notre infortune, je t'aiderai dans l'entreprise difficile et périlleuse où tu t'es lancé. Tes

frères ne réussiront pas à construire le vaisseau qui vogue sur la terre et sur l'eau... car c'est bien là ce que tu désires, n'est-ce pas?

— Oui, certes, seigneur! répondit Duncan courtoisement, et songeant qu'il ne pouvait appeler autrement un animal si extraordinaire.

— Je vais donc m'y employer avec mes amis de la forêt, et notamment avec la parentèle du Pic cendré, qui compte de rudes travailleurs du bois. Reviens dans un an et un jour, ton vaisseau sera prêt. Seulement tu feras bien d'emmener avec toi quelques compagnons ne craignant point l'aventure; car la manœuvre de ce navire excéderait les forces d'un homme seul, et les péripéties, quand tu y embarqueras, ne feront que commencer pour toi.

— Votre conseil sera suivi, seigneur.

Le Hibou s'envola lourdement vers le cœur de la forêt, tandis que Duncan regagnait la maison maternelle où il retrouva ses frères, las d'abattre des arbres sans cesse renaissants, et qui avaient déjà repris leur métier de pêcheur, humble mais moins décevant : savait-on quels périls pouvait présager cet invraisemblable prodige de la forêt, relevant ses fils à mesure qu'ils étaient abattus?

Quant à Duncan, que le charme de la princesse Isoline avait envouté, et qui se sentait prêt à tout braver pour la sauver de la captivité où elle languissait, il employa le délai fixé par le Hibou à rassembler quelques compagnons intrépides, selon le conseil qu'il avait reçu.

Ainsi réunit-il trois vétérans des guerres avec l'Angleterre; c'étaient des gentilshommes quelque peu batteurs d'estrade, et prêts à tirer leur claymore au milieu d'une discussion, s'ils estimaient que l'enjeu en valût la peine.

Le fils de la veuve ne possédait d'autres biens que sa jeunesse et son espoir; mais il lui fut aisé de faire comprendre aux trois bretteurs que le souverain du loch Linnhe récompenserait en roi ceux qui lui ramèneraient saines et sauvées ses filles bien-aimées.

Tous quatre donc, le délai expiré, partirent vers la forêt. Le Hibou les attendait. Il conduisit Duncan et ses compa-

gnons vers le navire tout équipé, de forme bien étrange en vérité. Le volatile leur en expliqua la manœuvre, et quand les hommes y furent embarqués, clignant de son œil jaune, il désigna la montagne du bout de son aile :

— Allez, dit-il, les géants sont terrés de ce côté. Et que les saints patrons de l'Écosse vous protègent! Vous en aurez besoin.

Dans un grincement d'ais et de cordes, le vaisseau magique s'éloigna sous la futaie; Duncan tenait ferme la barre, les autres étaient près de lui. Bientôt nos compagnons arrivèrent à une rivière qu'il leur fallait franchir; le navire, qui jusqu'à présent avait roulé très gaillardement sur terre, se mit à l'eau tel qu'un cygne. Il allait franchir l'obstacle, quand Duncan aperçut un homme qui, couché sur la berge, le bas de la figure dans l'eau, était immobile et semblait mort. Le jeune homme voulut en avoir le cœur net :

— Qui es-tu, l'ami, et que fais-tu là?

L'autre, se redressant, montra une face trempée, mais hilare :

— Je suis l'Homme-qui-boit-la-rivière, répondit-il. J'avais soif, je m'occupe à boire ce ruisseau.

— Oh! oh! tu te vantes, mon ami! fit Duncan.

— Point du tout. Ce n'est pas la première fois que, pour me désaltérer, je mets à sec le lit d'un cours d'eau!

— En ce cas, monte avec nous! Tes talents pourront nous être précieux; si j'ai l'occasion de m'en servir, je te comblerai de richesses, après le succès de mon entreprise.

L'Homme-qui-boit-la-rivière, renonçant pour aujourd'hui à épuiser celle-ci, monta dans le vaisseau, qui continua sa route. A l'autre rive il prit terre, grim pant comme un rat d'eau la pente du talus.

Un peu plus loin, en traversant une forêt aussi soignée qu'un parc, meublée de chênes et peuplée de chevreuils, les voyageurs virent un homme qui mangeait tout vivant un daim de belle taille. Aux questions de Duncan, il répondit :

— Je suis l'Homme-qui-dévore-les-animaux. Il me

faut une harde par jour, quand les bêtes sont grasses, deux si elles ont pâti.

Estimant que ce glouton, d'ailleurs souriant et de bonne mine, avait sa place tout indiquée parmi les membres de sa troupe, Duncan lui dit :

— Monte avec nous...

Après quoi le bateau repartit sans plus attendre.

Un peu plus loin, le lourd véhicule se vit forcé de faire un brusque écart, faute de quoi il eût écrasé un individu qui, tout de son long couché au bord du chemin, la joue posée sur une touffe de gazon, paraissait là aussi tranquille et satisfait que s'il eût été dans son lit. Duncan lui cria :

— Ohé! l'ami! Que fais-tu là?

— Je suis l'Homme-qui-entend-pousser-l'herbe. De ce qui se passe à trois lieues à la ronde, rien ne me peut échapper.

— S'il en est ainsi, monte avec nous, mon brave! Ta fortune est faite.

Le navire amphibie reprit sa course, et le jeune chef de l'expédition ne manqua point d'expliquer alors à ses compagnons quel but il leur fallait atteindre. Tous promirent d'y employer leurs talents divers; de temps à autre, l'Homme-qui-entend-pousser-l'herbe se penchait vers la terre, épiant au loin le moindre bruit. Soudain il annonça, l'air inspiré :

— Écoutez! C'est ici que se trouvent les filles du roi, gardées captives par les géants leurs ravisseurs. J'entends leurs voix!

Dès que Duncan eut arrêté son engin, les passagers sautèrent à terre, fort émus, et regardèrent autour d'eux avec surprise. Ils se trouvaient en un lieu des plus arides, au milieu de montagnes si escarpées que les arbres s'accrochaient avec peine à leurs flancs abrupts.

Devant les voyageurs, à quelques toises, béait un abîme, au fond duquel les frondaisons d'un parc magnifique entouraient un château dont les proportions disaient assez qu'il servait de demeure à des géants.

Impossible de descendre à pied dans ce goufre! Duncan



et ses compagnons n'y parvinrent qu'au moyen d'un panier dans lequel ils prirent place successivement, et qu'ils firent glisser le long d'une corde, retenue par l'un d'eux, demeuré sur la lande. A peine furent-ils au fond que, dès leurs premiers pas dans le parc, nos aventureux voyageurs virent venir à eux le premier géant, qui portait tout l'air d'un garde-chasse. Cet être monstrueux leur tint ce langage :

— Je sais que vous venez chercher les filles du roi; pour ma part, je ne vois aucun empêchement à ce que vous les emmeniez, car, depuis qu'elles sont dans notre château, la zizanie s'est mise entre mes frères et moi. Je vous poserai une seule condition : vous n'aurez pas licence d'emmener ces filles, à moins que l'un de vous ne puisse boire autant que moi.

Goguenard, il frappait du poing sa panse, qui ne ressemblait pas mal à une barrique de cent gallons. Duncan se prit à rire :

— N'est-ce que cela? J'ai là un compagnon tout prêt à te tenir tête et à relever ton défi, géant!

Il fit un signe, et l'Homme-qui-boit-la-rivière s'avança. Ils se mesurèrent du regard, lui et le géant; puis tous deux s'accroupirent au bord d'un lac dont le bleu miroir, serti de boureaux corsetés d'argent, s'étendait au loin dans le parc, et ils burent à longs traits, jusqu'à ce que l'on entendit un bruit terrible : c'était le géant qui venait d'éclater; son estomac, gros comme une génisse, s'alla percher au sommet d'un sapin. Cependant l'Homme-qui-boit-la-rivière se relevait, déclarant modestement :

— C'était là un pauvre buveur! pour moi, je n'ai pas avalé seulement la moitié de ce que je pourrais absorber sans aucune gêne.

Ce premier obstacle surmonté, les compagnons s'avancèrent vers le château. Dans une clairière où des lapins jouaient entre eux à cligne-musette sous le bienveillant regard des biches et des sangliers, ils rencontrèrent le deuxième géant.

Celui-ci assura qu'il ne consentirait à livrer les filles du

roi qu'à un homme qui se montrerait plus fort mangeur que lui.

— Eh mais! J'ai ton affaire! déclara Duncan. Voici mon compagnon, l'Homme-qui-dévore-les-animaux. Je m'assure qu'il aura facilement raison de toi.

De fait, ce phénomène s'assit en face du géant, sur l'herbe; les trois gentilshommes dirigèrent vers eux tous les chevreuils, biches et sangliers qui se levaient sous leurs pas. Mais alors que le géant, pour dévorer chaque animal, le saisissait des deux mains, son adversaire, afin d'aller plus vite en besogne et d'en avaler davantage, prenait deux bêtes à la fois, une de chaque main. Et les os craquaient sous ses dents comme on entend les grains de blé s'écraser au moulin. Si bien que le géant, la face violacée, était déjà mort étouffé, alors que son compétiteur continuait tranquillement à engloutir des coqs de bruyère, avec autant de facilité qu'il eût happé des cerises en juin.

Enfin, sur le seuil du château, le troisième géant ne consentit à libérer les trois princesses que si, en leur place, Duncan acceptait de demeurer avec lui durant un an et un jour.

Sans aucune hésitation le jeune homme acquiesça, et les trois filles du roi retournèrent, sous l'escorte de leurs six gardes du corps, vers le château de leur père. Elles entendaient faire récompenser largement chacun de ceux qui avaient participé à leur mise en liberté; et quoique les trois gentilshommes se vantassent d'avoir été seuls à la délivrer, ce fut à Duncan que, au moment de partir, la princesse Isoline dédia son plus exquis sourire.

Dès que la caravane des jeunes filles se fut éloignée, le géant survivant se tourna vers son prisonnier :

— Tes compagnons ont tué mes deux frères, dit-il; je considère donc comme juste et bien juste qu'en leur place tu me tiennes compagnie.

— Je ferai de mon mieux pour égayer ta solitude, répondit Duncan de bonne grâce, le cœur illuminé par le sourire de la princesse qu'il comptait rejoindre dès qu'il

aurait quitté le château de l'abîme, ce qui ne saurait tarder, au cas où il réussirait à s'évader.

Chassant, pêchant, tirant de l'arc ou chevauchant en forêt, le géant et son compagnon s'entendirent mieux qu'on n'aurait pu le penser; même le temps s'écoula vite, ce qui est heureux en somme, car Duncan ne parvint pas à quitter ce séjour, clos de toutes parts.

Quand un an plus un jour fut passé, le maître du château confia son commensal à un aigle, qui devait le porter en haut du gouffre; Duncan emportait cinq bœufs pour sa nourriture et dix pour celle de l'aigle, qui était particulièrement vorace.

A mi-chemin, ayant déjà consommé sa part de vivres, l'aigle décida de redescendre, malgré les supplications de son cavalier. Il vint donc se poser aux pieds du géant, qui ne fut pas autrement surpris de voir le bel oiseau revenir si vite, et qui marqua une joie vive à retrouver son pensionnaire. Si satisfait fut-il même, qu'il le conserva près de lui encore un an et un jour, à la vive contrariété de Duncan; mais allez donc discuter, lorsque vous vous trouvez au pouvoir d'un individu dont le petit doigt mesure une coudée!

Quand enfin Duncan put partir à nouveau, son hôte redoutable lui donna dix animaux, cette fois, pour sa nourriture, et vingt pour celle de l'aigle. Le rapace, tout en dévorant ces proies, monta plus haut, et le jeune homme crut qu'il touchait à sa libération; mais ayant terminé sa provision de victuailles, l'oiseau redescendit vers le château en planant majestueusement. Et Duncan, une fois de plus, se trouva captif, pour un an et un jour.

Comprenant cependant que son prisonnier avait hâte de reprendre contact avec le vaste monde, le géant, ce nouveau délai expiré, lui donna vingt animaux en don personnel, et soixante destinés à sa monture. Le magnifique aigle doré, déployant ses larges ailes couleur de rouille, s'éleva en un splendide essor, tandis qu'il commençait à déchiqeter son premier bœuf. Il terminait tout juste le dernier lorsqu'il atteignit le bord de l'abîme. Aussitôt il

commença de redescendre! Mais Duncan se méfiait; décidé à ne pas retomber captif une fois de plus, il tenait à la main son couteau, dont il porta aussitôt un maître coup à l'animal, qu'il atteignit dans la cuisse.

Profitant du désarroi de l'oiseau blessé, le jeune homme sauta à terre, libre enfin.

Le barde Jeffries un instant reprit haleine; il en avait le droit, ayant amené son héros à l'instant de son salut. Après avoir constaté que le thané et sa fille le regardaient avec bienveillance, il reprit, encouragé :

Le rapace ensanglanté battait furieusement des ailes et poussait d'horribles cris. Duncan, le croyant disposé à lutter contre lui, assujettit le couteau en son poing; il s'apprêtait à vendre chèrement sa vie, quand, à sa vive surprise, l'aigle, après avoir d'un coup de langue effacé sa blessure, lui adressa la parole, d'un ton amical :

— Tu es un homme sans peur, un digne fils de notre Écosse intrépide. J'aime les vaillants... je te servirai, moi qui n'ai jamais servi personne! Prends ce sifflet d'argent : il est à toi.

— Et qu'en ferai-je, ô aigle?

— Lorsque tu auras besoin de moi, tu siffleras trois fois. Où que je sois, je t'entendrai, et j'accourrai t'aider aussitôt.

Ayant ainsi parlé, l'aigle battit de sa queue cendrée, rayée de noir, puis il disparut.

Étonné, ravi, et serrant dans sa poche le précieux talisman, Duncan gagna la cité où vivait la princesse Isoline, près de son père, le roi du loch Linnhe.

Que la bravoure de Duncan fût au-dessus de tout éloge, il en avait donné la preuve; cependant il n'osa point aller tout droit, bien qu'il en eût fort envie, déposer son amour aux pieds mignons de la princesse. Heureux de respirer le même air qu'elle, et espérant que le hasard le mettrait prochainement sur le chemin de la jeune fille, il décida de s'engager chez un forgeron réputé le plus habile de la

cité, et qui, un peu orfèvre, travaillait parfois pour la cour.

Naguère Duncan avait avec adresse battu des armures à Dundee; il fit un essai que beaucoup eussent compté comme un chef-d'œuvre, si bien que le forgeron enthousiasmé l'engagea sur-le-champ.

Au château, la princesse Isoline, ainsi que ses sœurs d'ailleurs, éprouvait une grande lassitude des assiduités continues des trois gentilshommes qui, prétendant avoir délivré les captives par leur seule valeur, réclamaient bien haut la douce récompense qu'ils se targuaient d'avoir méritée. Désireuse de marquer une fois pour toutes la distance qui la séparait de ces bretteurs prétentieux et vantards, Isoline s'en vint un jour chez le forgeron, et lui dit :

— J'ai séjourné quelque temps chez un géant, ami du roi, mon père. Il m'avait offert une couronne en or, fleurie de huit chardons délicieusement ciselés... Je l'ai oubliée, en quittant son château. Je regrette beaucoup cette couronne... Fais-moi la même, forgeron!

— Mais, princesse...

— J'y tiens, il me la faut! Si tu ne parviens pas à la faire, tu auras la tête tranchée!

Ayant ainsi manifesté sa volonté, elle sortit, laissant l'honnête artisan en grand souci; car il tenait fort à sa chère tête, et ne voyait aucune possibilité d'exécuter une couronne semblable à un modèle qu'il n'avait jamais vu. Il conta son embarras à son jeune compagnon; celui-ci sourit :

— N'est-ce que cela, maître? Si vous le voulez, je me charge de ce travail; ne craignez rien, je vous garantis que la princesse sera satisfaite. Je vous demanderai seulement de me fournir l'or nécessaire.

— C'est trop juste!

Dès qu'il se trouva en possession du précieux métal, Duncan le fondit, puis il le coula en tout petits lingots.

Ayant exigé que le forgeron le laissât seul, le jeune homme répandit en pluie cet or par la fenêtre, sur les

passants, qui acclamèrent avec joie ce généreux bienfaiteur. C'était ce que souhaitait le rusé garçon : il désirait se rendre populaire, dans la pensée que l'affection du peuple lui serait utile, le jour où il tenterait d'épouser la princesse Isoline.

Le forgeron, qui n'était pas dans le secret d'une telle espérance, guettait par la fente de la porte. Vous pensez s'il jeta les hauts cris en voyant s'envoler cet or qu'il avait eu tant de peine à acquérir!

— Malheureux! cria-t-il, tu es fou! Fou par la tête! Avec quoi prétends-tu faire cette couronne, maintenant?

— Ne vous inquiétez pas, maître. Avec ceci.

Duncan prit un sifflet dans sa ceinture, et lança trois appels stridents.

Maître Manfred n'avait point encore fini de secouer les épaules, à l'énoncé de cette nouvelle insanité, quand la lumière s'obscurcit dans l'atelier : devant la porte ouverte toute au large, un aigle doré gigantesque apparaissait. Projetant sa tête dans l'atelier, l'insolite visiteur demanda, tandis que le forgeron pensait mourir de peur :

— Tu m'as appelé? Me voici prêt à te servir!

— Va me chercher, au château du géant, la couronne en or de la princesse Isoline.

— Tu l'auras dans une heure.

Ainsi fut fait. Le vieil artisan avait à peine eu le temps de revêtir, sur le conseil de Duncan, son tartan des dimanches, aux couleurs de l'ancien clan des Mac Masters, lorsque l'aigle reparut. Il tenait en son bec une mignonne couronne d'or, ouvrage de huit chardons d'Écosse, et d'un si magnifique travail que le vieux maître tomba en extase. Dès qu'il fut un peu remis, le forgeron s'en fut porter en grande cérémonie le joyau magnifique au palais du roi.

La princesse se montra tout ensemble ravie et émerveillée de la similitude atteinte par maître Manfred. Elle s'écria, battant des mains :

— La réussite est parfaite! Je croirais que c'est la même couronne, si je ne savais la chose impossible!

Le forgeron se donna bien de garde de divulguer le

secret de son ouvrier; même il ne craignit pas d'accepter sans sourciller la commande que sur l'heure lui firent les deux autres filles du roi, de deux couronnes, l'une d'argent, la seconde en cuivre, en tout pareilles à celles dont se paraient leurs tresses, au château des géants.

L'adresse de l'aigle doré aidant, Duncan eut encore la joie de remettre les couronnes elles-mêmes à maître Manfred; celui-ci les porta sans tarder au palais. Dans leur joie d'avoir retrouvé leurs parures, les jeunes princesses coururent se faire admirer par leur père; le roi, satisfait lui aussi, demanda à voir le forgeron, qu'il tenait à féliciter personnellement de son travail.

— Ça, bonhomme, approche! ordonna le souverain, s'adressant à l'artisan qui s'avancait courbé en deux, son bonnet à la main. A vrai dire, je ne savais pas posséder un si grand artiste en mon royaume du loch Linnhe.

— Sire, répondit maître Manfred en redressant du mieux qu'il put son dos un peu voûté par l'âge, vos compliments m'honorent; mais je dois avouer qu'ils se trompent d'adresse. Ces couronnes ne sont point dues à mon art, mais à celui de Duncan, mon jeune compagnon.

— Qu'on aille donc sur l'heure me quérir ce merveilleux compagnon!

Duncan s'activait à faire prendre le feu de la forge, qui ne voulait pas tirer ce matin-là, quand les piqueurs royaux se présentèrent, venant le chercher. La vue de ce garçon noir de suie et de fumée leur produisit une impression si fâcheuse, qu'ils le jetèrent comme un chien au fond de la voiture avec laquelle ils étaient venus le chercher; et ce fut en ce triste équipage qu'ils reprirent le chemin du château.

Mais Duncan n'entendait point se présenter ainsi devant le roi. Il siffla son aigle, lui ordonna de l'emporter au loin et de remplir la voiture de pierres. Le tout ne fut qu'un jeu pour l'oiseau prestigieux.

Le roi, impatient de connaître l'artiste auquel ses filles étaient redevables des couronnes si finement ciselées, descendit les marches de son perron de marbre, afin d'ouvrir

lui-même la portière de la voiture qui devait lui amener le compagnon du forgeron. Hélas! ce faisant le monarque reçut en pleine poitrine une avalanche de pierres. Peu s'en fallut qu'il ne fût tué. Les piqueurs, qui avaient piloté l'équipage et causé ce beau désastre, ne faillirent point, eux, à être pendus.

Duncan, cependant, était revenu à la forge où il avait repris allégrement son travail, quand d'autres valets du château vinrent le quérir de la part du roi. Ayant, eux aussi, trouvé le compagnon de maître Manfred en tenue d'atelier, ils le traitèrent aussi indignement que l'avaient fait les piqueurs, en sorte que le jeune homme se fit de nouveau enlever par l'aigle, auquel il ordonna de remplir la voiture d'immondices. Cette fois, le souverain, ouvrant la portière, fut suffoqué; courroucé, il fit fustiger les valets avant que de les pendre.

Mais tête d'Écossais est dure autant que les farouches écueils, aux statures étranges, qui hérissent les côtes du Caithness. Le monarque du loch Linnhe ayant décidé de voir, coûte que coûte, l'habile eiseleur des trois couronnes, les méchefs qu'il éprouvait ne pouvaient qu'accroître encore sa royale curiosité. Cette fois, le souverain envoya à la forge son intendant, homme d'âge et de bon sens, qui aborda courtoisement l'ouvrier du forgeron :

— Jeune homme, dit-il, je viens vous chercher de la part du roi, qui désire vous recevoir en son palais. Lavez-vous seulement de cette fumée qui vous dépare, et fouette cocher!

— Je ne puis me présenter ainsi devant mon souverain, accordez-moi un moment pour faire toilette, répondit Duncan en portant à ses lèvres son sifflet magique.

A l'aigle accouru, le jeune homme demanda de lui apporter aussitôt un vêtement d'or et d'argent qu'il endossa bien vite, et sous lequel, je vous prie de le croire, notre ami avait belle figure autant que prince au monde. Il se rendit gaillardement au palais en compagnie de l'intendant, et escorté par le menu peuple en foule, qui, ayant eu l'autre jour part à ses largesses, proclamait ce jeune seigneur aussi généreux qu'opulent.

Ainsi l'amoureux de la princesse Isoline fit au château royal une entrée digne du cher projet qu'il nourrissait en son cœur, digne aussi de la princesse qui l'accueillit, aux côtés de son père, avec un sourire doux déjà comme une caresse. Duncan dut raconter toutes ses aventures, et put enfin expliquer comment son ingéniosité et son courage avaient réussi à rendre au roi ses filles bien-aimées. Les trois gentilshommes trop habileurs furent pendus, et le fils du pêcheur épousa la princesse Isoline.

La noce se prolongea durant vingt jours et vingt nuits, tous passés en réjouissances et en banquets : la jeunesse, pendant ce temps ne cessa de cabrioler sur le plancher.

\* \* \*

Mary de Neidpath avait écouté avec intérêt ce long bardit. Le coude appuyé sur le bras de sa chaire, le menton dans sa main où scintillaient de lourdes bagues, sa robe de samit broché tombant autour d'elle en plis pesants où brillaient des gemmes, la jeune fille était si belle, elle avait si haute mine, que Quentin Barrisdale, au secret de son cœur, se reconnut prêt à tout — je dis à tout! — en vue de conquérir cette opulente et tant gracieuse héritière. Il comptait, pour y réussir, un peu sur son chant, beaucoup sur ses sacs d'or, dont jusqu'ici il avait reçu maints bons offices.

La question était de savoir comment il lui faudrait agencer les choses, afin de parvenir au but espéré.

L'après-midi, le barde brun ne sortit point dans le parc avec les autres jeunes hommes. Il s'excusa de même quant à la partie d'échecs du thane, et longuement, verrouillé dans sa chambre, il établit le plan d'action qu'il entendait appliquer sans défaillance.

## LES DEUX JOCK ET LA CORNEMUSE

Ce fut un homme maigre et long qui s'avança le lendemain dans l'hémicycle, laissé vide, entre les bardes assemblés et l'estrade où siégeaient les châtelains. Il tenait sous son bras une sorte de sac revêtu d'un tartan à franges, aux couleurs du clan des Ogilvies, dans le comté d'Angus. Des tuyaux de tailles diverses pendaient hors de cet informe paquet, et quels tuyaux bizarres! Les uns se perçaient de trous et se trouvaient munis d'une anche de hautbois; les autres étaient pourvus d'une façon de clé. On eût dit une manière de dépouille animale : bien des gens du continent s'y seraient trompés, peut-être. Pas des Écossais, toutefois : tous en effet reconnurent la cornemuse, le *bag-pipe* national. Et ils en éprouvèrent la joie que ressent chacun à l'aspect d'un vieil ami, qui jusqu'ici manquait à la fête.

Ayant salué, non sans grâce, le barde Lindsay commença :

— Damoiselle, seigneur, et vous mes frères, vous serez surpris sans doute de ne pas me voir muni d'une harpe, d'une lyre, ni d'une rote aussi. C'est que pour moi le *bag-pipe* est l'instrument par où s'exprime le mieux l'âme antique de notre race, qui lui confie et ses rêves et ses pleurs. Cet instrument accompagne aussi bien les danses joyeuses de nos villageois que la marche en rangs serrés de nos fiers Highlanders, dédaigneux de l'armure à laquelle ils préférèrent le kilt pour foncer, la claymore haute, sous la nuée sifflante des flèches de mort.

Aussi trouvais-je à mon bag-pipe plus de droits à résonner, dans cette assemblée choisie, que n'en possèdent le tambour; et même le fifre, dont j'ai entendu les accents vibrer en cette enceinte. Et c'est à ce bag-pipe fidèle que je vais demander d'accompagner le chant qui vous rappellera l'origine, presque magique, en tout cas merveilleuse, de la cornemuse écossaise.

Écoutez donc :

#### LES DEUX JOCK ET LA CORNEMUSE.

Il y avait une fois, au village de Lintrathen près de Kirriemuir, deux cousins germains qui tous deux répondaient au nom de Jock. L'un d'eux ayant eu la petite vérole dans son enfance, était resté affreusement marqué, ce pourquoi les bonnes gens ses voisins l'appelaient Jock-la-Grêle. C'était fort commode pour le distinguer de son cousin, à qui il ressemblait vraiment, tout en n'ayant point du tout le même caractère, ainsi que vous l'allez voir.

Vers sa vingtième année, Jock-la-Grêle, ainsi que beaucoup de garçons, éprouva le désir de voir de ses propres yeux si le monde se bornait aux limites de son village. Il se tailla un bâton robuste, puis annonça à sa mère, en gaillard sûr de son fait :

— Je vais partir chercher fortune!

— Oh! tu peux toujours essayer, répondit la bonne femme; j'avoue que cela nous ferait grand bien. Si tu veux, mon enfant, je te cuirai un bannock.

— Tu me feras grand plaisir, mère, car la route sera longue, je le crains, avant que je ne rencontre une table bien garnie.

— Va donc me chercher de l'eau au puits.

— J'y vais... Où est le pot?

— Je l'ai cassé l'autre jour, et n'ai pas pu le remplacer. Regarde, voilà tout ce que je possède : un crible et un plat fendu. Pour chercher de l'eau, cela n'est pas commode,

je le reconnais; mais je n'ai rien d'autre. Tire-t'en comme tu pourras, mon garçon.

Jock s'en alla vers le puits, en considérant avec méfiance ces ustensiles, d'ailleurs respectables, mais peu recommandés quand il s'agit de transporter de l'eau. Lequel emploierait-il? Son choix s'arrêta sur le plat fendu, avec l'espoir que sa fêlure ne lui interdirait pas tout service; mais dès que cet ustensile fut plein, le poids de l'eau acheva de le briser, et ses fragments tombèrent avec fracas sur la margelle.

Restait le crible; mais il n'y avait pas moyen, vraiment, d'y verser un liquide... Comme Jock le considérait d'un œil perplexe, un joli rouge-gorge qui depuis un moment sautillait autour du puits en s'amusant de son embarras, leva sa tête fine, et, s'adressant au garçon :

— Les hommes sont vraiment perdus pour bien peu de chose! fit-il. Tu n'as qu'à boucher les trous du crible avec de la boue épaisse, comme fait ma commère l'hirondelle, lorsqu'elle entreprend de maçonner son nid. Ainsi ton eau ne s'échappera pas.

Vexé qu'une aussi chétive bestiole osât le conseiller, Jock toisa l'oiseau avec dédain :

— Sale créature! cria-t-il, crois-tu que je vais obéir à un moucheron tel que toi?

— Comme tu voudras, pauvret! Cuic, cuic, cuic!

Le Rouge-gorge haussa les épaules autant que ses congénères le peuvent faire, puis il s'envola. Et Jock-la-Grêle s'efforça de remplir son crible; mais plus il y versait d'eau, plus celle-ci giclait de toutes parts. Après une demi-heure d'efforts, il n'en restait qu'un demi-verre à peine dans le fond du crible, ce fond, par chance, n'étant pas perforé. Le garçon rapporta ce peu d'eau à sa mère, qui ne put, faute de liquide, lui faire cuire qu'un tout petit bannock.

Avec l'insouciance de son âge, le jeune homme s'en alla cependant guilleret et chantonnant. La contrée autour de Kirriemuir est fort jolie, chacun le sait; cette vaste étendue de montagnes, creusée de ravins agrestes, semée de petits lacs, avec de grandioses échappées sur la pittoresque région

du Strathmore, est ravissante. Jock allait d'un bon pas, persuadé que dame Fortune lui ferait signe au prochain carrefour, lorsqu'il vit devant lui, sur une branche de bouleau, le Rouge-gorge qui lui avait parlé près du puits, et qu'il reconnut aussitôt à son frère pòitral d'un rouge vif, surmontant son ventre gris perle.

L'oiseau dit au garçon :

— Donne-moi un petit morceau de gâteau; j'ai si faim!

Jock s'esclaffa et poursuivit sa marche, sans même répondre. Le Rouge-gorge, sautillant devant lui, répéta attristé :

— J'ai faim! Donne-moi un petit morceau de gâteau...

En échange, moi je te ferai présent d'une plume de mes ailes.

Cette fois, Jock s'emporta :

— Je ne me priverai certainement pas de mon bannock à ton profit, car c'est de ta faute si mon gâteau est si petit!

Faites état que c'était là une parole très injuste, et même d'insigne mauvaise foi : l'oiseau n'avait-il pas fait, au contraire, tout ce qu'il pouvait en vue d'aider le jeune garçon à utiliser son crible? Soyez donc bon pour les hommes dans l'embarras! Le Rouge-gorge dégoûté s'envola, tandis que Jock continuait son chemin.

C'est ainsi qu'il arriva à la maison du roi; là il s'arrêta et demanda du travail. Le majordome l'ayant reçu, Jock-la-Grêle se crut aussitôt sur le chemin de la fortune. Questionné quant à ce qu'il savait faire, il répondit avec fierté :

— Beaucoup de choses, sir! Je sais balayer la maison, enlever les cendres, laver les plats, garder les vaches...

— Tout cela n'est point négligeable; mais, dis-moi, l'ami : sais-tu pas aussi garder les lièvres?

— Les lièvres? répéta Jock ahuri.

— Notre sire, expliqua le majordome en se carrant dans son fauteuil, notre sire étant fort amateur du civet de lièvre, nous avons un élevage important de ces animaux. Si tu les gardes fidèlement, si tu les ramènes tous chaque soir, sans qu'il en manque un seul, au bout d'un an et un jour tu épouseras la princesse Elsie, fille du roi, ce qui serait un grand honneur pour toi. Mais s'il vient à manquer, un



Il en surgit de partout.

soir, fût-ce un seul de ces animaux, tu seras pendu haut et court. Compris?

Jock-la-Grêle se gratta la tête. Il était intimement persuadé que, de par ses rares mérites, il était destiné à épouser quelque princesse; mais le chemin à suivre en vue d'y parvenir était vraiment singulier! Enfin il bégaya :

— Je... j'essayerai!

— Viens donc voir les lièvres en question. Ensuite, tu les mèneras paître sur les bruyères.

Le jeune paysan se vit alors conduit à une sorte de chenil où se pressaient une foule de lièvres de toutes espèces : vieux mâles au dos gris fauve, levrauts groupés sur des feuilles sèches, hases appelant leurs petits en faisant, par manière de castagnettes naturelles, battre leurs oreilles l'une contre l'autre. Tous ces animaux, visiblement affamés, attendaient avec impatience qu'on les menât pâturer. Jock en reçut la charge de deux douzaines, que le majordome compta et recompta devant lui; plus un vingt-cinquième sujet, boiteux, chétif et mal tourné, qui suivit avec peine ses compagnons, en marche vers la savoureuse bruyère.

La journée fut assez pénible, car le berger des lièvres devait constamment courir de côté et d'autre, afin de regrouper ses ouailles, continuellement en escapade.

A ce travail, Jock contracta bientôt un terrible appétit! Comment le satisfaire? pâtre peu consciencieux, il ne vit rien de mieux que de sacrifier le lièvre boiteux, pensant pouvoir s'y risquer impunément, puisque cet animal, en somme, lui avait été confié par-dessus compte.

Il tua donc la bête, la vida, la fit soigneusement rôtir en plein champ, sur une broche improvisée, puis s'en régala avec béatitude. Le tout prit du temps, si bien que, lorsque Jock-la-Grêle eut fini de sucer le dernier os, il s'aperçut que le soleil déclinait fortement sur l'épaule du lointain mont Blair. Du troupeau de lièvres, plus de traces aux alentours!

En vain le berger en alerte courut-il de tous côtés : nulle part il n'aperçut même l'ombre d'un de ses rongeurs. Il lui fallut bien se rendre à l'évidence : tandis qu'il man-



geait le vingt-cinquième lièvre, les vingt-quatre autres, profitant de son inattention, avaient pris la clé des champs. Et lui, Jock, berger infidèle, il risquait fort d'être pendu, par ordre du gros majordome à panse de goret.

Affolé, le jeune garçon se mit à arpenter la lande, cherchant de tous côtés, criant, battant les buissons. Las! il ne trouva ni lièvre ni hase, ni rien qui y ressemblât...

Quand la nuit tombée l'empêcha de distinguer un fil noir d'un fil blanc, Jock-la-Grêle rentra l'oreille basse au château, sans même songer à s'enfuir, ce qui lui aurait été si facile!

Le majordome l'attendait, une main dans sa ceinture, l'autre haussant une lanterne impitoyable, dont il braqua la lumière en tous sens.

— Et tes lièvres? demanda-t-il d'une voix tonnante, où sont-ils? Je ne les vois pas.

— Je les ai perdus... répondit assez piteusement le mauvais berger.

— Ah! tu les as perdus!... C'est bon. Tu seras pendu à l'aube.

... Et le plus triste, c'est qu'il fut ainsi fait.

Une plaintive ritournelle du bag-pipe, amoureusement pressé par son propriétaire, servit d'oraison funèbre au peu consciencieux Jock-la-Grêle, et de conclusion à son aventure. Le barde Lindsay un instant reprit haleine, puis il continua :

Il y avait, je vous l'ai dit, un autre Jock, cousin du premier; à son tour celui-ci décida de partir chercher fortune. Sa mère, aussi mal pourvue d'ustensiles de ménage que celle de Jock-la-Grêle, sa mère lui remit un crible et un plat fendu, en lui demandant d'aller lui quérir de l'eau.

Au puits, Jock trouva à son tour le Rouge-gorge, qui lui donna les mêmes conseils qu'à son cousin. Ayant écouté l'industriel oiseau, le jeune garçon rendit son crible aussi étanche qu'une marmite, grâce aux boulettes de glaise avec lesquelles il boucha les trous. Jock put ainsi rapporter au

logis plus d'une pinte d'une eau fraîche et pure, ce qui permit à sa mère de lui confectionner un grand bannock.

Le lendemain, il avait parcouru quelques kilomètres déjà, quand il aperçut le Rouge-gorge qui semblait l'attendre, perché sur un buisson de genévriers. Jock lui cria gaie-ment :

— Un fameux service que tu m'as rendu, petit camarade! Grâce à toi, ma mère a eu assez d'eau pour me confectionner un bannock large comme une roue de charrette!

— Je suis bien aise de t'avoir obligé, répondit le passe-reau.

— Et moi, je suis encore plus aise de te rencontrer ici; cela me permet de t'offrir un bon petit morceau de mon gâteau.

Le Rouge-gorge picora un peu du bannock, en garda la meilleure part à l'intention de son épouse, comme on doit faire, puis, s'arrachant une belle plume rémige de l'aile gauche, il la tendit du bout du bec au jeune voyageur :

— Prends, dit-il, je t'en fais cadeau.

— Je te remercie, fit courtoisement Jock, mais... une si grande plume va te manquer, tandis que moi, je ne vois pas trop comment je pourrai l'utiliser...

— Elle te sera très précieuse, affirma l'oiseau. En la fixant dans une vessie de grenouille, tu obtiendras un instrument de musique dont toute l'Écosse sera fière avec toi.

— Tu veux rire! protesta le jeune garçon.

— Pas du tout, je t'assure.

— Eh bien! Je veux essayer cela tout de suite.

Jock posa à terre son maigre baluchon, et captura sans peine une grenouille dans les herbes mouillées du fossé. L'ayant tuée, il prit sa vessie, y ajusta soigneusement la plume, dans laquelle il souffla. Alors la vessie s'enfla, puis, se dégonflant, émit un son musical harmonieux, encore qu'un peu faible, à la vérité.

Cependant Jock regardait cet instrument minuscule d'un œil assez perplexe; le Rouge-gorge, qui s'était approché en sautillant, lui expliqua :

— Parce que tu as suivi sans railler mes conseils, parce que, surtout, tu m'as donné un gros morceau de ton ban-nock, je veux faire de toi l'heureux possesseur du premier bag-pipe écossais. Regarde ce qu'est devenu l'objet que tu tiens entre tes mains.

Prodige! Le petit jouet chétif s'était transformé en un grand et gros instrument long de près d'une aune, vêtu d'un tartan à carreaux, et nanti de quatre tuyaux d'aspects divers : Jock en avait plein les bras. Tandis qu'il contemplait cet objet étrange avec stupeur, le Rouge-gorge gazouilla encore :

— Ce bag-pipe peut servir à beaucoup de choses, en soufflant sur les anches et en pressant sur le sac; par exemple, il fera danser les belles filles, le dimanche, sur la place des villages; il rassemblera, sur la bruyère, un troupeau qui s'égaré; il permettra d'épouser... eh! que sais-je? la fille du roi!... Bonne chance, ami!

Frrtt!... le Rouge-gorge s'était envolé.

Jock, à tout hasard, appuya du coude sur le sac, tandis qu'il soufflait dans l'un des tuyaux. Alors s'échappèrent de l'instrument, à la surprise joyeuse du musicien improvisé, des sons vigoureux et entraînants, grâce auxquels le voyageur put marcher sans fatigue jusqu'au palais du roi. Là ayant reçu, lui aussi, du gros majordome, mission de faire paître un quarteron de lièvres, il emmena gaillardement son singulier troupeau sur la lande, et chaque fois que quelque couple flirteur, ou quelque hase aventureuse, faisait mine de s'écarter, il rappelait les fugitifs à l'aide de son bag-pipe.

Ainsi ramena-t-il ce soir-là, puis tous les autres soirs, ses bêtes au complet, de sorte que, au bout d'un an et un jour, Jock eut le bonheur d'épouser la princesse Elsie.

Le bag-pipe enrubanné conduisait triomphalement les mariés et leur cortège, ainsi qu'il fit depuis, et qu'il fera toujours, tant qu'il demeurera des Écossais sur notre vieille terre d'Écosse.

\*  
\*  
\*

Des acclamations enthousiastes fusèrent parmi les bardes : le procès était gagné! Grâce à Lindsay, l'aède d'Angus, le bag-pipe avait conquis droit de cité parmi les instruments, en général plus nobles cependant, qui accompagnent de droit les bardits légendaires. Seul, Quentin Barrisdale ne joignit pas ses applaudissements à ceux de ses confrères, ses affaires personnelles l'intéressant davantage. Son plan maintenant mûri, le jeune homme avait grand'hâte de passer à la réalisation de ses projets.

Le barde brun se mit donc à la recherche de Richard Lassendeau, auquel il désirait parler seul à seul. L'homme d'Inverness trouva le barde blond dans la cour d'honneur, où il regardait avec intérêt le fauconnier du thane occupé à ciller un faucon, c'est-à-dire à lui coudre les paupières, en le maintenant enfermé dans le maillolet, sac de lin d'où ne sortent que la tête et la queue du rapace.

— Messire, dit-il à Lassendeau, pourrais-je pas vous dire un mot en particulier?

— Volontiers.

Les deux jeunes hommes s'éloignèrent côte à côte. Quand ils furent seuls dans un endroit du parc suffisamment éloigné, Barrisdale commença :

— Lassendeau, je serai franc avec vous : j'aime lady Mary, et je la veux épouser.

— La valeur des chants en jugera à la fin de la joute! répondit Richard, en maîtrisant l'agitation où le plongeait cette communication inattendue.

— Leur valeur... euh! on pourrait discuter là-dessus! Pour moi, dépendre du jugement de tel ou tel rival, c'est odieux!... Non! je veux chanter en toute certitude de remporter le prix.

— Votre confiance m'honore, assura Lassendeau; mais je ne puis rien à ce qui sera.

— Je crois, au contraire, que vous y pouvez tout.

— Comment cela, je vous prie?

Les deux bardes étaient parvenus sous la ramure d'un chêne majestueux, semblable peut-être à celui qui avait vu, dans la lointaine Brocéliande, la fée Viviane enchanter l'enchanteur Myrdhinn. Une lueur dure au fond de ses prunelles vrillées à celles du barde blond, Barrisdale poursuivit, la voix âpre :

— Le bruit court parmi nos confrères, Lassendean, que vous tenez en réserve un bardit admirable. Sûrement, dit-on, il devra cueillir la palme que tous nous briguons ici.

— Je ne sais... répondit modestement Richard.

— Mais il se peut ! Vendez-moi ce bardit, Lassendean. Je vous le paye un sac d'or.

Richard sursauta :

— Plaît-il ? J'ai mal entendu, que je pense !

— Pardon, mon cher, vous avez très bien entendu. Je vous achète votre poème, afin d'avoir place libre devant l'héritière de Neidpath.

Le barde blond était soudain devenu fort pâle ; il se contint en honnête homme outragé qui se maîtrise encore. Et il prononça, d'un ton glacé :

— Vous m'insultez, que je crois, messire.

— Vous trouvez, je le vois, que ce n'est pas assez payé ? Mettons deux sacs d'or, et n'en discutons plus. Réfléchissez, Lassendean : vous n'êtes point, je le sais, en situation de refuser pareille aubaine, car...

Il n'acheva pas sa phrase : le gant de Richard, en daim léger, car son propriétaire n'était point un guerrier, venait de le frapper au visage. Barrisdale bondit en arrière, cherchant à sa ceinture l'épée qu'à une assemblée de bardes il n'avait pas le droit de porter. Il gronda, menaçant :

— Nous nous retrouverons, par le diable !

— Quand il vous plaira, messire !

Et le barde blond, résolument, tourna le dos à son insulteur.

## XVI

## MAOL

DANS mon comté de Bute, dit le barde Oswald en accordant d'un doigt expert les cordes de sa rote, une rivière transparente et pure coule en flânant des collines de Cowal vers la mer. J'ignore comment elle se nomme, et au vrai il importe peu : a-t-on besoin de connaître le nom d'une femme — ou d'une rivière — pour savoir qu'elle est jolie ?

Si je vous en parle aujourd'hui, c'est en premier lieu parce que sa course chantante est l'un des plus sûrs attraits de mon pays, et ensuite parce qu'elle tient, vous l'allez voir, une place importante dans l'histoire de

## MAOL

que j'ai dessein de vous conter.

Une veuve de Kilchanan avait trois filles, Lydie, Elizabeth et Maol, qui résolurent d'aller au loin chercher fortune. La mère fit donc cuire trois pains, et, selon la coutume, proposa à chacune de ses filles de lui donner la moitié d'un de ces pains et sa bénédiction, ou le pain entier, accompagné de sa malédiction.

Les deux aînées réclamèrent la plus grosse part, sans se soucier de la réprobation maternelle ; seule Maol, la benjamine, choisit le plus petit morceau de pain doré.

— Voilà qui va bien, dites-vous, bonnes gens qui m'entendez. Nous connaissons l'histoire, sauf qu'elle passe du

sexe masculin au féminin. Encore la différence est-elle mince, vu que l'humanité est une.

Vous n'y êtes point, amis! Les aventures de Maol sont toutes inattendues... encore qu'on y retrouve un écho lointain du Petit Poucet de France.

Donc, les trois sœurs partirent de compagnie. Maol marchait un peu à l'écart de ses aînées qui, la jalouant, s'entendaient toujours contre elle, sous prétexte que la benjamine était préférée par leur mère, et sans comprendre qu'elle devait cette prédilection aux qualités morales dont elle venait de donner la preuve une fois de plus.

Aujourd'hui, elles complotaient de se débarrasser de leur sœur; le repas terminé, et comme la jeune fille, lasse de sa longue marche matinale, s'était endormie à l'ombre d'un rocher, elles la lièrent à celui-ci; puis elles poursuivirent leur chemin, ravies de leur méchanceté.

Lorsque Maol s'éveilla, elle se trouva bien surprise, à se voir seule, et attachée à ce roc. Dans l'innocence de son cœur, la pensée ne lui vint pas qu'elle pût en cela être victime de ses sœurs, aussi n'aspira-t-elle qu'à les rejoindre, étant fort tourmentée de ce qui avait pu leur arriver à elles-mêmes. Quelque accident peut-être? Sait-on jamais...

La bénédiction de sa mère l'aida à se libérer, et elle rejoignit bientôt Lydie et Elizabeth, qui furent très étonnées et peu contentes de la voir survenir.

Le lendemain et les jours suivants, ces aînées dénaturées fixèrent à nouveau leur sœur à ce qui se trouvait sous leurs mains : une pile de tourbe, mise à sécher en attendant que l'hiver suivant apportât ces briques noirâtres dans les cheminées du hameau voisin; puis un pin, dont la résine embaumait, âcre et saine, sous le baiser du soleil. Mais chaque fois, grâce à la bénédiction de sa mère, étendue sur elle en protection souveraine, chaque fois la pauvre parvint à se libérer, et se hâta de rejoindre ses sœurs, en vue de leur offrir son secours, s'il en était besoin.

Le soir venu, les jeunes filles, épuisées par deux journées de marche suivies de nuits passées à la belle étoile, les

jeunes filles cherchèrent un toit où il leur fût loisible de passer la nuit. Elles commençaient à craindre de ne point trouver le gîte souhaité, quand, avec un indicible soulagement, elles distinguèrent, perçant l'obscurité, l'éclat amical d'une petite lumière. Elles se dirigèrent vers la maison où brillait ce fanal et frappèrent à la porte. Une vieille femme leur ouvrit.

— Que voulez-vous, petites?

— Rien qu'un lit pour nous coucher, grand-mère; nous sommes si fatiguées! soupira Lydie.

La femme ressemblait à une sorcière, avec son béret de marin juché sur les trois poils de son maigre chignon; cependant elle hocha une tête compatissante :

— Vous feriez mieux d'aller plus loin, pauvrettes. Ici demeure un géant fort mauvais, ogre de son état. Plus sûr vous serait de fuir.

Appuyée au chambranle de la porte, Elizabeth se soutenait à peine. Maol, la regardant avec une tendresse désolée, intervint :

— Nous ne pouvons plus marcher; nous partirons dès l'aube...

Émue de pitié, la vieille s'écarta, dégageant la porte :  
— Entrez donc, décida-t-elle. Vous coucherez dans le grand lit, avec les filles du maître. Et voilà de petits colliers pour vous faire belles. C'est plus sûr.

Ces colliers n'étaient que des cordelettes en crins de cheval; docilement, les voyageuses se les passèrent au cou. Ne voyant pas quelle sécurité ils pouvaient offrir, Lydie et Elizabeth n'auraient pas accepté ces singuliers ornements, sans l'insistance de Maol :

— Prenons toujours. Cela peut nous servir peut-être. Nous verrons bien!

Munies de leurs colliers, les trois voyageuses entrèrent, conduites par la vieille femme, dans la chambre des filles de l'ogre; celles-ci dormaient profondément dans un lit immense, le cou ceint de colliers d'ambre. Lydie, Elizabeth et Maol se glissèrent, sans les éveiller, auprès des autres jeunes filles. Tandis que ses deux sœurs sombraient aussi-

tôt dans le sommeil, Maol à qui la différence des colliers, ambre ou crin, ne disait rien qui vaille, s'appliqua à ne pas fermer l'œil.

Tard dans la soirée, l'ogre rentra de la chasse, accompagné d'un grand valet qui portait son arc et sa gibecière. Il écouta le récit de la femme de charge, l'approuva en tous points, puis l'envoya retrouver sa paillasse, dans la soupente. Après quoi, il dit à son domestique :

— Je meurs de soif. Apporte-moi un verre d'eau fraîche.

— Maître, répondit l'homme, les brocs sont vides.

— Qu'importe? La citerne est pleine!

— Mais comment trouverai-je la citerne? Dehors, la nuit est si obscure!

— Eh bien! Il y a ici trois filles étrangères, couchées avec les miennes. Va tuer l'une d'elles : tu m'apporteras son sang.

— Bien, maître. Et comment reconnaitrai-je ces étrangères?

— Déalba a pris la précaution de donner à chacune un mince collier de crin, tandis que les miennes en portent un d'ambre à grosses boules. Tu ne peux te tromper au toucher.

Le valet emporta un couteau à lame triangulaire, propre à tuer les porcs; étouffant le bruit de ses pas, il monta à la chambre occupée par les jeunes filles. Mais Maol, qui avait tout entendu, s'était empressée de passer les trois tresses de crin au cou des filles de l'ogre, en échange des colliers d'ambre qu'elle prit pour elle et ses sœurs. De sorte que l'assassin, tâtant dans l'obscurité les cous satinés, égorga une des filles du géant et porta le sang à l'ogre, qui le huma avec délices.

Rejetant le pot qui fumait encore, l'ogre déclara :

— C'est bon. C'est frais et pur, c'est bon. J'en veux encore!

— Faut-il donc tuer une seconde fille, maître?

— Sans doute. Tu en as massacré bien d'autres, vas-tu faire le renchéri, aujourd'hui?

Le farouche valet ne détestait pas ces besognes san-

glantes; il remonta sans se faire prier, et fit une nouvelle victime. L'ogre apprécia ce breuvage horrible au point d'en réclamer une troisième pinte aussitôt. Si bien que le bourreau, plongeant son couteau sous le sein gauche de la troisième fille de son maître, l'exécuta gaillardement, comme il avait fait pour ses sœurs.

C'en était trop. Maol jugea qu'il était grand temps de s'enfuir, avant que le géant ne s'aperçût de l'erreur commise. Elle réveilla ses sœurs :

— Vite Lydie! vite Elizabeth! Partons, mes chéries!

Toutes trois s'habillèrent, tremblantes, près des cadavres des filles du géant. Il ne pouvait être question de s'évader par le rez-de-chaussée, où l'on entendait ronfler les deux hommes. Maol arracha le drap brodé d'or, afin de le fixer à la fenêtre, en une corde dont les fugitives s'aiderent pour descendre jusqu'au sol. Mais, se voyant enlever le drap son compère, le lit poussa un cri de désespoir si particulier, que l'ogre s'en trouva réveillé.

Inquiet, il accourut à la chambre de ses filles; les trouvant poignardées, le géant émit à son tour un mugissement de douleur qui fit au loin frémir les arbres de la forêt; et il lui fallut un long moment pour se remettre de cette émotion terrible, puis pour comprendre l'effroyable aventure.

Ce répit permit aux trois sœurs, qui fuyaient à perdre haleine, de prendre une avance qu'elles perdirent malheureusement bien vite, car l'ogre accourait, c'est le cas de le dire, à pas de géant. Poursuivies et poursuivant arrivèrent presque ensemble au bord de la petite rivière dont je parlais tout à l'heure, et qui coulait innocemment à travers la prairie, sans se douter du drame qui menaçait de se jouer sur sa rive.

— Que faire en cette extrémité? Il n'y avait à perte de vue ni gué ni pont, et déjà le souffle brûlant du géant jaunissait les feuillages des arbres à cinquante toises derrière les fugitives. Maol, heureusement, était fille de ressources, nous le savons déjà; et la bénédiction maternelle la protégeait. Elle s'arracha un long cheveu, qu'elle lança à

travers la rivière; le fil de soie vivante flotta une seconde, puis se changea en un pont fragile, assez solide cependant pour que les trois sœurs puissent passer l'eau en l'utilisant.

Le géant arrivait sur leurs talons; il voulut s'engager à son tour sur cette passerelle légère; mais le cheveu se rompit sous son poids, si bien que l'ogre tomba sur la berge. Son front heurta une pierre cachée sous les broussailles, et il demeura étourdi, ce qui permit aux jeunes filles de gagner du terrain et de lui échapper définitivement.

Peu après, les trois sœurs arrivèrent dans une grande ferme où elles sollicitèrent du travail. Le fermier les voyant d'aspect vigoureux et constatant qu'elles paraissaient désireuses de bien faire, les engagea volontiers. Elles se montrèrent laborieuses et intelligentes, en sorte que le brave homme forma le projet de les faire entrer dans sa famille; cela lui souriait d'autant plus qu'il n'avait pas été sans remarquer les capacités presque magiques de Maol, et voulait les utiliser.

Un jour, il aborda la jeune fille :

— Dis-moi, petite, je t'ai entendu raconter que l'ogre de chez qui vous arrivez possédait, pour la toilette de ses filles, un peigne d'or et un peigne d'argent. Peux-tu me les apporter?

— Rien n'est plus facile! assura Maol.

— En ce cas, fais vite! et je donnerai mon fils aîné pour mari à ta sœur Lydie.

Heureuse d'assurer un établissement avantageux à sa sœur, Maol se lança dans la périlleuse entreprise. Elle parvint sans grand-peine devant le château de l'ogre; là, blottie dans un buisson de co udriers, elle guetta le moment où le géant, parti à la chasse avec son valet, la vieille Déalba serait occupée à quelque besogne extérieure : étendre sa lessive au jardin, distribuer le grain aux poules, chercher de l'eau au puits... Quand Maol eut vu la vieille s'éloigner en clopinant, elle entra dans la maison et déroba les peignes.

Le géant, rentrant sur ces entrefaites, la vit et se lança à

sa poursuite; mais Maol passa la rivière sur un autre de ses cheveux, tandis que le monstre, ayant glissé sur la vase de la rive, tombait de nouveau sur une pierre, et demeurait comme assommé. Pendant qu'il avait ainsi perdu connaissance, Maol s'enfuit.

Le fermier reçut les peignes avec joie; dès la semaine suivante il tint parole : les noces de son fils et de Lydie furent célébrées en grande pompe. On y mangea beaucoup d'excellents hannocks et les meilleurs bag-pipers du comté jouèrent trois jours et trois nuits, sans s'arrêter.

Peu après cette fête, le paysan dit à Maol :

— On m'a raconté que le géant possède un glaive de lumière qui éclaire les environs. Cet éclairage me serait bien commode, pour aller visiter mes étables, la nuit. Si tu me l'apportes, je donnerai mon second fils pour époux à ta sœur Élizabeth.

— Rien n'est plus facile! assura de nouveau la jeune fille.

Cette fois, elle n'essaya pas d'entrer dans le château de l'ogre, elle monta dans un sapin qui étendait ses branches au-dessus du puits. Lorsqu'au soir le valet vint puiser de l'eau, en s'éclairant à l'aide de l'épée lumineuse, la jeune fille sautant légèrement à terre assaillit ce garçon par derrière, et le poussa tant et si bien qu'il tomba dans le puits. S'emparant du glaive embrasé, elle prit le chemin du retour, en se pressant, dans l'espoir de gagner la ferme sans difficultés nouvelles. Mais le géant, derrière sa fenêtre, épiait le passage de son valet avec le broc plein, car il avait grand' soif.

Il suivait donc des yeux la lumière du glaive; quand il la vit s'éloigner à travers la forêt, il devina qu'il avait été joué une fois de plus. Furieux, il se lança en hurlant de rage à la poursuite de Maol, et faillit l'atteindre au bord de la rivière. Il en était si près qu'il se mit à l'eau pour la joindre, la solidité du pont en cheveu, sur lequel elle s'était engagée, lui inspirant une méfiance justifiée; mais le froid le saisit, et il n'eut que le temps de regagner la berge, où il s'évanouit.

Enchanté, le fermier fit célébrer le plus tôt qu'il put le

mariage d'Elizabeth; un festin, dont les villages voisins parlèrent longtemps, couronna ces épousailles. Il ne restait plus qu'un fils célibataire à la ferme, et une fille à marier. Le paysan arrangea l'affaire, en disant un peu plus tard à Maol :

— On prétend à Rothesay que le géant possède un bouc magnifique, reproducteur sans pareil. Si tu me l'amènes, petite, tu épouseras mon troisième fils, et tu seras ma bru la plus chérie.

Cette fois, rien vraiment ne semblait plus simple à l'industrielle fille. Elle savait dans quelle lande le valet attachait le bouc, quand il le menait paître. Quoi de plus simple que de délier la corde? En effet Maol vint et emmena la bête, sans rencontrer d'obstacle.

Tout alla bien jusqu'au moment où il s'agit de passer la rivière sur un cheveu, comme les fois précédentes : l'étrouffesse de ce pont ne disait rien qui vaille au bouc; ce sot animal se mit à regimber, il se déroba, se défendit, cornes en arrêt. Maol dut lutter avec lui, et perdit ainsi un temps précieux. Ses mains étaient en sang quand le géant arriva sur elle, sans qu'elle l'eût entendu approcher.

Il saisit la taille de la pauvrete dans une de ses mains, et ses narines d'ogre, larges comme des assiettes, battirent terriblement au fumet de cette chair jeune. Il s'en fallut de peu qu'il ne dévorât la jeune fille toute vive. Mais désireux d'un supplice plus savant, et n'ayant que peu d'imagination par soi-même, il dit à sa victime, dont la peau brûlait sa main :

— Ah! ah! je te tiens donc enfin, ma belle! Tu vas souffrir, cette fois, je te le promets! Que ferais-tu de moi si tu avais à me reprocher tout ce dont j'ai souffert, par ta faute?

Sans essayer une défense impossible, la jolie fille répondit :

— Je te brûlerais d'abord les entrailles avec une soupe au lait bouillante. Puis je te mettrais dans un sac, je te pendrais à la poutre du plafond, je mettrais le feu sous toi, et je t'attacherais sur des bâtons jusqu'à ce que tu tombes sur le sol, comme un fagot desséché.

— Par ma panse! hurla l'ogre, ta recette est bonne, je vais te l'appliquer sur l'heure!

Revenu au château avec sa proie, il prépara lui-même une soupe au lait, qu'il servit bouillante à la jeune fille. Celle-ci objecta :

— A boire ce potage brûlant, je vais être toute en nage... Apporte-moi une chemise de tes filles, géant. Je la mettrai.

Le monstre alla quérir l'objet demandé; en son absence, Maol jeta par la fenêtre le breuvage incendiaire. Il était temps, déjà l'ogre revenait. Elle endossa la chemise fraîche, en faisant mine de se tordre de douleur. L'ogre la regardait sans envie, ayant lynché tout à l'heure d'une jeune paysanne assez grasse, après avoir gobé son nourrisson comme une huître. Pour le moment, la soif de la vengeance remplaçait en lui l'appétit.

Puis il prit un sac, dans lequel il introduisit Maol, et il le suspendit à une poutre, avant que d'aller chercher du bois, destiné à faire rôtir sa prisonnière. A petits pas trottinants s'approcha alors la mère de l'ogre, depuis peu chez son fils, et dont Maol, qui connaissait sa présence au château, avait escompté la curiosité.

Quand la jeune fille l'entendit près du sac, elle s'écria :

— Ah! que c'est beau! C'est admirable, merveilleux! Jamais je n'aurais cru qu'il existât de si belles choses!

Intéressée au plus haut point, sa curiosité surexcitée, la vieille implora, n'y tenant plus :

— Petite, laisse-moi entrer dans ce sac, je voudrais contempler ce que tu vois...

— Oh! fit Maol, pensez-vous que je vais vous donner ma place? C'est tellement joli!

— Rien qu'un moment! supplia la mère de l'ogre.

Déjà elle débouclait la courroie fermant le sac. La prisonnière se fit prier un instant encore, puis elle sauta dehors; alors elle poussa la vieille femme dans la prison de chanvre, en ayant grand soin de lier la fermeture exactement comme elle l'était par les soins du géant. Puis Maol se sauva rapidement, sans oublier le bouc réclamé par son patron. Au bord de la rivière, l'animal renâcla encore quand il s'agit de

se risquer sur le pont de cheveu; mais Maol, craignant d'être poursuivie, ne perdit pas de temps à discuter avec la bête rétive : l'empoignant par les quatre pattes, elle la jeta sans plus de façons sur l'autre rive. Ensuite, elle traversa à son tour.

Cependant, l'ogre s'empressait de disposer autour du sac les branches sèches d'un fagot, auxquelles il mit le feu aussitôt. La fumée lui montant aux narines, la mère s'inquiéta; bientôt, sentant grésiller la plante de ses pieds, elle commença de crier désespérément :

— Mais c'est moi qui suis là!

— Je sais bien que c'est toi, répondit le géant, sans reconnaître la voix de sa mère. Prends patience, tu vas achever de rôtir, ce ne sera pas long!

Nullement rassurée par ce programme, la malheureuse vieille se démena si fort que le sac se déchira, et qu'elle tomba au milieu du brasier. Le géant, d'abord stupéfait, dispersa vite les brandons, en criant, furieux :

— C'est encore un tour de cette misérable fille! Cette fois, elle ne m'échappera pas!

Il courut, humant l'air comme un terrible dogue, sur la piste de Maol. Ainsi arriva-t-il au bord de la rivière au moment où la jeune fille venait de la passer; déjà le long cheveu s'élevait au-dessus de l'eau, flottant dans la brise ainsi qu'un fil de la Vierge. Maol vit accourir son ennemi; mais bien qu'il gesticulât comme un fou, en troublant la campagne de ses vociférations, elle le regardait approcher sans crainte, car son amie la rivière coulait toujours aussi paisible, en jasant à ses pieds.

Écumant de colère, l'ogre cria, de l'autre rive :

— Que ferais-tu à ma place, fille infernale, pour t'assurer de moi, après tout ce que tu m'as fait subir d'avaries et de déboires?

Les poings aux hanches, jolie comme une rose de mai, la jeune fille répondit :

— Je me baisserais, et je boirais cette eau, jusqu'à dessécher la rivière. Ensuite rien ne s'opposerait à ce que je passe à pied sec.

— Bonne idée, la belle!

Le monstre s'accroupit et but à longs traits l'eau chantante. Il en but tellement qu'il creva soudain comme une outre trop pleine. Et Maol fut enfin délivrée de son persécuteur. Elle ramena le bouc à la ferme et épousa le dernier fils du fermier. Ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants, que la mère de Maol pouponnait en leur contant de belles histoires.

Les sœurs de la jeune femme, reconnaissant enfin tout ce que leur benjamine avait fait pour elles, rivalisèrent de gentillesse, afin qu'elle leur pardonnât leur méchanceté d'antan. Elles n'y eurent pas de mal, le cœur de Maol étant aussi généreux qu'était ingénieux son esprit.

\* \* \*

Mary de Neidpath avait écouté d'une façon distraite le chant du barde Oswald; plus d'une fois son regard avait, avec sympathie, cherché Lassendean parmi ses confrères. C'en était assez pour affermir encore en Barrisdale, s'il en eût été besoin, la volonté d'éliminer ce dangereux rival.

Aussitôt que l'assemblée eut levé sa séance, le barde brun se rendit auprès de l'intendant du thane, messire Oliver. C'était un homme d'âge mûr, intègre et expéditif au travail, ce qui était très utile en ce moment, car la présence des bardes, de leurs valets et de leurs montures, lui donnaient un surcroît d'occupation fort important.

Une plume de cygne à la main, seul dans une chambre aux murailles peintes en lignes de refend, blanches sur fond d'ocre, messire Oliver vérifiait les comptes quand Barrisdale entra; le vieil homme demanda courtoisement :

— Est-il quelque chose pour vous servir, messire?

— J'ai besoin de deux épées, et vous serais obligé de m'en faire le prêt.

— Deux épées? s'étonna l'intendant. C'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour un seul cavalier, surtout quand il est barde! Votre harpe ne vous suffit-elle plus?

Les sourcils du barde brun se froncèrent :



— J'ai, dit-il, une affaire d'honneur avec mon confrère Lassendeau; cela ne se peut vider que par le fer. La claymore est trop lourde pour ce jeu... n'avez-vous point ce qu'il me faut?

L'intendant ne crut pas devoir refuser aux hôtes de son maître le moyen de s'entretuer dignement. Se levant, il ouvrit une armoire emplie d'armes, dont la clé ne quittait point sa ceinture. Au milieu d'un véritable arsenal, messire Oliver choisit deux légères épées à la lame droite effilée, à tout petit pommeau rond.

— M'est avis, assura-t-il, que voilà ce qu'il vous faut. Dieu vous garde, messire.

— Merci, répondit sèchement Quentin.

Un instant l'intendant suivit du regard le jeune homme qui s'éloignait, les lames sous le bras. La rudesse de son accent, la décision de son allure, faisaient déjà regretter au vieillard d'avoir cédé à son désir; si d'aventure il arrivait malheur à ce jeune Lassendeau, que chacun commençait d'aimer au château, pour sa mine agréable et ses gentes façons? Effrayé à cette pensée, l'intendant, ayant serré ses comptes dans un coffre à pentures de fer, se mit en quête de dom Dunstair.

Il ne put le joindre qu'après le déjeuner, lequel, suivant la volonté du thane de Neidpath, se déroulait en noble appareil. Quand les valets eurent fini de déposer sur les nappes les quinze mets successifs, grosse et petite venaisons, paons et cygnes poivrés, pâtés d'anguille, gaufres et roussoles, l'intendant alla trouver le chapelain qui lisait dévotement son bréviaire en un point solitaire du parc, et lui jeta tout à trac :

— Votre Grâce, il va se commettre grand meurtre, céans!

Le révérend se retourna, surpris :

— Que dites-vous là, Oliver?

— Le barde Barrisdale veut se battre avec Lassendeau.

A mort, j'en ai peur!

— Mais pourquoi?

— Le sais-je?

Un moment, le chapelain songea. Puis un large sourire illumina sa face amène :

— Des bardes! remarqua-t-il. Cette gent n'est point armée!

— Malheureux que je suis! J'ai donné des épées...

Le visage de dom Dunstair changea :

— Vous fûtes imprudent, messire Oliver. Je vais donc veiller à l'aventure. Envoyez-moi le page Landry.

Landry, fils du bailli d'Innerleithen, faisait « ses enfances » à la cour du thane, dont il était le damoiseau le plus éveillé. Il vint aussitôt se mettre à la disposition du chapelain qui lui dit :

— Le bruit m'est revenu qu'une rencontre pourrait avoir lieu entre les bardes Barrisdale et Lassendeau. Où? Quand? A toi de le découvrir, mon petit. Tu m'en aviseras dès que tu le sauras.

— Bien, Votre Grâce, répondit le garçonnet en s'inclinant.

Pirouettant sur ses souliers de cuir bleu, il s'esquiva. Dom Dunstair, pensif, reprit son bréviaire.

J'AI entendu à plusieurs reprises, commença le barde Kenneth, comparer nos vieilles légendes nationales à telles ou telles autres, leur ressemblant peu ou prou, et connues sur le continent, depuis la France jusqu'au lointain pays lithuan.

Que prouve cela, sinon que la source pure des traditions écossaises est assez jaillissante, assez vigoureuse, pour donner la vie, jusqu'aux confins de l'Europe, à de fantastiques et touchants personnages qui n'ont point pris l'existence hors de chez nous, et que les autres peuples furent bien heureux de nous emprunter?

Ayant émis cette opinion en promenant sur l'assemblée un regard assuré, Kenneth atteignit sa telyn, instrument noble entre tous, et poursuivit :

— Donc, si l'un d'entre vous croit recueillir, dans le bardit que je vais vous conter, quelque souvenir de la Cendrillon française, qu'il n'oublie pas que c'est simplement parce que cette aimable figure est issue de notre

RASHIE COAT.

La princesse Jane était fille du roi de Dirlton, l'un des bourgs les plus coquets non seulement de l'East-Lothian, mais de l'Écosse tout entière. C'était une fille d'une beauté exquise, pourvue d'une chair de nacre et d'yeux de giroflée au sombre velours; aussi les prétendants ne lui manquaient-ils pas.

Malheureusement le roi son père fit choix pour elle d'un mari qui ne plaisait en rien à la damoiselle; c'était le souverain d'un royaume voisin, et les deux États se seraient confondus. Cette raison politique n'intéressant pas Jane, elle fit tout ce qu'elle put afin d'amener son père à renoncer à ce projet d'union.

La jeune fille n'ayant en somme pas de raison sérieuse de se refuser à ce sire — elle ne l'aimait point, voilà tout — son père décida de passer outre à cette répugnance, et la date du mariage fut arrêtée.

Désespérée, la princesse alla trouver une fille de basse-cour, la vieille Brigitte, qui avait été bonne pour elle dès sa plus tendre enfance, et dont elle estimait la sagesse et suivait volontiers les conseils :

— Brigitte, dit-elle, en pleurs, je suis bien malheureuse : mon père veut me faire épouser le roi de Dunbar. Ce serait, paraît-il, un grand succès politique; mais que m'importe? Et les noces sont fixées au mois prochain!

— Alors, que voulez-vous de moi, ma ROSE DE SOLEIL?

— La vie me sera impossible près d'un homme que je n'aimerai pas. Dis-moi pourquoi il me déplaît, et ce qu'il me faut faire afin de l'aimer, puisque je dois me résigner à cette union.

Brigitte était un peu sorcière, comme nombre de nos vieilles femmes, à la campagne. Elle fit brûler un grain d'encens consacré la veille de Pâques, et égorgea un poulet, afin de lire en ses boyaux les arrêts du destin. Après quoi, elle prononça :

— Vous n'aimez pas le roi de Dunbar parce que vous craignez de ne pas lui plaire dans vos vêtements habituels. Demandez à votre père qu'il vous fasse confectionner une belle robe de laine foulée. Sûre alors d'être tout à fait belle, vous regarderez avec moins de méfiance votre prétendant, et vous l'aimerez.

La princesse remercia du conseil et demanda qu'on lui fit une robe de laine à laquelle travaillèrent les meilleurs foulons d'Écosse. Elle l'endossa en vue de recevoir les hommages du roi de Dunbar; mais, peut-être parce que le

sire avait le nez un peu de travers, elle ne se soucia pas davantage d'épouser ce prétendant.

A nouveau, Jane alla consulter Brigitte. Celle-ci mira, à la flamme d'une chandelle bénite, un œuf pondu le jour de l'Ascension, et conseilla :

— Demandez une robe faite avec les plumes des oiseaux de l'air. Vous apparaîtrez si merveilleuse ainsi, princesse, que le roi de Dunbar tombera à vos genoux. Vous en serez fière, et l'amour viendra.

La recette était difficile à exécuter; mais le monarque de Dirleton ne s'embarrassa pas pour si peu. Il envoya dans la campagne son héraut d'armes Lothian, muni d'une trompette d'argent et d'un sac de blé. Ayant sonné haut et clair, et répandu le blé à l'entour, le héraut cria :

— A tous les oiseaux de l'air et de la plaine, salut! Que chacun d'entre vous, alouettes et mésanges, pinsons et fauvettes, hirondelles et bruants, s'en vienne prendre un grain du blé offert par la munificence royale, et laisse en échange tomber sa plus belle plume, dont sera tissée une robe de gala pour notre bien-aimée princesse Jane!

Les oiseaux s'abattirent comme les fleurs des pommiers en mai, et bientôt l'aire, nette de grains, fut jonchée de plumes. Il y en avait des lisses et des diaprées, et des frisées aussi. Les grouses abandonnèrent leurs plumes rousses moirées de noir, et les rossignols de muraille, leur pèlerine gris cendré. Le rouge-gorge donna son collier éclatant, et le martin-pêcheur arracha, joyeux, le duvet jaune vif de son ventre.

Car tous chérissaient la princesse, et se réjouissaient de contribuer à la parer. La robe fut une merveille, un chatouement de splendeur.

Cependant, bien que son fiancé lui fit les compliments les plus empressés au sujet de cette parure, la fille du roi ne souhaitait toujours point devenir reine de Dunbar.

Une fois de plus, elle retourna demander conseil à Brigitte. Celle-ci jeta au feu vingt et une épines, les pointes tournées vers l'Orient, puis fit chauffer de l'herbe de bon augure, enduite de beurre. Enfin, se couchant sur son lit

dressé à l'envers, et faisant osciller de ses gros orteils une bouilloire d'eau chaude suspendue par trois cordons au pied de la couchette, la sorcière vaticina :

— Le cas est grave! Plus que je ne l'eusse pensé! Il ne reste plus qu'une seule chance à tenter, princesse : dites à votre père de vous faire confectionner une robe de bure grossière, et de petites pantouffles en peau de lapin. Sous ces humbles vêtements, votre beauté, plus rayonnante encore, fascinera le roi de Dunbar. Vous serez touchée de sa constance et vous l'aimerez enfin.

Le roi commanda la robe et les pantouffles; la princesse docilement revêtit l'une et chaussa les autres; mais, hélas! elle ne sentait toujours pas son cœur battre pour le malheureux prétendant. Jane alors retourna près de Brigitte, qui lui dit, en branlant son chignon gris :

— Je ne vois plus rien pour vous, pauvrette; où le cœur d'une femme vraiment ne veut point entendre, sortilèges ni bons avis ne peuvent rien.

— Alors, demanda la princesse angoissée, me faudra-t-il donc consumer ma vie entière sous le joug d'un homme qui m'imposera son amour détesté?

— Tout plutôt que ce malheur! Fuyez le château paternel; allez travailler au loin. Si humble que soit la besogne, l'ouvrière peut l'ennoblir. Vous vous montrerez courageuse et adroite, et moi je demanderai aux fées, lors du prochain sabbat où je me rendrai, de veiller sur vous.

— Mais où aller? soupira la fille du roi.

— Droit devant vous... Ah! j'y pense : emportez vos toilettes et vos petites pantouffles, cela sans doute vous sera utile. Ayez bon courage, ma mie : je parlerai de vous à la fée Liliane.

Sur cette promesse qui ne la confortait guère, la princesse, vêtue en modeste paysanne, quitta pendant la nuit le château royal. Elle emportait ses toilettes, sa jeunesse qui ne voulait pas désespérer de l'avenir, et la satisfaction, malgré tout, d'être délivrée de son odieux prétendant.

Jane marcha longtemps, très longtemps vers le sud, jusqu'aux collines de Lammermuir, qui bornent le comté.

Parvenue à leurs abords, la voyageuse, passant devant la maison d'un roi, s'y engagea en qualité de servante, sous le nom de Rashie Coat, qui veut dire à peu près Robe Grossière, au langage des Anglais. Ce nom-là n'est pas dans le calendrier de Rome; mais il convenait à l'apparence de la voyageuse, et nul n'y fit d'objection.

Rashie Coat avec vaillance et habileté aborda son travail; l'ouvrage lui fondait entre les mains, comme disent les bonnes gens. La semaine passa sans que la princesse eût le temps de regretter sa vie royale; mais elle le fit, et amèrement, le dimanche suivant, lorsque, chacun étant parti entendre la messe à l'église du bourg, elle dut rester toute seule, pour préparer le déjeuner.

Cependant Rashie Coat retira sa blouse, afin de pétrir le pain, et elle se mettait bravement à ce travail, ses bras nus jusqu'aux aisselles enfoncés dans la pâte moins blanche qu'eux, lorsqu'elle entendit un bruit léger. Se retournant, la jeune fille vit devant elle une femme blonde vêtue d'une voile aux longs plis transparents, coiffée d'une fleur de digitale, et dont les pieds bagués la soutenaient sans toucher le sol. Se rappelant la promesse de la vieille Brigitte, Jane, sans s'émouvoir, salua en souriant la radieuse apparition :

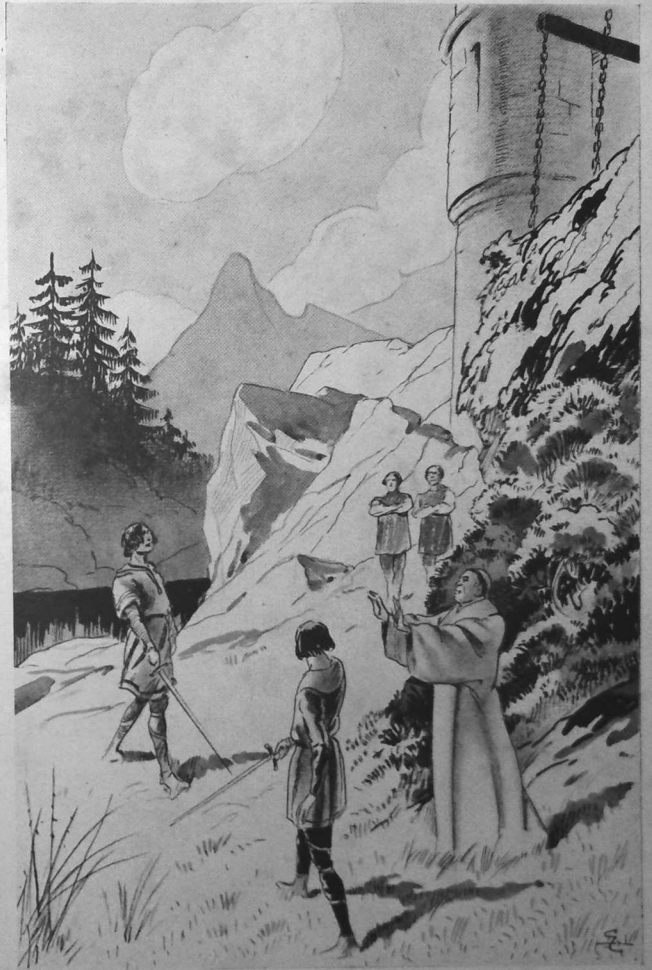
— Bonjour, madame la fée!

— Je suis en effet la fée Liliane, et je viens vous aider, princesse. Vous n'êtes pas ici à votre place, il vous faut en sortir. Pour commencer, faites bien vite toilette, mettez votre belle robe de laine foulée, et allez à l'église, où sont les habitants du château.

— Et mon travail? Le pain à boulangier, le déjeuner à préparer?

— Tout cela sera fait par les lutins qui m'obéissent. Courez vous habiller, princesse, l'Introït va se terminer.

Rashie Coat s'envola vers sa soupente, pas assez vite toutefois pour ne pas voir la bande des lutins qui, la fée ayant levé sa baguette, accouraient à son appel. Il en surgissait de partout. Les uns, coiffés de petits bonnets de ramoneurs, dégringolaient par la cheminée, au risque de



Arrière! cria-t-il d'une voix tonnante.

tacher de suie leurs frimousses poupinés; d'autres jallissaient par la fenêtre, bien qu'elle fût close; certains surgissaient de la huche, au prix d'un rétablissement vigoureux; comme la jeune servante quittait la cuisine, deux petites jambes gainées de drap rouge s'extrayaient agilement de la boîte à sel, tandis que trois têtes rieuses et barbues soulevaient la trappe du cellier.

Avec joie la princesse, s'étant en un tournemain recoiffée, revêtit sa robe de laine foulée; puis elle se rendit à l'église. Le prince Fergus, fils du roi, ne suivait pas si attentivement l'office, j'ai regret à le dire, qu'il ne fût frappé par la beauté brune et la haute mine de cette paroissienne inconnue; il ne l'eût pas plus tôt vue qu'il en devint follement amoureux.

Le prince se promettait de s'approcher de cette ravissante personne tout à l'heure; mais, inquiète de savoir comment les lutins de la fée Liliane avaient exécuté son travail, Rashie Coat se leva la première et sortit avant tous les assistants. En vain Fergus, quittant l'église, s'informa-t-il : qui pouvait être cette fugitive si délicieuse? Nul ne put lui donner le moindre renseignement à ce sujet.

Au château, les lutins s'étaient si bien démenés que tout était en ordre : le pain doré à point, le repas prêt à servir. Heureuse de cette éclaircie dans sa triste existence, la princesse reprit bravement les modestes hardes et la rude besogne de Rashie Coat, avec l'espoir de recevoir peut-être encore, le dimanche suivant, la visite de la fée Liliane suivie de ses gentils serviteurs.

Cet espoir ne fut pas déçu; même la fée survint dès que fut sonné le second coup de la messe. Elle conseilla :

— Vite, princesse, allez vous préparer! Vous prendrez cette fois votre plus belle toilette, constituée par les oiseaux de l'air.

Dans cette somptueuse parure, l'arrivée de Jane à l'église suscita une rumeur d'admiration. Madame la reine elle-même, ayant soulevé de son eucologe son nez fleuri d'une belle verrue, suivit du coin de l'œil, par-dessus ses

besicles, cette sensationnelle entrée. Quant au prince, correctement assis à la droite du roi son père, il tourna si fort la tête vers la brillante inconnue que, s'il n'existait pas un dieu favorable aux amoureux, il eût contracté à coup sûr un terrible torticolis. Et cela aurait été grand dommage, car son aimable silhouette s'en fût trouvée gâtée.

Fergus comptait bien, à la sortie, aborder celle qui déjà avait pris son cœur; mais la jeune fille disparut aussi tôt et aussi vite que la semaine précédente. Tout quinaud il se jura, n'importe comme, de la rejoindre le dimanche suivant.

Si peu vaniteuse qu'elle fût, Rashie Coat n'avait pas été sans remarquer le succès qui avait accueilli sa belle toilette, et une innocente fierté la poussait à la revêtir une fois de plus. Mais la fée Liliane ne l'entendait pas ainsi :

— Non, non, princesse! aujourd'hui prenez votre robe de bure.

— Oh! madame la fée, soupira la jeune fille consternée, elle est si vilaine!...

— Prenez-la, vous dis-je. Et surtout n'oubliez pas vos pantouffles de fourrure. Elles décideront de votre avenir.

Intriguée, mais docile, Jane obéit. Cette fois, son entrée à l'église ne fut remarquée par personne — sauf par le fils du roi, qui avait eu la précaution de quitter le banc royal, afin de prendre place près du bénitier. Si bien que lorsque Rashie Coat sortit, au dernier évangile, pressée de retrouver son obscur labeur, le prince tout bonnement courut après elle, comme l'eût pu faire le plus humble berger de ses états.

Entendant qu'elle était poursuivie, la servante du château courait aussi vite qu'il lui était possible. Dans cet estrif, son pied droit venant à buter sur un caillou, elle perdit une pantoufle. Fergus aussitôt ramassa cette mignonne chaussure, dont les proportions restreintes achevèrent de ravager son cœur.

Et voilà pourquoi, dès l'après-midi du même jour, le

héraut royal, bien campé sur sa selle, et haussant sa trompe d'argent au fanon de velours pourpre, annonça sur toutes les places des bourgs et des hameaux :

— Le prince Fergus, héritier du trône, fait connaître qu'il a trouvé, ce matin, une petite pantoufle de fourrure. Plaise à la propriétaire de se faire connaître au château royal, car Son Altesse a résolu de prendre pour épouse la femme susceptible de chausser cette pantoufle, fort menue en vérité.

Cette proclamation causa grand bruit dans le royaume, et fit battre plus fort nombre de cœurs. Devenir l'épouse du prince Fergus, c'était une belle chose! Plus d'une en brûlait d'envie. A la cour, toutes les demoiselles d'honneur essayèrent l'une après l'autre la pantoufle; mais aucune ne parvint à y loger ses orteils. Et les gardes qui veillaient, hallebarde haute, dans la grand'salle du palais, autour de la précieuse pantoufle d'où surgirait la future reine, les gardes riaient des efforts et contorsions que faisaient les damoiselles, et vainement, en vue de s'accommoder de la pantoufle fourrée.

Derrière son fourneau, Rashie Coat ne se doutait pas de l'émotion où la perte, faite par elle, de sa modeste chaussure, avait jeté le royaume. Elle n'en eut pas soupçon même quand, un peu plus tard, elle vit la gardeuse de dindons se diriger avec sa fille Flossie, la meneuse d'oies, vers la salle d'honneur du palais. Et elles avaient un air tout gonflé d'importance, comme si Flossie portait déjà la couronne, sur sa crinière broussailleuse.

A force de se martyriser pour serrer son pied et le raccourcir, la meneuse d'oies réussit à le faire tenir dans la pantoufle. Certes, ce ne fut point sans souffrances, et la grosse fille grimaçait plus qu'elle ne souriait, en disant à Fergus, qui assistait à l'épreuve :

— Vous voyez, Altesse, c'est moi que le sort désigne pour vous aimer et vous servir... La pantoufle est à moi.

Avouons que la déception du prince fut profonde : il ne reconnaissait point, en cette fille épaisse, la forme gracieuse qui, aperçue dans la pénombre de l'église, avait

aussitôt fait battre son cœur; cependant il se montra beau joueur :

— Damoselle, dit-il, parole de chevalier ne se dédit pas. Quoique je ne retrouve pas en vous, je le confesse, celle que j'attendais, vous serez ma reine très honorée. Savez-vous monter à cheval?

— Euh!... je... bredouilla la gardeuse d'oies.

— Je vous prendrai donc en croupe sur mon grand palefroi de parade, et de ce pas nous allons nous présenter à monseigneur l'archevêque, en son manoir des bois; c'est lui qui, dimanche, bénira notre union.

Les voilà partis à cheval, la pauvre Flossie ayant grand mal à se maintenir en croupe, ce qui n'est qu'un jeu pour toutes nos filles nobles. Ainsi traversèrent-ils un bois où les oiseaux chantaient dans les ramures. Et le prince Fergus entendit un pinson qui, dans les basses branches d'un peuplier, répétait d'une voix claire et obstinée :

« Pied serré, pied raccourci  
Chevauche derrière le roi;  
Mais petit pied et joli pied  
Se cache derrière le fourneau. »

Cette révélation éclaira enfin le prince, qui n'avait cessé d'être perplexe. Il jeta à bas de son cheval, la punissant ainsi de son essai d'usurpation, la gardeuse d'oies qui n'osa protester, et pour cause. Puis, au galop du palefroi, Fergus revint vers le palais.

Derrière le fourneau, avait dit le pinson. Le prince, y courant tout droit, trouva Rashie Coat, qui s'activait à fourbir une poêle. Tout de suite Fergus sentit son cœur battre : il reconnaissait enfin, sans pouvoir douter, la paroissienne si pressée. Tirant de son b্লাiut la pantoufle menue, le prince mit un genou en terre devant la servante :

— Damoselle, dit-il, ceci n'est-il pas votre bien?

— Si donc, monseigneur.

Et, avec confusion, Rashie Coat se vit chausser par l'héritier du trône lui-même, qui lui semblait fort plaisant.

— Damoselle, prononça Fergus, je n'ai qu'une parole, et aussi bien je vous aime du premier jour où je vous vis. Il est vrai, je ne pensais point vous trouver en si humble état, mais il n'importe.

— Vous m'honorez grandement, seigneur, fit la princesse en prenant un air modeste qui lui seyait à ravir. Moi aussi je vous aime, et je suis fort satisfaite que vous m'enleviez à cet humble état, comme vous dites.

— Hé donc! tout est bien, repartit le prince, un peu surpris de ces paroles, comme du ton qui les accompagnait. On vous appelle Rashie Coat, je crois, ma mie?

— On m'appelle ainsi, mais vous n'épouserez point Rashie Coat, messire, dit la servante, en se redressant avec quelque hauteur.

— Ah bah?

— Je suis la princesse Jane, fille du roi de Dirleton. Et je rends grâce à l'amour, qui vous a fait franchir, prince, sans me connaître, la distance étendue entre nous, pour un temps.

C'est ainsi que le prince Fergus épousa la Cendrillon écossaise. Ils furent plus heureux que je ne le saurais dire, et burent à pleine tasse, durant septante années.

\* \* \*

Bien que Lassendeau, non plus que Barrisdale, n'aient ébruité leur projet d'une rencontre prochaine, n'en parlant qu'à leurs varlets avec ordre de se taire, le petit page Landry, pour qui les échos du château n'avaient pas de secret, fut en mesure de dire le même jour à dom Dunstair :

— Les bardes se battront ce soir, à six heures de relevée, dans la première clairière au sortir de la poterne, sur la rive de la Tweed.

Le chapelain frémit à la pensée que du sang risquait de souiller l'assemblée vénérable des bardes écossais. Il remercia le garçonnet, et sortit du manoir avant que ne fût écoulé l'après-midi, afin de se trouver à l'heure dite dans la clairière.

Peu après, les adversaires y arrivèrent, suivis de leurs varlets. Barrisdale portait les deux épées qui furent tirées au sort, sans que le révérend, abrité à trois pas derrière un alizier fleuri, eût été aperçu. L'instant d'après les combattants tombaient en garde, et ce fut le moment que le prêtre s'élança entre eux.

— Arrière! cria-t-il d'une voix tonnante. Or ça, est-ce donc ainsi, jeunes fous, que vous osez mésuser de l'hospitalité du noble thane de Neidpath?

Les épées s'abaissèrent, et les bardes échangèrent un regard. C'était vrai, ils n'avaient pas songé que, se battant chez leur hôte, ils allaient ouvertement violer l'une des lois primordiales de la chevalerie. Sombre, Barrisdale assura :

— Cet homme m'a outragé gravement. Son insulte brûle encore ma joue!

— L'injure de celui-ci m'a frappé au cœur! riposta Lassendean.

— Ainsi donc vous êtes quittes, constata le chapelain sans s'émouvoir. Déposez vos armes, messires. Songez à ce que souffrirait le seigneur Gwalior, votre vénérable penbardd, s'il voyait deux de ses fils prêts à s'entretuer!

Cela aussi, c'était vrai. Lassendean laissa tomber son épée sur l'herbe, Quentin l'imita de mauvaise grâce. Les adversaires, suivis des varlets qui avaient ramassé les armes, s'éloignèrent dos à dos. Le révérend appela Richard, qui lui inspirait plus de sympathie que Quentin. Lorsque le barde blond eut rejoint dom Dunstair, tous deux gagnèrent l'abri des saules, au long de la rivière chantante. Et le vieil homme demanda, paternel :

— Mon enfant, qu'en est-il au juste, de ce différend? Si la chose est de celles que vous puissiez confier à un ami, me voici tout prêt à vous servir.

Profondément touché, Richard ouvrit son cœur. Il avoua son amour, dont le vieux prêtre, accoutumé à sonder les âmes, avait déjà la prescience. Il le fit en termes ardents qui prouvaient la force du sentiment dont Lassendean était possédé; mais aussitôt il ajouta, avec l'accent d'une évidente sincérité :

— Cependant, je vous proteste, mon révérend, que je n'aspire point à la main de la châtelaine de Neidpath! Pauvre comme je suis, je n'ose solliciter ce bonheur; d'autre part, j'ai l'âme trop droite pour m'abaisser à ce que d'aucuns considéreraient comme un vil calcul.

— Ils auraient tort, mon fils; mais, dans l'occurrence, que comptez-vous de faire?

— Je suis venu en ce manoir sur l'ordre du penbardd de participer à notre assemblée. J'espérais demeurer insensible aux attraits de la jeune châtelaine; mais Dieu ne m'en a pas donné la force. Du moins, dès mon bardit chanté, sans regarder derrière moi, je regagnerai ma modeste gentilhommière, le cœur rompu mais le front haut.

— Le ciel vous aide, mon enfant! murmura dom Dunstair.



XVIII

LE CRAPAUD

D'un fire tombèrent quelques notes argentines, gouttes sonores qui roulèrent dans le silence de l'assemblée. Et le barde Leslie, du comté de Banff, parla :

— Au hameau de Tomintoul, l'un des plus beaux villages d'Écosse, dans mon pays de manoirs, de châteaux forts et de terres fertiles enchâssées parmi des coteaux verts, c'est ainsi que chantait, par les chaudes nuits d'été dont je vais vous conter l'histoire,

LE CRAPAUD.

Là vivait une pauvre veuve avec sa fille Agnès. Elles cultivaient ensemble un maigre champ, y faisant paître trois moutons aux pattes fragiles, à l'énorme toison — de vrais moutons des Highlands — dont elles filaient la laine, aux brins longs comme une crinière. L'hiver, elles jetaient quelques fagots dans leur âtre, pas beaucoup... cependant elles n'étaient pas trop malheureuses, car elles s'aimaient à plein cœur.

Un jour, la veuve dit à sa fille :

— Pendant que je cuis mon pain, va donc me chercher de l'eau au puits.

Agnès s'empressa de sortir, sa cruche à la main; mais arrivée, en vain déroula-t-elle la corde jusqu'au fond : la nappe d'eau avait été tarie par les chaleurs de l'été. Se laissant tomber sur la margelle, la jeune fille fondit en

larmes. Elle n'entendit pas sautiller vers elle, floc! floc! le ventre dans la poussière, un gros crapaud roux olivâtre, à la peau couverte de pustules, qui se campa devant Agnès, la contemplant de ses pupilles allongées avec une telle fixité que la jeune paysanne releva la tête. Et, parce qu'elle avait l'âme accueillante pour tous, elle sourit au disgracieux animal.

Encouragé, celui-ci s'informa :

— Pourquoi pleures-tu, jeune fille?

— Ma mère m'avait envoyée puiser de l'eau; elle en a besoin, et le puits est tari.

Le Crapaud sourit de sa gencive édentée :

— N'est-ce que cela, ma belle? fit-il. Si tu veux être ma femme, je te donnerai de l'eau en abondance.

La proposition était singulière, tellement qu'Agnès ne la prit pas au sérieux; elle n'y vit qu'un moyen, ce soir, de tirer sa mère d'embarras. Aussi s'empressa-t-elle de répondre :

— Je serai ta femme si tu le souhaites, Crapaud; mais en attendant, emplis toujours ma cruche!

Instantanément le pot fut plein d'eau fraîche et pure. Ravie, Agnès s'en chargea, tandis que le Crapaud s'éloignait à petits sauts pesants, en annonçant d'une voix aigrelette :

— Je reviendrai bientôt, ma mie. Au revoir!

La mie d'un crapaud! Il y avait de quoi rire, et Agnès s'amusa follement, pendant quelques minutes. Puis elle n'y pensa plus.

L'étrange prétendant, lui, n'avait rien oublié. A la prochaine nuit de pleine lune, qui est le temps rêvé pour les promenades amoureuses et autres des crapauds, celui-ci vint s'asseoir devant la chaumière de la veuve, en chantant de cette voix flûtée que vous connaissez tous :

« Ouvre ta porte, ma mie, mon cœur;

Ouvre ta porte, mon véritable amour;

Souviens-toi de la promesse que tu m'as faite

Là-bas, au puits, quand nous nous sommes rencontrés. »

La chanson réveilla Agnès; elle courut à la porte voir qui lui donnait cette sérénade; elle n'avait fait aucune promesse à nul garçon du village; qui donc se permettait de parler ainsi? En reconnaissant le Crapaud, la scène du puits revint à la mémoire de la jeune fille. Elle allait refermer le vantail sans autre forme de procès, quand sa mère lui cria, du fond de l'alcôve :

- Qui donc est là, fillette?
- Ce n'est qu'un méchant crapaud, maman.
- Et il demande à entrer?
- Mais... oui, je crois.
- Ouvre vite la porte à ce pauvre animal.

Agnès obéit, à son cœur défendant. Sautillant, le Crapaud entra tout guilleret, et comme chez soi. Il salua courtoisement la vieille paysanne, qui le trouva bien honnête, puis, se tournant vers Agnès, sa patte palmée posée sur son cœur, et son corps passant subitement au rougeâtre, dans l'excès sans doute, de son émotion, il recommença sa petite chanson.

Après quoi, il ajouta, s'appliquant à un sourire, d'ailleurs parfaitement hideux :

— Veux-tu, ma belle, me donner à souper? Si tu savais combien j'ai faim...

Agnès hésitait; mais il restait un peu de porridge dans le fond de la soupière; la mère d'Agnès, compatissante à toutes les infortunes, y songeant soudain, émietta un morceau de la mie et servit le tout à cet affamé. Celui-ci eût peut-être préféré un bon escargot cru ou bien un salmis d'insectes; cependant il fit très vaillamment honneur au repas qui lui était offert.

Se tournant avec effort vers la jeune fille, car ses courtes jambes n'empêchaient pas le ventre du batracien de traîner sur le carreau lamentablement, l'animal modula une fois de plus, en l'honneur de sa belle, le couplet qui paraissait composer à lui seul tout son répertoire. Ensuite il demanda, avec une lueur câline au fond de ses iris dorés :

— Mets-moi dans ton lit, ma mie. J'ai grand froid...

Cette fois, Agnès, indignée, protesta. Elle n'était pas

disposée du tout à réchauffer de sa douce chaleur cet animal visqueux qui tacherait affreusement ses draps. Cependant, sa mère la morigéna doucement :

— Serais-tu donc égoïste, mon enfant? Cela n'est pas beau. Allons, montre-toi charitable : Dieu te récompensera.

— Mais maman, protesta Agnès, non sans répugnance, pense donc! un crapaud!

— Ce crapaud est une créature malheureuse. Aie pitié, ma petite, aie pitié!

Toujours docile, la jeune fille ouvrit son lit à l'animal, qui s'y blottit avec un sensible plaisir. Il étira son corps trapu, se serra frileusement contre Agnès qui reculait de dégoût, et tout à coup demanda, de l'accent le plus aimable :

— Maintenant, prends une hache, ma mie. Et coupe-moi la tête.

— Oh! maman, s'écria la pauvre Agnès horrifiée, entends-tu ce qu'il veut à présent? Que je lui coupe la tête. Je ne puis me résigner à cela!

— Il faut toujours faire plaisir au monde, ma petite fille, prononça la mère, en hochant son bonnet de nuit. Coupe-lui donc la tête!

— Mais ce n'est pas vous faire plaisir que vous assassiner!

— Hé là! sait-on jamais, avec les bêtes qui parlent? Obéis-lui toujours, ma fille, on verra bien après ce qu'il en sera...

Un peu à contre-cœur, Agnès se leva, alla chercher une hachette au bûcher, et l'abattit, tremblante, sur le cou du crapaud, qui la regardait approcher sans manifester la moindre appréhension, et souriant même autant qu'il était en ses moyens.

Et, quand la tête fut détachée, voilà que les deux femmes virent surgir, en la place de la bestiole mutilée, le plus joli petit prince que la terre ait jamais porté. Ce fut une grande joie pour tout le monde.

Sans doute ne vous étonnerai-je pas beaucoup en vous disant que ce prince-là épousa celle dont le bon cœur et la main énergique l'avaient délivré d'un bien pénible enchantement, et qu'ils furent très heureux.

\* \* \*

Après avoir longuement médité, après s'être renseigné sur le caractère et les antécédents de Richard Lassendean, et aussi sur sa famille, auprès du penbardd Gwalior, qui connaissait et aimait les jeunes bardes comme autant de fils, dom Dunstair se résolut à aider quelque peu le destin.

Au cours de l'après-midi, ayant fait signe à Mary de l'accompagner, il sortit avec elle du verger dont les arbres, prêts à perdre leurs fleurs d'avril, descendaient en pente douce jusqu'à la Tweed. Et quand il fut seul avec la jeune fille, le vieux chapelain lui dit, paternellement :

— Mon enfant, la joute des bardes s'avance, il vous faudra bientôt prendre un parti et choisir entre eux. Y avez-vous réfléchi? La chose est grave!

Mary de Neidpath leva vers son conseiller un visage soucieux :

— Mon père, pour se décider sagement, en si grave matière, comme vous dites, il siérait de connaître quelque peu l'âme de ces jeunes gens; or, leurs chants ne la montrent guère, que je pense... Alors, j'hésite, je ne sais...

— Je suis, quant à moi, mieux renseigné, assura posément dom Dunstair. Au moins sur certains d'entre eux. Il en est deux qui vous aiment, mon enfant : l'un pour votre richesse, peut-être, l'autre pour vous-même, assurément. Ces deux-là étaient prêts, hier, à se couper la gorge en votre honneur...

— Dieu!

— Rassurez-vous, petite, je les ai fait renoncer à ce projet funeste. L'un a tourné dos sans un mot; l'autre m'a informé qu'il chanterait par obéissance envers le penbardd, et qu'aussitôt ensuite, sans chercher à vous revoir, car il est pauvre, il repartirait vers son village, le cœur rompu, mais le front haut — ce sont là ses propres paroles. Celui-là est un noble cœur, ma fille, il est digne de vous. Ne laissez point fuir le bonheur qui passe!

Les promeneurs s'étaient arrêtés. Pensive, rougissante un peu, Mary murmura :

— Quel est-il?

— Richard Lassendean.

Elle eut un cri joyeux :

— Ah! Lassendean! Je vous remercie, mon père!

Et elle s'envola, aussi légère, dans sa robe à traîne, qu'une bergerette de quinze ans. Le chapelain la regardait s'éloigner vers le château, et souriait à l'idée qu'il avait peut-être, et sans grand-peine, semé du bonheur.

Dès son arrivée au manoir, Mary, soudain résolue, envoya sa fidèle suivante, Mahaut, prévenir le valet de Richard qu'elle désirait de parler à son maître, sur la courtine dominant au loin la plaine où coulait, entre des bouquets d'arbres en fleurs, le frais ruban de la rivière. Et quand Lassendean parut, elle lui dit, avec une détermination mûrie par le conseil du révérend :

— Messire, quand nous ferez-vous entendre votre bardit?

— D'après l'ordre arrêté par le penbardd d'accord avec le thane, votre père, damoiselle, mon confrère Barrisdale doit chanter demain matin, et moi le jour suivant.

— Fort bien. J'ai à vous parler, messire, avant que vous chantiez. Nous avons beaucoup à dire...

Elle le regardait, la bouche mutine, les yeux plus graves; combien elle était jolie ainsi! Richard répondit, le cœur battant d'une émotion jamais ressentie encore :

— Damoiselle, je suis tout à vos ordres.

— Venez donc demain soir à la chapelle, dès après le salut donné par dom Dunstair. Je vous attendrai... Adieu, messire.

Sur un petit signe de tête, la fille du thane s'éloigna, souple et fière. Richard, comme en un rêve, la regardait partir. Il contenait l'essaim tumultueux de ses pensées, de ses espoirs, se demandant ce qui lui valait la faveur insigne, inattendue, d'un rendez-vous au pied des saints autels.

## XIX

## LE CONTE DE L'ARBALÉTRIER

QUENTIN BARRISDALE descendait dans l'hémicycle; il salua à la ronde avec une grâce un peu hautaine, fléchit le genou devant Mary de Neidpath, et annonça d'un accent quelque peu avantageux :

— Je me flatte que mon bardit vous plaira, damoiselle. C'est la tradition la plus originale en mon pays des Highlands, dont Inverness un jour, quand elle aura quelque peu grandi, sera fière d'être la reine. Ma telyn, dont mon talent, j'ose le dire, m'a permis l'usage, va accompagner pour vous

## LE CONTE DE L'ARBALÉTRIER.

Contrairement à ce qu'espérait le barde, cette entrée, plutôt orgueilleuse par le ton dont elle était débitée, plus encore que par les paroles, ne disposa pas les assistants très favorablement à l'égard du chanteur. Cependant tous s'apprêtant à l'écouter courtoisement, Barrisdale commença :

A cette époque, dans le château de Fort-Augustus, perché au-dessus des cascades, une compagnie d'arbalétriers tenaient quartier. Il y avait, parmi les soldats, à la fois des jeunes hommes qui n'avaient endossé la cotte de mailles que poussés par le désir des aventures, et des vétérans des anciennes guerres avec l'Angleterre, du temps de Baliol et de Bruce le Noble.

Parmi les vieux guerriers se trouvait un certain John qui s'était beaucoup plu aux arbalétriers tant qu'il y avait eu batailles, mais que trois semaines de paix fatiguaient plus, disait-il, que toute une vie de combats. Un jour, décidément lassé de cette vie trop calme, il prit un hoqueton et des chausses de laboureur, déposa son arbalète, et déserta sans vergogne.

Il allait droit devant soi, sans s'inquiéter de savoir où le conduiraient ses pas. Arrivé au bas de la colline avoisinant Fort-Augustus, il gravit la côte d'un pied lèste; parvenu au faite, il se retourna pour juger du chemin parcouru. Laisant errer ses regards sur la cité dont les maisons se serraient au-dessous de son castel, comme un troupeau de petits agneaux sous la botte du berger, il maudit en soi-même ce lieu où, depuis quelques années, il s'était si fort ennuyé. Même il cria, haussant le poing :

— Que le Malheur m'emporte, si je reviens jamais en vue de cette ville!

Et il s'enfonça dans la campagne, pressé de mettre du terrain entre lui et les arbalétriers, ses camarades.

La nuit venue, John entra chez un chevalier auquel il demanda l'hospitalité. Ce seigneur l'ayant regardé avec attention, lui dit :

— Tu sembles un homme résolu, et brave!

— Je n'en ai point que la semblance, Votre Grâce. Trente années de service chez les arbalétriers ne font guère des poules mouillées, ni des femellettes aussi!

— Bien! Tu me vas. Je mets à ta disposition un de mes châteaux qui est tout proche; mais je te prévien qu'il est hanté!

Ayant entendu cela, le soldat éclata de rire, si fort que le lévrier du gentilhomme, pris de peur, chercha un abri sous la chaire de son maître. Celui-ci fit souper confortablement ce visiteur dont la bonne humeur lui plaisait; puis, lui ayant donné, en vue de lui assurer une nuit reconfortante, une cruche de whisky, un plat de concombres et les Saintes Écritures copiées sur un palimpseste, il le conduisit au château en question.

— Tâche de bien dormir! souhaila le chevalier en se retirant.

— Le fantôme qui me tirera par les pieds n'est pas né encore! assura notre arbalétrier. Soyez sans crainte à mon sujet, messire, autant que je le suis moi-même!

Demeuré seul, John alluma un grand feu et s'installa douillettement dans un fauteuil garni de coussins. Il se versa un plein verre de whisky, goûta cette boisson afin d'en apprécier la qualité qu'il jugea bonne. Puis il se mit à peler paisiblement un concombre, sans ouvrir le volume placé à portée de sa main. Il attendit ainsi, avec une parfaite tranquillité d'esprit, les possibles événements.

Ceux-ci ne tardèrent pas à se produire. Comme minuit sonnait, deux femmes à la peau hasanée apparurent soudain à travers une porte que notre homme était certain d'avoir verrouillée. Ces femmes portaient un cercueil que sans mot dire elles déposèrent au milieu de la pièce, puis elles disparurent comme elles étaient venues.

— Voilà qui devient intéressant! grommela notre vétérân.

Il alluma un gros tortil de cire brune posé dans un candélabre, jeta une brassée de bûches dans la cheminée; quand il les vit flamber, désireux de se rendre compte de la situation, il fit, d'un coup de pied, sauter le couvercle du cercueil. Un vieil homme apparut, proprement cousu dans une peau de cerf, à la mode des chevaliers, mais la face et les mains à l'air.

Sans s'émouvoir, John lui adressa la parole :

— Hé là! grand-père! tu n'es pas bien dans ta boîte! Attends un peu, je vais t'installer plus commodément.

Tirant le corps, il l'assit dans son propre fauteuil, puis lui servit concombres et whisky. Mais les mains glacées du mort laissèrent tomber le plat et le gobelet, qui se brisèrent à grand fracas.

L'arbalétrier tira la leçon de l'aventure :

— Bon! fit-il. Je vois ce que c'est : tu as froid! Chauffe-toi tout ton saoul près du feu; moi, je vais dormir. Tu peux en faire autant, pour peu que le cœur t'en dise!

John s'allongea sur un banc, à trois pas, et s'assoupit aussi tranquillement que s'il ne se fût pas trouvé dans la plus étrange des compagnies. A l'aube, qui se glissait en robe grise par la fenêtre cintrée, le premier chant d'un coq, dans la campagne, éveilla notre gaillard. Il vit, à ce moment, le vieillard rentrer dans son cercueil, que les femmes brunes, glissant comme des ombres, vinrent chercher et emportèrent sans bruit.

Une demi-heure plus tard, comme le chevalier s'enquerrait si son hôte, dans le château hanté, avait passé une nuit paisible :

— Pas mauvaise, messire, répondit John, sincère. Le vieux gentilhomme n'est pas pour me faire peur, vous savez! C'est votre père, n'est-ce pas?

— En effet.

— On s'est très bien entendu, nous deux, sauf qu'il a cassé la vaisselle et qu'il n'est pas beaucoup causant, il faut le reconnaître. Pour bien dire, il n'a pas prononcé un mot.

— Je souhaite qu'il te parle, et te fasse connaître ses volontés, pour me les transmettre. Je les exécuterai sans faute; alors il cesserait, je pense, de hanter mon manoir, dit le chevalier. Consentirais-tu à passer une seconde nuit ici? Elle ne serait pas plus mauvaise, assurément, et je te paierai deux cents livres. Convenu?

— Comment donc! s'exclama notre vétérân dont les rêves n'avaient jamais monté si haut. Tout ce que voudra Votre Grâce!

La même scène se reproduisit la nuit suivante, sauf que trois femmes, au lieu de deux, apportèrent le cercueil du vieillard. Celui-ci, comme la veille, repoussa le plat et la fiole, qui tombèrent et se brisèrent; enfin, à l'aurore, il disparut sans avoir prononcé une parole.

Le lendemain, le baronnet de Craig proposa à John :

— Nous allons essayer une fois encore de faire parler ce revenant; mais ce sera la dernière tentative. Acceptes-tu, pour trois cents livres, de retourner au château ce soir?

— A votre service, mon gentilhomme! s'écria le soldat

enthousiasmé. Mais ce coup-ci, foi d'arbalétrier! je vous promets bien que je saurai le faire causer, votre papa!

Cette fois, quatre femmes portaient le cercueil du défunt qui, avec la même indifférence, laissa tomber tout ce que John lui offrit. Écartant les tessons de la pointe de son pied, le soldat avertit le nocturne visiteur :

— Tu sais, avant que je te laisse partir, demain matin, il s'agira de me payer tout ce que tu as cassé. D'abord, tiens! on va s'arranger autrement.

John transporta le vieil homme sur le banc où il couchait, et l'attacha à sa ceinture, en utilisant la courroie de son propre havre-sac. Cela fait, il s'endormit profondément, sûr que son compagnon ne lui échapperait pas.

Au premier chant du coq, le cadavre s'agita, à ce point qu'il réveilla John. Celui-ci, bon garçon, se prit à rire, et s'asseyant :

— Mon vieux, tu ne fileras pas comme ça, c'est moi qui te le dis! D'abord, ton fils veut que tu m'expliques ce que tu désires de lui. Après cela, il fera célébrer pour ton bonheur éternel des messes solennelles, jusqu'à la Saint-Jean. Alors, tu auras la paix... et nous aussi!

Touché sans doute par cette argumentation, le vieillard ouvrit la bouche, et une voix caverneuse filtra à travers sa barbe blanche :

— Au-dessous de cette chambre, annonça-t-il, il se trouve un cellier rempli de vins précieux, de riches étoffes et de whisky délectable; tout auprès, dans un réduit obscur, se trouve un chaudron plein d'or, et sous le seuil de la grande porte est enterré un pot plein de bel argent. Les femmes à la peau basanée que tu as vues sont des paysannes dont nous avons enlevé les troupeaux, mon fils et moi. Tu diras au baronnet de Craig de les payer. A cette condition elles me laisseront dorénavant dormir en paix : c'est promis.

— Entendu, grand-père, dit John, qui avait entendu cette confidence sans manifester d'étonnement.

Ayant toussoté, le mort poursuivit ses instructions :

— Tu partageras le trésor avec mon fils, et tu épouseras ma fille, qui n'a pas encore trouvé de mari.

— Quel âge a-t-elle? demanda l'arbalétrier soupçonneux.

— Cinquante et cinq années.

— Trop jeune pour moi! déclara tout net notre soldat, en dissimulant une grimace; mais as-tu d'autres recommandations encore à me faire?

— Distribue beaucoup d'or aux pauvres, pour lesquels j'ai été trop dur, au cours de ma vie terrestre. Ainsi trouverai-je le repos, dans le Monde des mondes.

— Compris. C'est tout?

— Oui.

John alors détacha le vieillard, qui sans protester réintégra son cercueil; aussitôt, contenant et contenu s'évanouirent comme des ombres. Sans tarder, le vétéran vint conter l'histoire au baronnet; cependant, peu soucieux d'épouser la vieille fille, il garda le silence en ce qui la concernait.

Peu après, les autres volontés du mort ayant été ponctuellement suivies, notre déserteur, portant sa charge d'or et comblé des remerciements de sir Douglas Craig, s'en retourna vers sa ville natale, Dumfries, sise à l'ombre de Sweetheart Abbey, dont la fondatrice, Devorgilla, porta jusqu'à sa mort, sur sa poitrine, dans un écrin d'argent, le cœur de John Baliol, son époux. Là notre ami mena une vie opulente et joyeuse, jusqu'au jour où, s'ennuyant enfin par l'excès même des plaisirs, il résolut de rejoindre à Fort-Augustus ses camarades les arbalétriers, et de reprendre le harnais qu'il avait jadis secoué dans un moment de lassitude, ce qu'il regrettait à présent.

Comme il arrivait sur la colline qui domine la cité, John se vit aborder par un individu maigre autant que la misère, montrant des vêtements fatigués surmontés d'un visage renfrogné. Ce pauvre hère lui désigna Fort-Augustus, étendu au bord du loch Ness aux eaux bleues; et il lui demanda :

— La vois-tu, la ville?

— Sans doute, je la vois, affirma le soldat, surpris. Qui es-tu? et que me veux-tu?

— Qui je suis? Ne le devines-tu pas?

— Eh non!

— Homme de peu de mémoire! Un jour tu as dit : « Que le Malheur m'emporte, si jamais je reviens en vue de cette ville! » Or, la ville est en vue, je suis le Malheur... je viens t'emporter!

— Le Malheur? fit John goguenard. Qu'est-ce qui me le prouve, que tu es le Malheur?

— Demande-moi de te donner une preuve qui te semble convaincante; je te la fournirai sur-le-champ.

— Si tu veux que je te croie, change-toi en serpent, puis en lion. Ensuite, tu cracheras du feu à sept milles devant toi, puis à sept milles derrière toi. Alors, mais alors seulement, je serai certain que tu es bien le Malheur!

L'être renfrogné obéit : il se mua tour à tour en serpent, en lion, en dragon crachant du feu, si bien que l'arbalétrier dut se rendre à l'évidence : le Malheur était devant lui, et sans doute se préparait-il à l'emporter, puisqu'il l'annonçait.

Mais notre vétérân avait plus d'un tour dans son bissac, et les métamorphoses du Malheur lui avaient donné le temps de préparer sa défense. John convint donc, jovial :

— C'est entendu, compère, tu es le Malheur, et je vais te suivre. Mais d'abord cache-toi dans mon sac, de crainte que ta laide figure n'effraie les gens, dans cette ville, où j'ai absolument affaire. Tu ne sortiras de là que lorsque je t'y autoriserai; sinon notre marché sera rompu.

— D'accord, acquiesça le Malheur, en s'amenuisant de manière à pouvoir entrer, les pieds devant, dans le sac dont le soldat lui présentait obligeamment l'ouverture, avant de le remettre sur son dos.

Ainsi chargé, le vétérân regagna, à Fort-Augustus, le quartier des arbalétriers. Ses camarades lui firent fête, vous le pensez bien, car John avait toujours été un joyeux drille plein de fantaisie, et dont les ressources intellectuelles ne semblaient jamais taries.

Cependant le capitaine, dès qu'il le sut de retour, convoqua le conseil de guerre, afin de juger le déserteur. Condamné à être pendu, notre ami protesta, demandant à cor et à cri à périr sous les carreaux des arbalètes; et il obtint cette faveur, tant, jusqu'à son escapade, il avait été un soldat sans reproche.

Tandis que les hommes d'armes s'alignaient devant le condamné, et bandaient des deux mains leurs arbalètes à cric, le Malheur s'agitait dans le sac; il dit à John, ainsi qu'ils en étaient convenus :

— Laisse-moi sortir, mon fieu! Je ne serai pas long à les exterminer tous!

Cette annonce mal gracieuse indisposa le capitaine des arbalétriers qui l'entendit. L'officier s'inquiéta :

— Qui parle là?

— C'est ma souris blanche, dit John; cette bête répand la peste partout où elle passe. J'ai réussi à l'appriivoiser et à l'enfermer dans mon sac, mais elle s'échappera dans la ville dès que je serai mort : moi seul puis la tenir captive.

— Grise ou blanche, s'écria le capitaine vivement, ne la laisse pas sortir, ta souris maudite! Je vais te donner une lettre d'amnistie : va-t'en avec ta bête, et qu'on ne te revoie plus à Fort-Augustus!

Le vétérân serra soigneusement dans son ceinturon le parehemin scellé qu'un instant après lui remit son officier, puis il s'éloigna, le Malheur toujours captif sur son épaule. Avant la nuit, traversant un village, il arriva dans une grange où douze batteurs battaient en cadence du beau blé doré.

— Compagnons, dit John en leur tendant une pièce à l'effigie du roi, rendez-moi donc un service.

— Et lequel?

— Mon havre-sac est si dur qu'il m'écorche le dos. Frappez-le bien fort, de manière à assouplir le cuir, je vous prie.

Les paysans s'empressèrent, et pendant deux heures ils battirent le sac avec leurs fléaux; mais à chaque coup qu'il recevait, le havre-sac ressautait jusqu'aux poutres

de la toiture, et jetai en retombant tantôt l'un, tantôt l'autre des batteurs sur le dos, les quatre fers en l'air. Les hommes finirent par se fâcher, et par mettre John dehors — en conservant sa pièce d'or.

L'arbalétrier passa la nuit dans une auberge de la ville, dont le nom était Dalchreichart. Près des portes, dans une caverne de Glen Moriston, il trouva le lendemain une forge au travail, où douze forgerons battaient l'enclume. John leur demanda de frapper son sac avec leurs marteaux; ils acceptèrent pour une pièce d'or, mais bientôt cessèrent, lassés qu'ils étaient par les bonds du sac, où le Malheur prouvait assez qu'il était toujours en vie, et plein de force.

Si John voulait s'en défaire, il fallait trouver autre chose. Notre soldat inventif s'approcha d'une vaste fournaise, autour de laquelle s'agitaient des verriers. A travers le sac, le Malheur sentit la chaleur de l'énorme brasier; peut-être aussi en perçut-il l'aveuglant éclat. Il cria, terrifié :

— Homme, laisse-moi partir! Je te jure que je ne te tourmenterai jamais plus, ni dans ce monde, ni dans l'autre!

— Parole du Malheur, répondit John, ne vaut pas bon geste de chrétien!

Ce disant, il lança son havresac dans la fournaise, d'où s'élevèrent aussitôt d'immenses flammes vertes, jaillissant au milieu d'une horrible fumée. Le Malheur, tout au moins le malheur de John, était vaincu.

Après quoi, le vétéran, fort de son brevet d'amnistie, reprit gaillardement sa place parmi les arbalétriers.

\* \* \*

Ayant égrené un dernier arpège, Quentin Barrisdale regarda l'assistance, et spécialement lady Mary, en homme sûr de son fait. La jeune fille, aux yeux de qui cette attitude était intolérable par son audace, la jeune fille déclara aussitôt :

— Votre bardit est fort original en effet, messire; mais je trouve à votre héros plus d'astuce que de cœur; pour quoi il ne saurait me plaire, ni surtout être placé premier entre tous.

Barrisdale se mordit les lèvres et ne souffla mot durant tout le festin. Il était fortement tenté de secouer sur son échec la poudre des grands chemins, de reprendre aussitôt la route de son château des Highlands. Mais une curiosité le retenait de voir comment finirait cette affaire-ci, et d'entendre en particulier le bardit du petit Lassendean. Celui-là, pensait Quentin, ne pouvait espérer de réussir, là où lui-même venait d'échouer.

L'après-midi fut assez mouvementé à Neidpath. Dom Dunstair, les mains aux manches de sa robe sacerdotale, s'en vint conférer secrètement avec le penbardd Gwalior, puis avec sir Duffryn : le révérend entendait ne rien laisser au hasard lorsqu'il s'agissait du bonheur de sa fille d'élection.

Visiblement satisfait de ses démarches, quelles qu'elles fussent, le chapelain revint à la chapelle, célébrer le salut. Au premier rang de la petite assistance, Mary suivit pieusement l'office, après lequel chacun se retira, sauf elle.

Elle demeurait donc seule sous les voûtes peintes d'azur étoilé, quand, peu après, Richard Lassendean la rejoignit :

— Damesse, murmura-t-il, vous avez daigné me demander, me voici. Quel est votre désir?

— Je veux, répondit la jeune fille en posant avec une tranquille audace son clair regard sur celui dont elle avait fait choix, je veux que demain vous triomphiez en la joute des bardes.

Lassendean chancela sous l'excès du bonheur, le frappant au visage comme une gerbe trop lourde :

— Je... damesse, demanda-t-il enfin d'une voix tremblante, oserai-je croire à tant de félicité?

— Sans doute, fit-elle en lui tendant une main fine, sur laquelle Richard s'inclina dévotement; sans doute, puisque je vous y convie.

Il recula, et, sourdement :

— Je suis pauvre, avoua-t-il, honteux comme d'une tare.

— Point n'est pauvre qui est riche d'honneur, de talent et... d'amour...



C'était au tour de la jeune châtelaine d'être délicieusement troublée. Afin de rompre la gêne qui montait entre eux, la fille du thane reprit avec enjouement :

— Or ça, messire, cette félicité, comme vous dites, encore vous faut-il la conquérir. Vous êtes bien en possession d'un bardit capable d'enlever tous les suffrages?

— Mais... je l'espère!

— Voulez-vous me le faire entendre, messire?

A mi-voix, par respect pour le saint lieu, le barde biond murmura son chant. Mary de Neidpath l'écoutait, attentive, sa jolie tête penchée sur son épaule où une lourde tresse, emprisonnée en des galons d'orfroï, coulait son serpent soyeux. Quand Lassendeau se tut, anxieux du jugement que celle qu'il aimait allait porter :

— C'est bien, fit-elle. Cependant, il y a mieux.

— Oh! gémit Richard désespéré.

— Oui, continua Mary sans s'émouvoir. Je sais une légende du comté de Roxburgh...

— C'est le mien!

— Tout va donc au mieux. Écoutez-la.

Et Lassendeau ouït ce conte, qui lui sembla paré d'inimitable charme, peut-être parce qu'il sortait des lèvres qu'il aimait. Lorsque Mary se tut, le barde convint, non sans enthousiasme :

— Damoiselle, à coup sûr, ce chant passe celui que j'avais préparé.

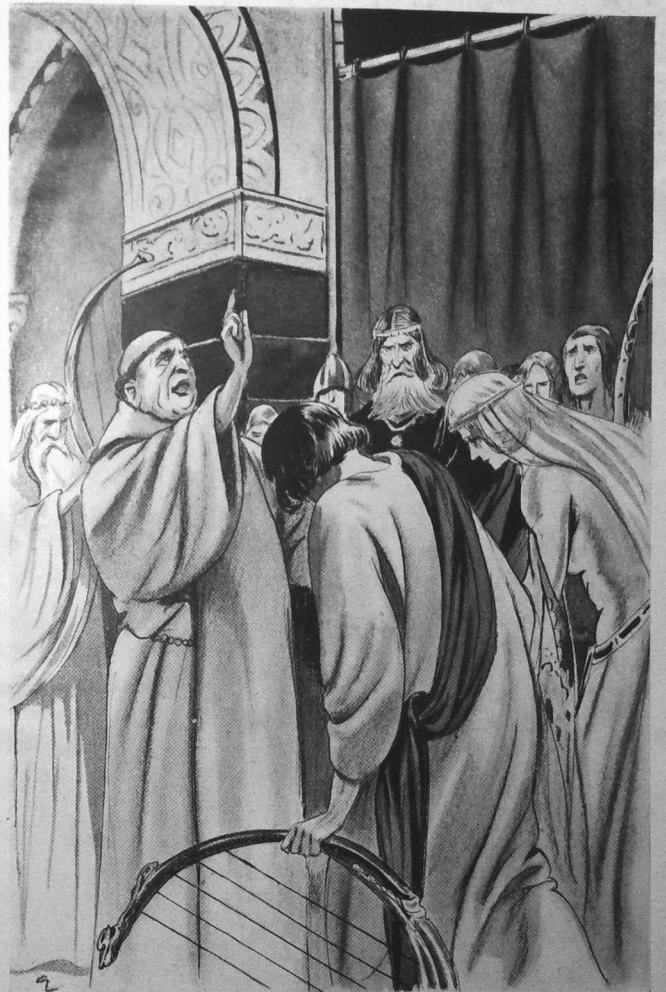
— C'est donc lui que vous direz demain, conclut-elle. Pour l'amour de moi, étudiez-le cette nuit. Mettez-le, comme furent les autres, en la forme bardique, et je vous proclamerai vainqueur.

— Mérité-je une telle faveur?

Il protestait, mais faiblement, et son amour transparaissait sous sa réserve. Mary apprécia, avec un exquis sourire :

— Vous le méritez, messire, puisque j'en décide ainsi.

Richard mit un genou en terre, et avec ferveur baisa la petite main alourdie de joyaux.



Dom Dunstair, lentement, traça le signe de la croix.

## LA FÉE TITANIA

**D**AMOISELLE, et vous, messeigneurs, prononça le lendemain Lassendean, pâli par une nuit entière de travail, permettez que je vous conte la légende de

## LA FÉE TITANIA

tradition de mon comté de Roxburgh.

Il prit sa telyn, l'accorda d'une main visiblement pleine de maîtrise et parla, après un regard chargé d'amour et de respect à la fille du thane :

Ce que je vais vous conter, seigneurs, est une histoire de fée. Et la preuve que ces êtres charmants existent, quoique bon nombre de gens, prisonniers des réalités dont s'encombre l'existence quotidienne, ne sachent pas les apercevoir, c'est que cette aventure se situe à la fin du dernier siècle, notre confrère Strophantus étant déjà parvenu à l'âge d'homme. Le héros de cette histoire fut Thomas le Rimeur, l'un de nos plus célèbres poètes écossais.

Un clair jour d'été bercé par une douce brise, Thomas s'était rendu à son cabinet de travail préféré. Non loin de la splendide abbaye gothique de Melrose, le plus bel édifice de notre patrie, dont les arcades aiguës s'élancent vers le ciel comme des flammes de foi, c'était l'aire aimable étendue sous les imposantes ramures du chêne illustre d'Eildon. Et si cet arbre est célèbre à la ronde, si Thomas en faisait durant l'été son séjour d'élection, c'est que, toutes les

bonnes gens du pays vous le diront, c'est que les fées lui rendent fréquemment visite.

Chacun peut les voir, écharpes dénouées, doigts joints, mener en chantant leurs farandoles autour du tronc énorme, sur le gazon émaillé de fleurs, que leurs petits pieds ne courbent point en s'y posant.

Quand, prises par la lassitude, elles s'allongent sur l'herbe verte, c'est le moment où elles se communiquent les secrets des hommes, et étudient d'une voix harmonieuse le moyen d'améliorer le sort des bons ou de punir les méchants. Elles ne haïssent que le mensonge, la laideur et la scolastique desséchante qui prétend nier à la fois — l'insensée! — leur existence, et à plus forte raison, leur pouvoir.

Avouons-le, Thomas le Rimeur n'avait jamais vu de fée. Il en était affligé autant que mécontent. Il pensait, et sans doute n'avait-il pas tort, que les fées devraient avoir à cœur de se montrer en premier lieu aux poètes, qui sont leurs dévots les plus ardents et leurs serviteurs les plus fidèles. Il se réservait de leur faire savoir, à l'occasion, sa manière de penser, avec quelque sévérité au besoin. Et, ses tablettes en main, il ne quittait guère le chêne d'Eildon, pourchassant tout ensemble les fées et l'inspiration.

Cette dernière ne venait pas vite, le jour dont je vous parle — c'est un malheur qui parfois frappe les aèdes, je dis les meilleurs, sauf quand ils pensent à leur belle amie. Thomas n'avait point de belle amie, réservant son cœur vierge, sans trop se l'avouer à soi-même, pour la fée qui voudrait bien lui sourire quelque jour. Dans le soleil qui brasillait et la brise qui flânait embaumée sur la plaine, le poète attendait ne sais trop qui, ne sais trop quoi, en rêvasant, ce qui est parfois, pour les rimeurs, la plus subtile façon de travailler. Et tout soudain il tressaillit.

Là-bas, sur la route, une femme venait à lui. Une femme à cheval. Ce n'était pas une paysanne, car sa monture, un splendide genet liart — gris pommelé, si mieux aimez — sa monture n'avait rien de ces roncins qui vont porter Marion aux champs. Ce n'était pas non plus une riche châte-

laine, car elle n'était suivie d'aucun écuyer et soufflait elle-même une fanfare joyeuse, dans un olifant d'ivoire.

Thomas pensa :

— Ce doit être Marie, pleine de puissance, mère de l'Enfant qui mourut pour moi. Si je parlais à cette Dame brillante, mon cœur se briserait en trois!

Pénétré de la distance qui le séparait de la mère du Sauveur, il se leva, prêt à se retirer discrètement afin de lui laisser toute l'ombre du chêne. Mais l'inconnue, dont la monture s'était approchée fort vite, d'une dernière foulée de la bête le rejoignit, et lui posant la main sur l'épaule :

— Thomas, pourquoi me fais-tu? demanda-t-elle d'une voix où semblaient doucement résonner toutes les harpes du ciel.

Bon chrétien, le poète mit un genou en terre :

— Dame, dit-il, reine des anges et mère de mon Dieu, je ne suis pas digne de partager avec vous la fraîcheur de cet ombrage. Goûtez-la en tout repos, tandis que moi, non loin, je veillerai sur votre divin sommeil.

L'étrangère se prit à rire, ce qui la rendit plus exquise encore :

— Tu te trompes, fit-elle, ô poète! Je ne suis point la Reine du ciel, mais Titania la Blonde, fille de l'air et souveraine au pays charmant des fées.

Une fée! enfin! et leur reine, qui mieux était! Leur fidèle se trouvait royalement payé — n'était-ce pas l'occasion de le dire? — des mois qu'il avait consumés en vain à guetter l'approche de ces êtres surnaturels. Thomas s'enhardit alors jusqu'à regarder de plus près la jolie cavalière; ce faisant il remarqua qu'elle était plus généreusement décolletée, et de beaucoup, que les peintres n'ont coutume de nous présenter madame la Vierge, et que sa beauté rayonnante ne ressemblait pas à celle, plus modeste, des saintes que l'on révère près des autels.

Il lui demanda :

— Et que désirez-vous faire céans, madame la Fée?

— Je viens chasser la bête sauvage!

A quoi le Rimeur répondit, avec un à-propos qui le

surprit lui-même, car on prétend que l'amour assotit les hommes, et c'était bien de l'amour, de l'amour le plus ardent, qu'il sentait déjà flamber en son cœur :

— En ce cas, dame, je suis votre proie.

Il est à penser que cette riposte ne déplut pas à Titania, car elle sauta légèrement du genêt gris, et tomba dans les bras que lui tendait Thomas, bouleversé de bonheur.

Le couple s'en fut, tendrement enlacé, jusqu'au vieux chêne, où il demeura toute la fin de la journée, fort occupé à chanter le cantique des cantiques — je veux dire le divin cantique d'amour. Plus rien n'existait pour lui qui ne fût elle; plus rien n'existait pour elle qui ne fût lui. Car telles sont, profondes comme le ciel, vastes comme la mer, les infinies joies d'Amour...

Au coucher du soleil, tandis que le globe ardent s'inclinait dans le ciel, rougeoyant du côté de Galashiels, les piaffements de son cheval rappelèrent à Titania la Blonde que la fuite de l'heure amenait le moment inéluctable du départ. Elle se leva, rajusta ses voiles, et ayant tendrement baisé son amoureux :

— Il me faut repartir, annonça-t-elle. Les fées, dans mon royaume, attendent mes ordres pour leurs œuvres prochaines, et j'ai un long chemin à parcourir, avant que d'être rendue.

— Te perdre!... déjà! murmura Thomas consterné.

— Mais qui t'oblige de me perdre? protesta la blonde souveraine. Si ta poitrine n'abrite pas un cœur pusillanime, viens avec moi, ô poète! Des épreuves t'attendent, je t'en avertis; mais si tu les surmontes, mon amour à jamais fleurira pour toi.

— Je suis prêt, affirma le Rimeur, déjà debout et serrant dans son escarcelle ses tablettes, dont il pressentait qu'il n'aurait pas loisir de se servir.

— Viens donc, beau doux ami! Saute en selle, et prends-moi en croupe.

Thomas s'empressa; aussitôt le genêt, en dépit du double poids qui le chargeait, partit rapide comme la foudre. Il avait déjà parcouru beaucoup de milles à travers un pays

inconnu de son cavalier, quand celui-ci se retourna pour sourire à celle dont les bras l'étreignaient tendrement.

Horreur : les cheveux de la bien-aimée étaient gris, ses joues creuses, son front ridé, ses dents noires... En stryge infernale, la péri s'était changée!

Le premier mouvement de Thomas, tout instinctif, fut de s'enfuir, en sautant à bas du coursier qui justement ralentissait son allure, semblant ainsi inviter l'homme à le quitter, si son cœur faiblissait. Mais le premier moment de stupeur douloureuse passé, le Rimeur se rappela la tendresse de Titania, sa chair lumineuse et sa voix si riche de tendres harmonies! Il songea que la fidélité est la vertu première des nobles âmes, et décida, quelle que fût l'atrocité du sortilège, de ne point abandonner celle dont le baiser chantait encore sur ses lèvres.

Cependant le genêt liart avait repris sa course effrénée; ses sabots brûlaient la bruyère, ils franchissaient en vent de tempête les landes et les prés qui l'entouraient. Avec ceux qu'il emportait, l'animal fantastique baignait dans une lumière étrange, qui n'était ni le jour ni la nuit. Où étaient-ils? Où allaient-ils? Thomas n'en savait rien; cependant il ne s'en inquiétait pas : son amour seul comptait pour lui maintenant — son amour affreusement défiguré, il est vrai, mais qu'il chérissait toujours autant.

Soudain, dans ce ciel inconnu, apparut un nouveau soleil. Un soleil étrange, rouge tel que du sang et colorant d'une lueur d'Apocalypse les vallées et les collines à l'entour. Vers l'aurore — mais était-ce vraiment l'aurore? — une rivière sanglante se montra, barrant la route. Le genêt gris la traversa; en grim pant sur la berge il se révéla, ô surprise! couleur de sang! Couleur de sang était aussi Thomas le Rimeur.

Mal impressionné par cette tenue sanglante, celui-ci mit pied à terre; il se retourna alors vers sa dame, craignant fort de lui voir triste figure. Mais celle-ci, avec le plus gracieux des sourires, lui tendit la main, une main fuselée, fine et blanche, aux doigts de fée : la stryge était redevenue la plus tentante des houris!

De plus en plus surpris, et soulagé du poids bien lourd qui l'oppressait depuis tout à l'heure, Thomas exprima sa joie à Titania, qui daigna lui expliquer :

— Parce que tu as été fidèle à ton amour, en dépit des apparences que j'avais revêtues pour t'éprouver, tu seras récompensé, ô bien-aimé! Mais d'autres épreuves nous attendent encore; et d'abord, où sommes-nous, le devines-tu?

Le Rimeur regarda autour de soi, cherchant à reconnaître ce qui l'entourait. Le jour se levait lumineux et clair; le genet gris s'était arrêté devant un arbre superbe, planté sur un rond-point d'où trois routes s'écartaient en éventail. Et à cet arbre, entre ses larges feuilles vernissées, étaient suspendus des fruits magnifiques, mûrs apparemment.

Thomas étendit la main vers l'un d'eux, souhaitant d'en faire hommage à sa compagne :

— Désaltérons-nous, dit-il.

Mais la Fée le tirait en arrière, non sans vivacité.

— Imprudent! s'écria-t-elle. Insensé aussi! Cet arbre est celui même du Paradis terrestre, celui dont Dieu a défendu les fruits au premier homme. Veux-tu renouveler le péché d'Adam? Aie patience, plutôt! Nous nous aimerons encore, sans doute; mais auparavant, il te faut décider quelle voie tu veux suivre.

Désignant de la main les trois routes, la Fée continua :

— Vois le premier chemin. C'est un sentier rude à gravir, tant la pente en est roide; il se montre, de plus, tout encombré d'épines et de ronces : c'est le raidillon que ne redoutent pas de prendre les âmes justes. Après bien des heurts et des difficultés sans nombre, il mène au royaume de Dieu, qui console toutes peines.

— Le royaume de Dieu ne m'est de rien sans toi! répondit l'homme envoûté d'amour.

— Vois le second chemin. C'est une large route, facile à descendre, elle est bordée d'asphodèles, d'iris noirs et de soleils éclatants. C'est la voie que choisissent les méchants : elle les mène au royaume de Satan.

— Les peines de l'enfer ne m'effrayent point, si je peux les partager avec toi, répliqua le Rimeur, et te les alléger d'autant.

— Enfant que tu es!... Mais vois le troisième chemin. Cette allée fleurie de roses, où flottent de grisantes senteurs serpente le long de la colline. On y rencontre quelques épines, auprès des roses. Elle n'atteint point au ciel. Cependant elle ne mérite pas, pour qui n'en mésuse point, les peines de l'enfer. Ce sentier conduit à mon royaume, et je m'y engage à l'instant.

— Je le prends donc avec toi, décida Thomas, car pour rien dans ce monde ni dans l'autre, je ne te quitterai!

Et tous deux enlacés partirent aussitôt vers le féerique royaume d'Amour.

Titania y possédait, comme il convient à la reine des fées, sous un ciel toujours riant, un palais merveilleux. Des fées exquisement parées, et jolies comme les amours, formaient la cour et l'état-major de la souveraine, qui le dépêchait continuellement aux quatre coins de l'Europe, afin qu'elles puissent aider les humains méritant d'être secourus.

Les emplois subalternes étaient assurés par un peuple de lutins hauts d'une coudée, pourvus de barbes terribles et d'yeux naïfs, qui apparaissaient en grappes dociles aussitôt que Titania ou Thomas désiraient leur présence, lorsqu'il s'agissait de l'exécution de quelque travail. Mais le plus souvent, il s'entend, les amants préféraient d'être seuls.

Ils vécurent ainsi sept années tendres, qui parurent sept jours au Rimeur. Ce temps écoulé, la Fée pensa qu'il convenait que Thomas revît ses amis de la terre, et qu'après tout, un peu de repos — je ne dis pas de changement — quelquefois ne messied point en amour. Titania étendit sa baguette sur la tête de Thomas, un soir, tandis qu'il sommeillait, et le poète, au réveil, se retrouva étendu à l'ombre du chêne d'Eildon.

Il y était seul, hélas! Aussi demeura-t-il un moment étourdi de son malheur. Ne verrait-il donc plus Titania au sourire enchanteur? Sa voix chantante, ses yeux clairs,

ses caresses enivrantes, tout cela, qui le faisait vivre, était-il donc perdu pour jamais?

Thomas désespéré ne goûtait plus ni l'éclat du soleil, ni la douceur du jour; il fut à l'instant de se laisser mourir de faim et de détresse. Puis, songeant que ce serait là une dérobaie indigne d'un homme, il chargea son grand courage sur son épaule, et s'en retourna, courbé par le chagrin, vers les maisons de Galashiels.

Ses amis l'avaient cru mort; certains le reconnurent à peine, tant l'amour de la Fée avait allumé dans son regard une étrange lumière. Heureux de le revoir, tous, d'ailleurs, le fêtèrent, le choyèrent à l'envi. Ils réclamèrent le récit de ses aventures; mais Thomas parlait peu, et il arrivait qu'il se tût brusquement parfois, les yeux, la pensée, l'être entier tendu vers quelque chose que ces pauvres humains ne pouvaient pas connaître, pas même soupçonner. Et toujours plus ardent, montait en lui le regret de Titania la Blonde, reine de l'air...

Un soir, après un festin où l'animation des convives l'avait heurté dans ses sentiments intimes, Thomas, délaissant ses amis, s'enfonça avec ses souvenirs au profond des bois avoisinant la cité. Il y fut rejoint par une biche blanche comme lait qui lui fit signe de l'accompagner, et qu'il suivit, le cœur battant.

La biche plongea dans un torrent, le poète y plongea après elle. Car c'était une fée messagère envoyée par Titania, incapable, elle aussi, de vivre sans son cher amour : la biche était venue quérir l'aède, et jamais plus, sur la terre, oncques n'entendit-on parler de Thomas le Rimeur : ses amis le cherchèrent, puis disparurent les uns après les autres, sans l'avoir revu.

Mais ne le plaignez pas, ô vous tous qui m'écoutez! ne pleurez pas sur sa disparition, ainsi que firent ses amis à courte vue. Car, aux bras de la reine des Fées qu'il a rejointe, il connaît l'immortel amour — le plus précieux des biens dispensés par l'Éternel aux hommes qu'Il veut favoriser, et dont quelques-uns seulement, par leurs vertus, méritent l'ineffable bonheur.

\* \* \*

Richard Lassendean déposa sa telyn au milieu d'acclamations telles, qu'aucun de ses confrères n'en avait vu le quart saluer son bardit. Balayant les rivalités, emportant les jalousies mesquines, balayant les haines injustifiées, un enthousiasme général soulevait les bardes, comme un vent impétueux échevèle les dunes et rebrousse les feuillages, au bord de la grande mer.

Quentin Barrisdale lui-même, qui s'était promis de huer, si malgracieux que cela dût être, le chant de son rival victorieux, Quentin demeurait coi, frappé par le sens profond de ce bardit autant que par l'art savant avec lequel Richard avait accommodé la légende en strophes bardiques.

Soudain le tumulte des ovations cessa : le penbardd Gwalior, la harpe d'argent étincelant sur son épaule, venait de se lever. Le grand vieillard, d'un geste majestueux, réclama le silence, puis il promena sur l'assemblée un regard vraiment royal. Alors, ainsi qu'il en était convenu la veille avec dom Dunstair, il prononça, d'une voix forte résonnant noblement dans le silence :

— Moi, Gwalior, penbardd d'Écosse, je déclare close l'assemblée de nos confrères, pour l'an de grâce 1321. Car la joute des bardes est terminée. Je proclame victorieux mon jeune disciple, Richard Lassendean, barde de Roxburgh pour le suc très précieux de son poème, comme pour la science avec laquelle il l'a composé.

« A condition, bien entendu, continua le penbardd en se tournant vers Mary, que tel soit l'avis de la gracieuse châtelaine de céans, lady Mary de Neidpath, intéressée plus que quiconque, nous le savons, à la désignation du vainqueur, en cette cour d'amour. »

La jeune fille s'avança, et couvrant de son pur regard le barde au franc visage à qui elle avait voué sa foi :

— Je proclame, annonça-t-elle d'une voix aussi assurée qu'elle put, je proclame, s'il convient au noble thane,

Richard Lassendean vainqueur du tournoi ouvert en cette assemblée.

— Il me convient, approuva sir Duffryn. Lassendean, donnez votre main... Plaise au seigneur chapelain de bénir ces jeunes gens, qu'il unira au prochain jour.

Sur les têtes inclinées de Mary et de Richard, dom Dunstair, lentement, traça le signe de la croix, en murmurant les paroles saintes. On entendit à ce moment battre la lourde porte de la salle : Barrisdale s'enfuyait, ne voulant point assister au triomphe de son rival. Les autres bardes, appuyés sur leurs instruments, respectaient, émus eux-mêmes, le trouble des héros de la scène.

Ayant accordé quelques instants au recueillement requis par la circonstance, sir Duffryn s'adressant à Richard le complimenta :

— Je vous félicite, messire, en vous confiant de grand cœur le bonheur de mon unique enfant. Le choix de votre bardit m'assure que vous appréciez la grandeur de l'amour, et connaissez le prix de la fidélité... Cette légende est fort belle; en quel point du comté l'avez-vous découverte?

Richard sourit :

— Elle me fut enseignée hier au soir, dans votre chapelle, seigneur, par lady Mary, qui la trouvait, à juste raison, supérieure à celle que j'avais choisie.

— Par ma fille? répéta le thane stupéfait, en se tournant vers Mary.

La jeune fille riait, à clochettes d'argent; Richard s'inclina. Le thane prononça, avec un accent de surprise comique :

— Par ma lance! voyez comme va la vie... Cherchez donc le plus beau des bardits, assemblez à cette fin tous les bardes d'Écosse, pour que sous votre toit, à votre insu, une petite fille le connaisse, et l'enseigne à qui fait profession d'être instruit de tous les chants du pays!

— Et pour que ce soit une légende d'amour! conclut le révérend, avec un sourire de paternelle indulgence.

## BIBLIOGRAPHIE

- AIOL, *chanson de geste*. Paris, 1877.  
 AMIS ET AMILES, *chanson de geste*. Erlangen, 1852.  
 ANIMAUX DE NOS PAYS, par Henri Coupin. Armand Colin, Paris, 1909.  
 ANSEËS DE CARTHAGE, *chanson de geste*.  
 AU PAYS DES FÉES. Dans les « Lectures pour Tous », Paris, 1902.  
 AU PAYS DES PARDONS, par Charles Le Goffic. Dans les « Lectures pour Tous », Paris, 1900.  
 ANNALES, par Tacite.  
 BALLADE DE ROSABELLE, par Walter Scott.  
 CHANSON DE ROLAND, édition Léon Gautier. Tours, 1882.  
 LA CHEVALERIE, par Léon Gautier. Vanblotaque, Paris, s. d.  
 CLAN TRADITIONS AND POPULAR TALES OF THE WESTERN HIGHLANDS, par J.-G. Campbell. D. Nutt, Londres, 1895.  
 CONTES DE MA MÈRE L'OYE, par O.-V. de Lubiez-Milosz. E. Chiron, Paris, s. d.  
 LE COSTUME D'APRÈS LES SCEAUX, par G. Demay.  
 LE COSTUME DE GUERRE ET D'APPARAT, par G. Demay.  
 DE ANTIQUIS EULESIAE RITIBUS, par Martène.  
 DICTIONNAIRE D'ARCHITECTURE, par Viollet-le-Duc.  
 DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par E. Littré. Hachette, Paris, 1874.  
 DICTIONNAIRE D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE, par M.-N. Bouillet. Hachette, Paris, 1874.  
 DICTIONNAIRE DU MOBILIER, par Viollet-le-Duc.  
 DICTIONNAIRE UNIVERSEL, par Pierre Larousse. 17 volumes, Paris, 1866-1878.  
 DOON DE MAIENGE, *chanson de geste*. Paris, 1859.  
 ÉLIE DE SAINT-GILLES, *chanson de geste*. Paris, 1879.  
 L'ÉCOSSE ET SES MERVEILLES (*Scottlands Wonderland*). David Mac Brayne, Glasgow, 1938.

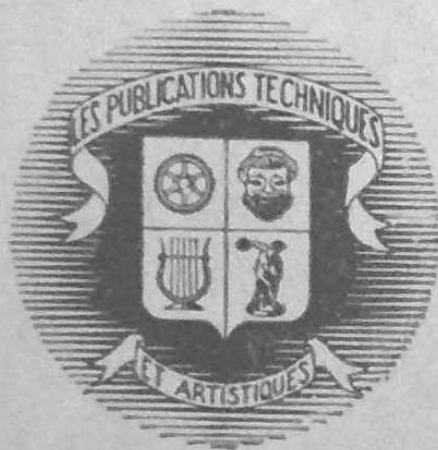
L'EUROPE PITTORESQUE; PAYS DU NORD, par J. Gourdault. Hachette, Paris, 1905.  
 GARIN LI LOHERAINS, *chanson de geste*. 2 volumes, Paris, 1833.  
 GIRART DE ROUSSILLON, *chanson de geste*. Paris, 1884.  
 GRANDE ENCYCLOPÉDIE. 45 volumes, Paris.  
 HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA TAPISSERIE, par J. Guiffrey.  
 HISTOIRE DU BLASON, par G. Eysenbach. Tours, 1848.  
 HISTOIRE DU COSTUME, par J. Quicherat.  
 HERVIS DE METZ, *chanson de geste*. Bibliothèque Nationale, fr. 19160.  
 LES ILES BRITANNIQUES. Londres, s. d.  
 THE LAND OF SCOTT AND BURNS. Mac Corquodale, Glasgow, 1938.  
 LAROUSSE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE. 6 volumes, Paris, 1931-1934.  
 LAROUSSE UNIVERSEL. 2 volumes, Larousse, Paris.  
 LA LÉGENDE COMIQUE ET FANTASTIQUE DU DIABLE. Dans les « Lectures pour Tous », Hachette, Paris, 1901.  
 MONIAGE GUILLAUME, *chanson de geste*. Munich, 1851.  
 LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS, par Albert Lavignac. Delagrave, Paris, 1895.  
 OGIER DE DANEMARCHE, *chanson de geste*. Paris, 1842.  
 L'ONDINE ET LE PÊCHEUR, par Théophile Gautier.  
 L'OSSIAN DE MAC PHERSON. Traduction en prose, par Letourneur, Paris, 1771.  
 PERCEVAL, *chanson de geste*. Citée par Schultz.  
 THE POPULAR RHYMES OF SCOTLAND, par Robert Chambers. W. Hunter, Edimbourg, 1823.  
 RENAUS DE MONTAUBAN, *chartson de geste*. Stuttgart, 1862.  
 LES SORCIERS, par Octave Béliard. Alphonse Lemerre, Paris, 1920.  
 THROUGH THE TROSSACKS. Glasgow, s. d.  
 VACANCES EN ÉCOSSE. Mac Corquodale, Glasgow, 1937.  
 VOYAGE, par Henri Martin et Alfred Erny. Dans le « Tour du Monde », Hachette, Paris, 1867.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. . . . .	7
I. — Le Thane de Neidpath. . . . .	18
II. — Les Bardes s'ébranlent. . . . .	25
III. — Le Los d'Ossian. . . . .	37
IV. — La Légende du Moulin à Sel. . . . .	45
V. — Rouge Etin, monstre à trois têtes. . . . .	51
VI. — Myrdhinn le très sage. . . . .	59
VII. — Le Pilier de l'Apprenti. . . . .	66
VIII. — La Bataille des Oiseaux. . . . .	71
IX. — Farquhar le Guérisseur. . . . .	87
X. — Le Forgeron et les Fées. . . . .	95
XI. — La Fille de la Mer. . . . .	103
XII. — Le Cheval gris. . . . .	121
XIII. — La Chasse de Satan. . . . .	132
XIV. — Les trois Filles du Roi du Loch Linnhe. . . . .	141
XV. — Les deux Jock et la Cornemuse. . . . .	157
XVI. — Maol. . . . .	167
XVII. — Rashie Coat. . . . .	180
XVIII. — Le Crapaud. . . . .	192
XIX. — Le Conte de l'Arbalétrier. . . . .	198
XX. — La Fée Titania. . . . .	209
BIBLIOGRAPHIE. . . . .	219



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES  
DE BRODARD ET TAUPIN-C.O.L. 31.1202  
(N° 5.214-34.303) POUR « LES PUBLI-  
CATIONS TECHNIQUES ET ARTISTIQUES »  
LE 15 MARS 1945. CENSURE N° 2408  
DÉPÔT LÉGAL 2<sup>e</sup> TRIMESTRE 1945



**Prix : 80 Frs.**